

Hors Norme

Herauld, P.J

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

P.-J. HERAULT

HORS NORME



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

P.-J. HÉRAULT

Hors Norme

COLLECTION ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière Paris VIe

à Jean-François Gachot, dont le cerveau
contient une banque de données de la SF
mondiale. Ce qui est très décourageant
pour les autres.

Les deux hommes étaient penchés sur une batterie d'écrans de travail, dans une petite pièce, derrière le poste de pilotage désert dont la porte coulissante était ouverte.

Vêtus de combinaisons blanches, aussi immaculées que leur visage lisse, ils semblaient tendus. Pas inquiets, plutôt préoccupés. Le plus jeune eut un geste d'énervement de la main.

- Rien à faire, je tombe toujours sur les mêmes données. Y compris quand je reviens de plusieurs années en arrière. Tu accroches le Gestionnaire central ?

L'autre, le visage dur, secoua la tête avant de répondre quelques secondes plus tard :

- Non. J'ai toujours le refus. On dirait bien qu'il a disjoncté... ça commence à sentir mauvais, cette histoire. Je n'aime pas ça du tout.

Il réfléchit un moment, le regard dans le vide, puis prit sa décision :

- Bon, on se tape le contrôle général, plus moyen d'y couper. Tu ressors le dossier d'implantation de ce Centre-édu, son équipement, ses moyens, tout. Et ce qu'on a sur la planète. On va commencer par là. Moi je vais programmer la check sur le filtre d'erreurs paramétriques. Tu me laisses l'élément IV, hein ?... Au stade où l'on en est, on ferait aussi bien de se rapprocher de cette foutue planète, je vais nous remettre en route.

Il se leva pour passer dans le poste et commença à pianoter sur le clavier de l'ordinateur de vol.

Quand il revint, on entendait le grondement des propulseurs qui venaient de se remettre en marche.

- Voilà ce qu'on a, lâcha son coéquipier en montrant les deux écrans les plus proches de lui. Le Centre est expérimental et a été construit il y a un peu plus de deux siècles. Tu sais, la série des CE 50, petits mais bien fichus, quoi... Sa réserve était de cent générations, il a encore un bon stock. Des toutes petites promotions de cent dix gosses et un matériel d'enseignement classique pour l'époque. Il y avait même les premiers inducteurs hypnotiques d'enseignement accéléré. Ils étaient plutôt peignards, non ? La plupart des installations sont enterrées, dans le sous-sol d'une grande vallée, dans un massif montagneux, en altitude. Drôlement vastes pour des promos aussi petites.

- Haut ? le coupa l'autre.

- Deux mille cinq cents mètres, je crois avoir lu. Ah, ça, ils avaient de l'air pur ! Remarque la planète n'en manque pas. Si je me souviens bien, tous ces Centres expérimentaux de la série CE 50 avaient exceptionnellement une partie des installations à l'air libre. On voulait faire des comparaisons là-dessus, je crois. D'ailleurs les cent quatre-

vingt-dix-huit autres Centres-édu de cette planète sont totalement enterrés, eux, avec les classiques promos de dix mille mômes.

- Quels trucs, en surface ?

- Toute une série d'équipements. Sportifs, mais aussi des parcours pour engins, des promenades, un lac. Plein de choses comme ça. Des barrages énergétiques aux accès naturels, évidemment. Comme la vallée est très à l'écart et que, de toute façon, il n'y a pas grand monde là-bas, ils ne risquaient pas d'être perturbés.

- La planète ?

- Les données sont là, fit le jeune gars désignant du doigt l'écran voisin. Elle est immense, de la taille douze.

- Mince, douze fois la Terre ? Il doit y avoir une pesanteur énorme ?

- Non, à peine un zéro cinq. Une histoire de noyau particulièrement léger, d'après le rapport initial. Mais elle est assez proche du soleil de ce système alors la température est très douce.

- Population ?

- Six grandes villes. Ils ne sont pas à l'étroit, les mecs. Le dernier chiffre fait état d'une centaine de millions d'habitants en tout.

- Seulement ?

- Oui. On avait trouvé un gisement minier fabuleux et la colonisation a été décidée. Et puis on a découvert que c'était pratiquement le seul de la planète. Alors elle a été rayée de la liste des destinations obligatoires. Il y a eu quelques départs volontaires, mais ça s'est calmé très vite. Apparemment il n'y a plus guère d'arrivées depuis plusieurs années. Faut dire que le voyage doit coûter cher, les gars préfèrent garder leur fric pour partir ailleurs avec davantage de matériel.

- Les activités ?

- Apparemment peu d'industries mais des cultures. Avec ce climat tout doit pousser. L'éloignement empêche que ce soit rentable, économiquement. Pas mal de chasse, on dirait. J'ai l'impression qu'ils vivent en vase clos par ici. Rien d'excitant.

Le plus âgé se redressa.

- Rien qui explique une intervention extérieure incontrôlée en tout cas. La solution doit être dans le Centre. Bon, on se met au boulot. Tire-moi ces indications sur des feuilles plasto, je préfère les avoir sous les yeux pour la suite.

Trois heures plus tard, ils abandonnèrent leurs écrans pour aller se restaurer à l'étage inférieur de leur engin, propulseurs désormais éteints.

Silencieux, l'ancien mastiquait sans lever les yeux.

- Pourquoi tu t'en fais comme ça ? finit par lui demander son copain.

- On n'a pas une seule réponse exacte sur le Gestionnaire, d'accord ?

- Ben... ouais. Mais c'est déjà arrivé, pas vrai ?
- Pas à ce point, non.
- Pour l'instant on a juste testé le programme actuel.

L'ancien secoua la tête.

- Je viens de faire un sondage-test, deux ans en arrière : c'est la même chose. Pire, j'ai exactement les mêmes valeurs d'erreurs. Ça signifie que le Gestionnaire central est totalement bloqué depuis un bout de temps. Que sont devenus les mômes pendant ce délai ? Ils ont largement eu le temps de dévier.

Cette fois le jeune gars resta immobile, la fourchette à mi-chemin de sa bouche, répétant d'une voix incertaine :

- Dévier...

Il sembla déglutir difficilement.

- Ça veut dire que...

- Bravo, mon gars, tu commences à comprendre la situation.

Il faudra peut-être les...

- Le délai d'incertitude réglementaire est de un an. Un an, tu vois ? Ils en sont peut-être à quatre, on ne sait pas. Tu imagines ce qui a pu se dérouler dans le Centre ? Les gosses livrés à eux-mêmes, décidant de ce qu'ils étudient. Ou n'étudiant pas d'ailleurs. Ils ont tout pour devenir déviants, avec une mentalité critique. En tout cas ce sont des mômes socialement non fiables. Tu les vois intégrer une fonction professionnelle ? On ne pourrait jamais leur faire confiance, à aucun poste pour lequel ils ont été formés. Et les sous-classer en ferait des associaux d'autrefois, pas faits pour le métier qu'ils exerceraient et en souffrant, bien entendu. Non, la solution réglementaire tient debout, tu peux me croire.

- Alors... .

- Alors, pour l'instant, notre boulot consiste à évaluer l'étendue des dégâts. Chaque chose en son temps. On arrivera bien assez tôt à la décision à prendre. Il faut impérativement découvrir quand le central s'est bloqué, à quel stade de la formation des mômes, et quel âge ils ont maintenant.

- Et ensuite ?

L'autre réprima un réflexe d'agacement.

- On sera peut-être obligés de descendre sur place pour prendre la décision. Et là il faudra faire gaffe, tu peux me croire. Ça a beau être un vieux Centre, il y a forcément un ordi de reprise de contrôle, dans une petite pièce. Il faudra la trouver.

*

**

Une nouvelle fois les yeux de Kavan allèrent de la gravure, qu'il avait installée sur la table, à son hologramme. Il sourit légèrement en se voyant. Le chapeau haut de forme ne lui allait pas mal, mais lui

donnait une drôle d'allure !

Du doigt, sur le boîtier de commande qu'il tenait à la main, il sélectionna la pause et commença à tourner autour de son image virtuelle en trois dimensions, immobile, désormais, au milieu de la pièce, pour se regarder sous tous les angles.

Il ressentait toujours une impression étrange à faire cela. Tout à fait autre chose que de regarder une photo. On avait l'impression de vraiment tourner autour de soi-même ! Ou d'être face à un sosie. Par exemple, il s'étonnait toujours de pouvoir se voir de dos !

Grand, mince, osseux, allez savoir pourquoi les déguisements lui allaient toujours bien. Et ses cheveux blond foncé - ce qu'il aimait de mieux, selon lui - lui conféraient une touche de romantisme, sous le haut chapeau. En revanche, il trouvait que son visage aux pommettes trop marquées, aux sourcils assez fournis, au menton un peu fort, n'était guère adouci, bien qu'amélioré...

Finalement, songea-t-il, ces vieux costumes de l'histoire terrienne avaient du charme. La chemise à jabot notamment. Il aimait beaucoup la découpe de dentelle, sous la grande cravate, la longue queue-de-pie dont chaque pan battait derrière le genou quand il marchait.

Comment les autres seraient-ils habillés ? Il était curieux de les découvrir. Jaspe donnait toujours des thèmes bizarres pour ces soirées. En tout cas, comme le concert était prévu dans la salle du IIe niveau, celle avec la grande scène, on pouvait penser que ce serait un orchestre symphonique et que tout le monde serait en tenue de soirée.

Il se détourna à moitié pour jeter un œil à l'écran de l'ordi, sur la paroi de droite. Moins vingt-huit. Il était largement en avance. Pas question de dévoiler trop tôt son costume, il ne partirait pas avant vingt-deux heures.

Désœuvré, il s'assit devant la console manuelle de communication et pianota machinalement, histoire de passer le temps. Son esprit n'était pas à ce qu'il faisait et ses doigts tapaient n'importe quoi. Il aurait aimé connaître le programme du concert.

À la réflexion, si Jaspe avait encore prévu une ouverture de Wagner, mieux valait qu'il ne le sache pas ! Il ne parvenait pas à s'habituer à la violence des instruments à vent de Wagner... Il était incurablement pacifique.

Tout en continuant à tapoter, il songea à la vallée, là-haut. C'est vrai qu'un concert en plein air, dans le tout petit vallon de l'ouest, serait de toute beauté. Quel dommage que l'ordi d'entretien du Centre ne veuille pas y monter un système d'hologrammes pour restituer l'apparence des musiciens de l'orchestre fictif et la sonorisation.

Le symbole de recherche disparut sur l'écran, qui devint totalement noir. C'était suffisamment insolite pour tirer Kavan de sa rêverie. Il entendait vaguement des sons et poussa la commande manuelle. Le

système de communication était de plus en plus souvent perturbé et il cru que quelqu'un l'appelait.

Cette fois un visage se dessina peu à peu et le son, encore brouillé, devint intelligible. D'après la position du type, soigneusement immobile dans le champ de la caméra incorporée, il devait être en Comm-écran.

Mais ce n'est pas ce qui le stupéfia. Ce type, il ne l'avait jamais vu. Il n'appartenait pas à la promotion !

- "... pu encore découvrir à quelle date exacte le processus s'est interrompu. Mais c'est très ancien puisque la promotion avait juste terminé le premier cycle d'études. Peut-être vers treize ans seulement."

Une autre voix se fit entendre, beaucoup plus grave. Son interlocuteur :

- "Et ils ont quel âge ?"

- "Ils ont largement dépassé le temps de formation. D'après les bandes de gestion des périphériques ils ont vingt-cinq ans. > h

- "Bon Dieu, alors ce sont des Hors Normes..."

- "Je crois... oui."

Il y eut un long silence.

Kavan n'osait plus bouger, comme si un mouvement risquait de signaler sa présence. Son corps lui paraissait si froid qu'il n'avait plus conscience d'en avoir. Tout était paralysé, sauf son cerveau qui enregistrerait le moindre mot, la plus petite intonation. Il se demanda fugitivement s'il avait sa vie propre, s'il était insensible à la signification de cette conversation.

- "Tu penses qu'on peut savoir comment ils ont évolué ?" reprit, d'un ton de calme forcé, le type qu'on ne voyait pas.

Sur l'écran l'inconnu parut hausser les épaules. Kavan eut l'impression que le réglage automatique améliorerait la qualité de l'image. On distinguait mieux les traits du gars. Il portait une combinaison spatiale légère, bleu pâle, avec le rail de verrouillage du casque autour du cou, à la hauteur du menton.

- "Il faut décrypter les bandes. Je ne veux pas encore signaler ma présence dans le Centre, pas question de leur donner l'éveil après ce que tu m'as dit, mais ça ne sera pas long."

- "Dès que tu as les rapports, n'insiste plus. Tu branches le système d'élimination sur la ventilation, c'est le plus rapide... Non. attends... fais le test dès maintenant pour vérifier que tout fonctionne. A propos, quel système ont-ils ?"

La silhouette disparut à moitié, sur l'écran. Le gars se penchait sur le côté.

- "Un Prana IV. Tu connais ?"

- "Ouais. Ça marche au Prana, un gaz indolore mais c'est un peu long pour contaminer le moindre secteur. Il va y en avoir pour des

heures pour les éliminer tous. Vacherie ! Bon, fais le test maintenant."

- "D'accord, je le fais en te parlant. Les procédures sont complexes avec ce vieux matériel, tu ne peux pas l'imaginer. Je me demande depuis combien de temps ils n'avaient pas été inspectés. Il faudra signaler ça au Siècle."

- "Hé, tu as pris des précautions quand même ?"

- "J'ai bloqué les issues naturelles de leur vallée, oui. De toute façon ils n'en sortaient jamais, d'après l'ordi. Disciplinés, les petits... Oh, quelle plaie..."

- "Quoi ? fit l'autre voix, inquiète."

- "J'ai l'orange. Dysfonctionnement partiel."

- "Ah, non ! Saloperie de saloperie de... Non, pas ça !"

- "Si, fit le type... D'après le schéma une partie des installations ne sera pas contaminée par le gaz. Mais je ne sais pas laquelle. Tu sais, je crois qu'il n'y a pas grand mal. Seul le Gestionnaire central a un comportement anarchique. Les périphériques prennent le relais pour corriger les effets. Mais dans le cas précis de l'élimination physique d'une promotion ils ne sont pas programmés, évidemment !"

- "Mais je m'en fous de l'état du matériel. Tu ne comprends pas ce qui risque de nous tomber dessus ! Storm IV, le bain de sang, ça te rappelle quelque chose ?"

- "Hein ?"

- "Le système ne garantit plus l'exécution totale, moralité il faudra peut-être qu'on finisse le boulot nous-mêmes, comme les gars de Storm IV : dans les couloirs, en fouillant les installations une à une. Va savoir s'ils ne sont pas éparpillés ? Parce qu'il faut une certitude absolue, tu saisis ? Absolue."

- "A la..."

- "C'est ça, mon gars, à la main, au Destructeur ! Ils doivent être éliminés. Je te l'avais pourtant dit que c'était un sale boulot."

Un instant, le décor vacilla légèrement devant les yeux de Kavan. Un haut-le-cœur violent le secoua.

- "Bon, reprit la voix lasse, tu remets ton casque et tu le contrôles. Ce foutu gaz est inodore, alors fais gaffe. Ensuite tu lances quand même le processus. Il va y en avoir pour un bout de temps, ce sera toujours ça de gagné. Tu devrais savoir, sur le schéma, la progression du gaz, note-le pour qu'on commence par les quartiers non traités. On vérifiera tout ensuite. Ils vont s'endormir comme une masse, tu verras. On s'attaquera à ceux qui seront à l'extérieur, dans la vallée, en dernier. Je te rejoins et je te descends un Destructeur. Mais il me faut bien sept heures pour tout mettre en automatique, ici, et arriver. Toi, tu ne bouges pas de l'endroit où tu es, je te retrouve."

Le jeune type hochait la tête sans répondre.

- "Une dernière chose, reprit l'autre, tu court-circuities tout de suite

le Gestionnaire central, sinon il va vouloir protéger les mêmes contre une agression. En outre, sans le Gestionnaire il n'y a plus de constitution d'archives et il ne doit rester aucune trace de ce qui va se produire maintenant. Pas question que les promos futures tombent là-dessus ! Tu laisses les périphériques en fonction pour que tout marche normalement dans le Centre. Dis donc, tu n'as pas eu de peine à trouver le local de reprise de contrôle ?"

- "Non, il se trouve au dernier niveau à l'extrême nord, sous une rampe, tu trouveras facilement."

- "Et l'ordi lui-même ?"

- "Il n'y a même pas de clé d'accès. Je me suis mis au clavier simplement."

- "Bon, c'est tout, alors, à bientôt."

L'écran devint noir.

Kavan eut l'impression qu'il n'avait pas respiré depuis plusieurs minutes et sa bouche s'ouvrit aussi grande que s'il revenait à la surface, après une plongée dans le lac. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait l'entendre. Tout, en lui, se révoltait, son cerveau et son corps.

On avait décidé de les..., le mot refusa de passer.

Une sorte de tempête balayait son crâne, comme si son cerveau avait disjoncté. Et puis il eut l'impression qu'un voile se déchirait brutalement et il devint, en une fraction de seconde, un homme différent. Son corps était le même, bien sûr, le contenu de son cerveau aussi, mais sa mentalité avait basculé.

...Ses yeux rencontrèrent l'hologramme, là, à côté, et il se demanda comment cela pouvait être lui... Non : comment cela AVAIT PU être lui...

Comme un écran qui s'organise, sa tête fut traversée de pensées différentes défilant si vite qu'il ne les contrôlait pas. Se sauver, vite... Les autres... Le concert... Partir où ?... S'habiller... Non, se déshabiller, enlever ces vêtements ridicules.

Il se leva et ses gestes parurent s'accélérer de seconde en seconde. Ses pensées devenaient plus claires, s'ordonnaient. Difficilement mais ça venait. Il fallait déterminer un ordre de priorités.

Les autres...

Oui. C'est ça, les autres... Impossible de les prévenir par écran. Cela donnerait l'alerte au réseau général...

II

Il se retrouva devant le grand coffre mural de la chambre sans avoir eu conscience de s'être déshabillé. Ses yeux faisaient le compte de ses vêtements, pendus restant lui. Quoi prendre ?

Non, ça n'allait pas... il fallait se calmer, réfléchir. Il fit demi-tour et alla s'asseoir, le dos raide, près du plan de travail, contre une paroi.

Il allait falloir quitter le Centre, oui, d'accord. Mais pas seulement le Centre..., ils avaient dit qu'ils allaient fouiller la vallée ! Donc : quitter la vallée... C'est-à-dire qu'il faudrait désormais vivre..., vivre dans la nature, se cacher probablement !

Vaguement étonné, il nota au passage que cette pensée ne l'effrayait pas.

En tout cas il faudrait des vêtements adaptés. Or il n'aurait rien de ce genre. Ses combinaisons étaient destinées à la vie dans le Centre ou aux sorties pour faire du sport dans l'immense parc.

Le département "Extérieur"...

Oui, c'est ça, il trouverait là ce qu'il il avait de plus adapté. Il jeta un œil à la calcu qu'il portait au poignet et pressa le cadran : vingt et une heures quarante. Depuis combien de temps le type avait-il lancé le programme ? Trois minutes, peut-être, or il vivait toujours... Donc son quartier n'était pas encore envahi. Oui, mais pour combien de temps ?

Et puis une partie de la conversation lui revint. Ils avaient parlé de casque. Son cerveau lui donna immédiatement une réponse à la question qu'il n'avait pas même vraiment formulée : un casque de plongée ! Ils étaient alimentés en air pur et étaient forcément étanches. Là aussi c'était au département Extérieur.

Il fallait seulement espérer que jusque là-bas...

Toujours nu, il déclencha l'ouverture de la porte et se rua dans la courative. Il avait des jambes longues et fines de coureur de fond, mais c'est à une vitesse de sprinter qu'il démarra...

L'extrémité des quartiers Est... Il n'avait vu personne. Normal ils n'étaient qu'une vingtaine à aimer la musique, les autres ne savaient même pas qu'il y avait un concert ce soir. Ils avaient leurs distractions propres, beaucoup devaient être en train de finir de dîner quelque part. Mais où ? Les petits restaurants typiques changeaient chaque semaine de localisation et le Centre-édu était immense...

Il devait accepter le fait de ne pouvoir prévenir tout le monde ! Curieusement, cette idée, qui l'aurait terrifié une demi-heure auparavant, était supportable maintenant. Devenait-il insensible ? Égoïste à ce point ?

Machinalement il secoua la tête, sans ralentir, Bien le moment de penser à ça... S'il réussissait à dire ce qu'il savait à quelques-uns de ses frères et sœurs, ce serait déjà un miracle. Quant à réussir à sortir du Centre...

Le niveau III. Il sauta dans la glissière d'urgence sans prendre le temps d'utiliser une cabine du puits anti-grav. Sa respiration devenait haletante. S'il y avait des infiltrations de gaz par ici il était foutu.

Pratiquement, comment prévenir les autres ? Un problème de première importance dont l'idée le prit pourtant au dépourvu. Idiot ! Ou bien ils respiraient toujours et ils pouvaient parler ou ils étaient morts...

Une silhouette apparut, loin à droite, alors qu'il traversait la grande esplanade des Saisons. Trop loin pour l'identifier. Il se mit à hurler, agitant les bras et obliquant de son côté.

Là-bas le type, ou la fille, s'arrêta. Il en était encore à trente mètres, et cherchait son second souffle, quand il reconnut Braya, la petite amie de Pilou. Elle paniqua brusquement en voyant un homme dans cette tenue. Il distingua son visage qui se crispait, et elle démarra comme un bolide en direction de la porte du quartier Sud.

Kavan jura de colère, hésitant à se retarder pour la rejoindre, puis obliqua pour la suivre. Le sol, inégal ici, lui fit mal aux pieds et il ralentit malgré lui.

La voilà. Elle venait de pénétrer dans une coursive quand, au travers de la paroi transparente, il la vit s'effondrer au sol ! Son cerveau mit deux secondes avant de traduire l'information : le gaz... Ce quartier était déjà contaminé !

Ses cuisses raidies bloquèrent sa course et les plantes de ses pieds, meurtries par le revêtement, lui tirèrent un gémissement. Déjà il bloquait ses poumons en faisant demi-tour. Essoufflé comme il l'était, il ne tiendrait pas longtemps !

Il n'eut pas vraiment conscience des secondes suivantes et se retrouva dans l'immense coursive menant à la piste intérieure d'athlétisme. A droite, maintenant. Le département Extérieur était à l'extrémité des installations sportives.

La grande salle du matériel nautique était vide, elle aussi... Il eut un mouvement de rage et ouvrit le premier coffre venu. Les ensembles de plongée étaient là. Justaucorps, casques et petites bouteilles d'air recyclé automatiquement. Il fallait enfiler le tout pour que le casque soit étanche. Il décrocha le premier venu et commença à l'enfiler.

... Il bascula le casque, entendant le dé clic du verrouillage. Il haletait encore et la paroi transparente se couvrit d'une pellicule de buée. Ça allait se dissiper dans quelques minutes.

Dans le coffre, il distingua cinq autres ensembles de plongée et les décrocha rapidement, espérant avoir l'occasion de les passer à

quelqu'un.

Puis il s'immobilisa... Il fallait se calmer davantage, réfléchir à nouveau.

Il avait atteint son premier but, avec une sacrée dose de chance, probablement. Maintenant il fallait décider de la suite.

Toujours impossible de prévenir les autres, pas d'autre solution que d'y aller au hasard. C'est à ce moment qu'il mesura les difficultés pratiques. Leur petit groupe de mélomanes avait rendez-vous dans un bar du IIe niveau Ouest. A l'autre bout. Et juste à côté du quartier sud, déjà atteint par le gaz ! C'était peut-être une question de secondes...

Et si tout le monde était déjà arrivé... il n'avait que cinq ensembles de plongée ! Il fallait en prendre d'autres.

... Mais comment les porter ? Ça allait le ralentir. Il chercha des yeux, autour de lui. Il aurait fallu un Trait. Mais il n'y en avait pas ici.

Maintenant son cerveau tournait comme jamais auparavant et la solution finit par arriver. Un de ces Glisseurs utilisés pour emmener le matériel dans le grand stade extérieur ! Il devait bien y en avoir près des sas de sortie !

Il reprit sa course, se maudissant immédiatement de n'avoir pas enfilé quelque chose sur ses pieds devenus vraiment douloureux.

Un Glisseur de charge, un assez gros modèle, était rangé entre les deux portes d'un sas. Il sauta sur le plancher, jetant, en vrac, les cinq ensembles qu'il n'avait pas lâchés, et s'assit sur le plancher, devant la commande de manœuvre. Du pouce, il mit en marche le moteur à induction et les patins se soulevèrent de quelques millimètres habituels. De l'index, il les fit pivoter. Puis il accéléra à fond, venant emboutir durement la porte intérieure du sas, qui s'ouvrit à la volée. Il dirigea l'engin vers la section plongée et commença à fouiller les coffres, s'arrêtant après avoir vidé le dernier. Il devait y avoir une vingtaine de combinaisons sur le Glisseur.

Cette fois il prit la direction de la rampe d'accès de l'échangeur de niveau, toujours à fond. Il prenait les virages sans ralentir, maudissant la limitation à soixante-dix kilomètres heure de la machine.

...La place des Phénomènes...

Le bar était tout proche. Il n'avait toujours rencontré personne. Personne de vivant. Parce qu'il avait déjà vu cinq corps...

Il ne s'était pas arrêté. Trop tard pour eux. Il fallait s'occuper des survivants. A cette pensée, sa colère monta encore. Il réalisa qu'à cet instant, elle l'aurait rendu capable, lui le pacifique, de frapper quelqu'un.

Non, le pacifique c'était l'autre, celui d'avant. Désormais c'était un nouveau Kavan qui l'habitait.

Il constatait ces changements, chez lui, avec une sorte de recul. Comme s'il se dédoublait. Ou se triplait. Une partie de son cerveau

continuait à réfléchir, à être sensible à l'environnement, une autre était révoltée, violente, la dernière, très calme, comme détachée, n'étant que le témoin de cette agitation.

Il freina à fond devrait la double porte, descendit de l'engin et fonça à l'intérieur du bar, où il s'immobilisa. La lumière était si faible qu'il ne distingua rien.

Un rire, un peu moqueur. Puis la voix de Jaspe, ironique, comme toujours :

- Tu fais une plongée dans la musique ?

La réaction : Kavan sentit un tremblement dans ses jambes. Ils étaient vivants... Il débloqua son casque.

- De la lumière ! hurla-t-il avant de ressortir.

Dans la large coursive, il se pencha sur le Glisseur, saisit une brassée d'ensembles et rentra de nouveau. Toujours aussi sombre. Il jura et lança, encore essoufflé :

- Enfilez-ça... vite... danger... un gaz.

- Tu ri..., commença une voix que Kavan coupa immédiatement :

- Il y a des morts partout, bon Dieu, faites vite !

Une lumière, un peu plus forte, éclaira la petite salle et il les distingua enfin. Il y avait Jaspe, dont l'habituel sourire goguenard jaunissait, Ael, en habit de chef d'orchestre, Sista, dans une robe à arceaux et, dans un coin, deux filles et un garçon qu'il n'essaya pas d'identifier. Il commença à leur jeter des ensembles.

- Enfilez-les par-dessus vos vêtements, le gaz peut arriver d'un instant à l'autre.

- Mais quel gaz ?

- Prana. Vite, vite !

Cette fois ils bougèrent. Jaspe cessa de le regarder fixement et enleva sa veste avant d'agripper un ensemble. Kavan se rendit soudain compte que lorsqu'ils seraient tous équipés ils ne pourraient plus communiquer ! Des yeux il chercha de quoi écrire. Sur le bar il y avait un bloc de plasto avec un marqueur. Il bascula son casque en position verrouillée, puis commença à écrire.

- On est inspectés par des types venus de Grande Terre j'ai surpris leur communication sur mon écran par hasard. L'un d'eux est quelque part, ici. Ils disaient qu'on est Hors Normes et qu'il fallait nous faire disparaître. Il y a un système qui répand du Prana, ce gaz, dans la ventilation. On est tué immédiatement. J'ai vu des corps, en venant. Il faut fuir le centre, non, la vallée. Ils ont dit qu'ils allaient la fouiller pour terminer le travail au Destructeur. Je suppose qu'il s'agit d'une arme.

Quelqu'un arrivait près de lui et Kavan se retourna, reconnaissant le grand Pilou, vêtu d'un vieil habit de cérémonie, qui lisait par-dessus son épaule. Il vit la stupéfaction, puis une expression étrange apparaître sur son visage. Un mélange d'incrédulité, de désarroi, de

peur aussi, et il en fut impressionné fugitivement. Dans toute la promotion, si quelqu'un était sûr de lui, de sa force, c'était Pilou. Quasiment aussi large que haut, intelligent, ce type avait une sorte de sens civique étonnant. On aurait dit que ses seules joies étaient de rendre service à un frère-édu.

Kavan reprit son récit, traçant à son intention, sur le plasto :

- *Désolé, Braya est morte, je l'ai vue tomber, dans le quartier Sud.*

Le regard de Pilou se fit vague... Personne ne pouvait encaisser le choc à sa place. Le bloc à la main, Kavan se dirigea vers Jaspe, qui fermait son casque, et le lui tendit.

Des grognements venaient de la droite. Brigie, il la reconnut, avait enlevé sa longue robe Empire et, retroussant un large jupon sur ses hanches, essayait de boucler le justaucorps de l'ensemble, entre ses cuisses rondelettes, sans y parvenir. Il se dirigea vers elle et lui fit signe de le laisser faire. Il empoigna le tissu à pleines mains et tira de toutes ses forces.

- Hé...

Elle ébaucha un geste de protection devant le haut de ses cuisses blanches. Brigie la sexy, bien le moment de jouer les effarouchées ! Il jura dans son casque, écartant brutalement la main pour arracher les coutures, plongeant même entre les genoux pour aller chercher la bride, derrière, qu'il ramena pour la fermer devant. Puis il se redressa et bascula le casque après avoir roulé ses longs cheveux blond clair, rencontrant un regard incertain. Elle avait peur et tentait de le cacher maladroitement.

Il en fut vaguement ému et lui sourit faiblement. Elle était la dernière, les autres étaient tous équipés maintenant. Sans s'y arrêter, il nota machinalement l'étrangeté de la scène, les jambes nues des filles, jaillissant sous les justaucorps, des morceaux de vêtements, apparaissant par-ci, par-là, et les chaussures disparates, bottines, escarpins...

Jaspe avait déchiré la feuille et, amassés autour d'Ael, ils la lisaient. Pilou, à côté, les yeux baissés, semblait anéanti.

Quand Kavan arriva près d'eux, Jaspe lui tendit le bloc sur lequel il avait écrit quelque chose :

- *Qu'est ce qu'on fait ? Tu as une idée ?*

Il fit oui, de la tête et, dans la même fraction de seconde, s'étonna de son acquiescement. Déjà, il prenait le bloc pour écrire :

- *Il faut quitter la vallée, mais fouiller les installations pour chercher d'autres survivants, sauf le quartier Sud déjà atteint. Et on distribue des ensembles à ceux qu'on trouve, j'en ai encore, dehors.*

Jaspe hocha la tête et lui reprit le bloc, traçant à la hâte :

- *Combien ?*

- *Une quinzaine peut-être ? Faudrait en trouver d'autres,* écrivit-il en

réponse.

- *On passe un message-écran pour dire à tout le monde de venir au département Extérieur, ça ira plus vite.*

- *Bravo, comme ça le type, là-bas, sera au courant et nous cherchera,* inscrivit Kavan en retour, se surprenant au passage du ton sec qu'il employait.

- *Alors on se sépare pour fouiller et quelqu'un va chercher d'autres ensembles.*

Ca, c'était logique et il inclina la tête, se penchant à nouveau sur le bloc.

- *J'ai un Glisseur dehors. Vas au département Extérieur, nous on fouille ce quartier. Le gaz n'est peut-être pas encore arrivé ?*

- *Bien sûr puisqu'on est vivants !*

- *Non, corrige a Kavan, il y a quatre minutes vous étiez vivants en respirant normalement. Depuis, avec les casques, on ne sait plus. Et on ne pourra jamais savoir avant de trouver des gars qui respirent, tu comprends ?*

Jaspe hocha la tête et parut se mettre à réfléchir. Le regard de Kavan dérivait vers la gauche. Sista avait trouvé un autre bloc et était en train de griffonner furieusement, sa main relevant périodiquement ses cheveux blond cendré qui tombaient devant son visage. Grande, mince et élancée, elle flottait un peu dans le justaucorps. Elle leva son regard et vint à lui, tendant une feuille. Il lut :

- *Toutes les cursives et les niveaux correspondent. Il n'y a pas un seul sas, y compris d'un niveau à l'autre. Si tu as pu t'y déplacer, au début, devant le quartier Sud, c'est que le gaz ne passe pas dans les cursives, d'accord ? Peut-être seront-elles envahies en dernier. En tout cas, on peut y regrouper les autres survivants en attendant de leur trouver de quoi respirer.*

Elle étudiait l'architecture, il lui fit confiance. Kavan acquiesça et tendit le plasto aux autres, puis il se mit à écrire :

- *Jaspe et Sista prennent le Glisseur en vont chercher d'autres ensembles, ou des trucs de même genre, puis ils suivent les cursives centrales des quartiers pour nous retrouver. Les autres viennent avec moi prévenir des survivants, en continuant par la fin du quartier Ouest et en continuant par l'Est. On emmène chacun deux ensembles. On se regroupe tous place des Phénomènes. L'autre type, celui qui est encore dans l'espace, a dit qu'il lui fallait sept heures. Comptons-en six et demie par sécurité, à... quatre heures dix on doit quitter le Centre. D'ici là, il y a beaucoup de choses à faire. En principe le type qui est ici ne doit pas sortir. Ça ne veut pas dire qu'il ne regarde pas les écrans. Il va peut-être nous voir avec les casques et il comprendra. Je pense qu'il n'a pas d'arme, mais si vous voyez un gars en combinaison, fuyez aussitôt OK ?*

Il allait faire lire son texte aux autres quand il vit Pilou, toujours

effondré. Il fallait l'occuper, lui laisser le temps de se reprendre, d'admettre la mort de Braya. Et lui éviter la vue du corps. Il barra le nom de Sista et écrivit celui de Pilou au-dessus.

Il avait un peu craint des réactions, mais tous hochèrent la tête sans révéler une peur supplémentaire. Dans la cursive, il appela d'un geste Brigie, Ael et Sista, et leur fit comprendre que chacun devait se procurer un bloc pour communiquer, et prévoir un texte simple pour montrer immédiatement aux survivants qu'ils rencontreraient. Cette fois encore, ils firent un signe de la tête pour montrer leur accord.

Les premiers appartements que Kavan visita étaient vides. Tous trois s'étaient étagés sur chaque côté de la grande cursive Ouest et pénétraient en utilisant l'ouverture d'urgence.

Il en était au quatrième appartement quand il vit les grands gestes de Sista. Il accourut pour découvrir le corps de Gibal étendu en travers de sa chambre. Le quartier Ouest était envahi à son tour ! Il se détourna et écrivit hâtivement...

- Plus la peine de continuer ici, on va tout de suite au Nord en coupant par la prochaine bretelle.

Puis il arracha la feuille et la tendit aux autres avant de partir en courant. Il n'entendait rien avec le casque, et se retourna pour vérifier qu'ils le suivaient.

C'est Ael qui remarqua l'invitation. Elle était placardée à un carrefour. Pireau annonçait qu'il avait trouvé une vieille bande, dans les archives historiques techniques. Un spectacle humoristique, transposé en hologramme. Il le projetait à vingt et une heures trente, le soir même, dans la grande salle des Anciens.

Ils se regardèrent tous les quatre, pâles soudain. La salle des Anciens était la plus grande salle du Centre. Donc un choix logique pour un spectacle pareil, qui avait dû rassembler beaucoup de monde. Ces trouvailles étaient rares. La salle devait être bondée... et elle se trouvait dans le quartier Sud !

Cette fois Kavan marqua le coup. Si la malchance était aussi contre eux, ils ne sauveraient personne ! Sista le saisit par le bras qu'elle secoua sèchement. Il allait protester quand il vit son regard. Il y lut la détermination qu'elle essayait de lui communiquer. Il ferma les yeux un instant et ses lèvres formèrent un OUI silencieux qu'elle accueillit d'un sourire rapide avant de se pencher sur son bloc.

- Je vais à la salle des Anciens, à tout hasard. Je vous rejoins sur la place.

- Il n'y a rien à faire là-bas, tu le sais, écrivit-il.

- Mark y été sûrement, se borna-t-elle à répondre.

On la voyait beaucoup avec Mark depuis quelque temps. Il comprit ce qu'elle ne voulait pas exprimer. Cet adieu risquait de la faire terriblement souffrir et il aurait voulu la convaincre de renoncer. Mais

devant son regard, il n'insista pas, se bornant à hocher la tête. Elle partit en courant.

Dans le premier appartement du quartier Est, ils tombèrent sur Padern et Katell en train de faire l'amour ! Ael arracha littéralement Katell des bras du garçon et la traîna dans la coursive avant de lui tendre la feuille de plasto qu'ils avaient écrite au départ. Nue, elle braillait comme une perdue, ses larges seins tressautant à chaque hurlement. Elle avait un corps harmonieux mais épanoui, charpenté.

Enfin, elle finit par lire et son visage se figea. Padern sortit à cet instant, les regardant les uns après les autres, comme s'il avait de la peine à faire coïncider leur image avec l'idée qu'il avait d'eux. Brigie était déjà en train de passer un ensemble à Katell et Ael en tendit un au garçon.

Kavan entra dans le petit appartement de deux pièces, s'y reconnaissant tout de suite. Ils étaient tous semblables dans le Centre. L'ordi de gestion avait toujours refusé de leur aménager des trois ou quatre pièces. Sur une paroi il y avait une immense photo de Padern, en plein effort, sur la piste d'athlétisme. Il n'était pas très grand mais assez musclé. Son corps, couvert de sueur, semblait irradier de la lumière. Il s'empara de deux blocs et sortit, les tendant aux nouveaux rescapés. Ael avait dû leur faire comprendre ce qu'ils faisaient, parce qu'ils partirent tout de suite avec les autres pour continuer la fouille.

Il jeta un coup d'œil à sa calcu avant de démarrer. Il était vingt-deux heures cinquante-cinq. Plus que cinq heures. Il y avait tant de choses à faire...

Un quart d'heure plus tard, ils se retrouvaient à un petit carrefour marquant la fin du secteur d'habitation.

Le reste du quartier est était vide ! Affolant. Ils n'étaient que huit survivants sur cent sept ? Il ne voulait pas y croire. Il aurait fallu pénétrer dans chaque appartement, dans la salle des Anciens, partout. Recenser les morts et en déduire le nombre de vivants pour se mettre à leur recherche systématique... Pas le temps. Et tout était une question de temps.

Ils repartirent tout de suite vers la place des Phénomènes. Le Glisseur était stoppé au milieu et trois silhouettes attendaient. Sista avait rejoint Jaspe et Pilou. Tout trois avaient déverrouillé leur casque et parlaient. Ils avaient raison, dans les coursives on pouvait encore respirer normalement. Kavan dégrafa le sien en approchant.

- ... juste la question, tu vois ? disait Jaspe qui se tourna du côté de Kavan, tandis que Pilou, silencieux, allait serrer le poignet de Katell.

- J'ai pensé à un truc, reprit Jaspe. Je pourrais demander sur écran s'il y a du monde dehors ce soir. Ça n'a rien d'exceptionnel, non ?

Apparemment il ne devrait pas y avoir de problème avec les ordis périphériques. Avant de lui répondre, Kavan regarda Sista. Elle était

un peu pâle mais son regard paraissait assuré. Elle avait bien tenu le choc de la salle des Anciens. Elle dut comprendre la question informulée parce qu'elle dit :

- Je ne suis pas entrée... Ils étaient tous effondrés dans leur fauteuil. Trop dur.

- Nombreux ? insista-t-il à contre-mur.

- Sept rangées complètes, répondit-elle sourdement.

Soixante-dix. Avec eux : soixante-dix-huit. Il manquait donc vingt-neuf personnes.

Jaspe devait suivre le même raisonnement, car il intervint :

- On aurait dû être vingt et un dans le bar. Si les autres ne sont pas venus, c'est que...

Il ne termina pas sa phrase. Kavan poursuivait son calcul macabre. Soixante-dix-huit et quinze manquants au concert, plus Katell et Padern, quatre-vingt-quinze. Encore douze absents...

- Douze dans les appartements ou dans des restos, ça tient, je le crains, fit Jaspe.

- Tu peux toujours demander sur écran s'il y a des sorties, je pense. Dépêche-toi, on va t'attendre ici et commencer à réfléchir.

Il alla s'asseoir sur le Glisseur pendant que la mince silhouette de Jaspe s'éloignait. Une lassitude brutale lui tombait sur les épaules. Envie d'attendre là, d'arrêter de se battre. Visiblement le gaz agissait plus vite qu'il ne l'avait espéré...

Qu'est-ce qui pouvait bien les attendre dehors ? De vraies souffrances, auxquelles ils n'avaient pas été préparés. Après tout, ils étaient effectivement des Hors Normes, des asociaux, non entraînés à cela. Que deviendraient-ils ? Il faudrait fuir. Toujours ! Comment vivre à l'extérieur ? Ils n'avaient aucune expérience du monde. D'ailleurs combien d'entre eux savait même à quoi ressemblait cette planète ?

Comment avaient-ils pu être aussi inconscients, ne pas se douter que quelque chose ne collait plus ?

Ils avaient treize ans quand, brusquement, les cours n'avaient plus été annoncés. La première surprise passée, ils s'étaient dit qu'on leur donnait des vacances supplémentaires et chacun en avait profité. Et puis, comme ça continuait, une nouvelle vie s'était peu à peu organisée. Certains ne faisaient plus que du sport ou regardaient des spectacles d'hologrammes.

Le petit Jaspe était devenu un musicologue passionné, d'autres avaient choisi les études qui les intéressaient. Lui-même avait travaillé l'histoire, la littérature et la sociologie. Ael, le bel Ael, à la longue silhouette nonchalante et élégante, était devenu un rat de labo, passant son temps à...

Une main se posa sur son bras. Brigie le regardait gentiment. Il pinça les lèvres.

- Désolé, dit-il, ça ne va pas fort.

III

- ... sauront qu'on est partis, alors à quoi bon ?

La phrase mit plusieurs secondes à atteindre le conscient de Kavan. Il avait les yeux fixés sur sa calcu, qui annonçait 23-12. Il releva la tête, croisant le regard de Sista.

- Qu'est-ce que tu as dit là ? Tu veux répéter ?

- Les deux types se rendront rapidement compte qu'il manque huit personnes. Tu penses bien qu'ils feront leurs comptes. L'ordi le leur dira en quelques secondes. Ils sauront qu'on n'est plus dans le Centre, donc ils nous chercheront dehors.

Irréfutable ! Curieusement, au lieu de l'abattre un peu plus il se sentit regonflé, combatif. Il hocha la tête et se releva pour faire quelques pas. Toujours pieds nus. Il eut un geste d'agacement. Encore oublié de prendre de quoi se protéger. Il se retourna brusquement vers Ael, assis au bout du Glisseur.

- Est-ce que tu aurais une idée pour faire exploser une partie quelconque des installations ?

- Carrément exploser ?

C'était l'une des qualités d'Ael, il allait toujours à l'essentiel. Dans la promo, il était l'un de ceux qui s'étaient passionnés pour la technologie appliquée. En réalité à part ses copains, personne ne savait très bien ce qu'il avait étudié dans les labos. Un peu de tout probablement. En tout cas dans leur petit groupe c'était, apparemment, le plus qualifié en sciences.

- J'y tiens, répondit Kavan.

- Attends... Il y a le coin des labos de physique, évidemment, mais... enfin tout le Centre pourrait sauter.

- Non, pas autant que ça. Je voudrais que ce soit localisé, ça te paraît possible ?

- Alors il faudrait transporter des instruments ailleurs. Ça limiterait forcément les dégâts, et au premier niveau de préférence.

- Long ?

- Un peu plus d'une heure, je suppose.

- A quoi penses-tu ? s'enquit la voix de Jaspe, derrière lui.

Il venait probablement d'arriver, entendant les dernières phrases. De la tête il fit non à la question muette de Kavan. Il ne devait y avoir personne dehors.

- A camoufler notre fuite, retarder le décompte des morts, nous donner un répit, quoi !

- De toute façon par où veux-tu quitter la vallée ? On n'en est jamais sortis, on ne connaît rien au-delà de la limite permise et tu as dit toi-

même qu'ils avaient verrouillé les issues.

- Oui, ça j'y avais pensé, fit Kavan. Il faudra passer par la montagne, les flancs de la vallée. Il y a sûrement des passages quelque part, un petit défilé, assez haut, peut-être, qui n'est pas surveillé. De toute façon, il faut tenter quelque chose ou on se suicide tout de suite !

- Moi, je connais.

- Hein ? lâcha Kavan en se tournant vers Pilou.

- Je connais un passage, vers l'Ouest. C'est un tout petit col, qui monte jusqu'au pied de la paroi. Il y a une faille étroite, la largeur d'un homme. Il n'y a aucun barrage magnétique là-haut. . .

- Tu l'as passé ? s'étonna Brigie, incrédule.

Pilou secoua la tête.

- Pas vraiment, Je me suis juste assis pour regarder à quoi ressemble le monde.

- Et après, qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Kavan, tendu.

Pilou haussa les épaules.

- Une autre vallée, plus bas, et des montagnes.

- La descente vers l'autre vallée est facile ?

- Elle paraît assez raide. Il faut faire attention, mais c'est pas plus difficile que de notre côté.

- On est capable, d'y aller, nous ? demanda encore Kavan.

- Et de nuit, ajouta Jaspe.

Pilou fit la moue.

- C'est pas encore vraiment de la montagne, ça grimpe dur, c'est tout : les cuisses font mal, quoi. Le rocher, lui, commence plus haut que le col.

Kavan était stupéfié. Il apprenait que l'un d'eux était allé en montagne. Jamais personne n'en avait parlé. Ils vivaient tous ensemble depuis leur naissance et ne se connaissaient que superficiellement...

Tout le monde avait l'air intéressé maintenant. Ils s'étaient regroupés autour de lui.

- C'est ça ou on finit tous désintégrés, fit-il sèchement, ça simplifie le choix. Mais personne n'est forcé de venir, bien entendu. Quoi qu'il arrive, tout sera dur désormais, la vie elle-même. Je le répète, c'est un choix. Pilou, tu accepterais de guider jusqu'au col ceux qui se décideront ?

Le grand gars hocha la tête.

- J'irai avec eux, je ne veux plus rester là. assura-t-il d'une voix presque normale.

Il reprenait le dessus, songea Kavan, surtout depuis qu'il se sentait utile.

- Moi aussi, dit Sista.

Ça ressemblait à un vote et il laissa faire.

- Idem, lâcha Ael, pas question de mourir.
- Je veux au moins essayer de m'en tirer, lança Brigie.
- On est avec vous, laissa tomber Katell en se tournant vers Padern, qui cligna des yeux en signe d'accord.

Kavan Se tourna vers Jaspe.

- Ouais, moi aussi, bien sûr... Ce qui me fait mal au cœur..., c'est la musique. C'était ma vie, hein ?

- Tu n'as qu'à emporter un lecteur et des quartz, si tu y tiens. Ce n'est pas un problème. On ne sait rien de ce qu'il est nécessaire d'emmener et on fera sûrement des erreurs sur les objets vitaux. Il ne faut pas s'en effrayer, c'est normal. Il faudra faire le tri au fur et à mesure de l'avance. Il sera toujours temps de jeter en cour de route ce qu'on ne peut plus porter. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne se censure pas au départ. Bon, je crois qu'on devrait s'organiser et se partager le travail, il ne reste pas tellement de temps.

Il alla s'asseoir sur le Glisseur et prit le bloc en main, écrivant en haut de la page :

Explosions : Ael. Une heure.

Puis il passa à la ligne suivante : Vêtements.

Brigie s'était installée à côté de lui et lisait.

- Quoi, les vêtements ? On prend une combinaison d'extérieur habituelle, non ?

Il secoua la tête.

- Non. J'ai vu des tas de holo-documents sur la conquête des planètes vierges. Les types portent toujours des vêtements appropriés pour supporter des températures très différentes, des trucs archisolides. Ils emportent des récipients pour boire et pour faire chauffer la nourriture sur du feu...

- Quelle nourriture. au fait ? demanda Jaspe.

Il avait raison, lui aussi. Kavan écrivit : Nourriture, sur son bloc, et songea à Brigie. A une époque elle se passait un cours de diététique. Elle avait toujours été rondelette, même quand elle était gamine. En grandissant et en s'intéressant aux garçons, elle avait probablement voulu surveiller sa ligne ! Il se tourna vers elle.

- Il nous faut au moins dix jours de vivres. Des choses qu'on saura préparer facilement. Tu fais toujours de la diététique ?

- J'ai enchaîné sur une formation médicale, dit-elle. Oui, je peux m'occuper de ça. On va emmener ces rations qu'on prend au niveau III quand on va en vallée... Et des sacs pour porter tout le matériel. Là aussi à prendre au III.

Padern ouvrit la bouche pour la première fois depuis qu'il était sorti de son appartement :

- Pour les vêtements, j'ai vu des demi-combinaisons un jour, au II, dans un stockage. Ça avait l'air épais et je me suis demandé à quoi ça

pouvait servir.

Kavan le désigna de son marqueur.

- Tu t'en occupes. Regarde nos tailles et fais pour le mieux... Il y a autre chose... Des armes.

- Quoi, des armes ? fit Jaspe.

- On va se retrouver dans la nature. Et, sur cette planète, elle ne doit pas être plus facile qu'ailleurs. D'accord, on n'y est pas habitués, ça va faire partie des choses qu'on devra apprendre. Il y a des animaux forcément ! La plupart sont inoffensifs, je suppose, mais, d'une part, on ne sait pas lesquels et, tout aussi obligatoirement, il y en a de dangereux. Il faut donc pouvoir s'en protéger. Quelqu'un a-t-il une idée de ce qui pourrait nous servir d'armes ?

Ce fut le silence. Un silence qui finit par impressionner Kavan. Il savait que, sans armes, ils étaient fichus dans un monde comme celui-ci. En tant qu'historien, il s'était intéressé à l'évolution des hommes; il avait regardé quelques documents et connaissait un minimum de choses sur cette planète.

- Il y a peut-être ces vieux couteaux-laser. dit enfin Ael.

- C'est quoi, ça ? demanda Sista.

- Un outil tout bête. Un petit émetteur-laser qui tient dans la main. Le faisceau tranche tout, sauf du minerai, évidemment.

- Quelle longueur, le faisceau ? interrogea Kavan.

- En général sept ou huit centimètres.

Kavan fit la moue.

- Parfait comme outil, on en prend, mais comme arme c'est ridicule. Il faudrait beaucoup plus long. Plus d'un mètre. Disons un mètre vingt.

- Oh là, pas de problème, les émetteurs ont un shunt, il suffit de le modifier en changeant les batteries, au besoin. Tu règles comme tu veux. Si tu veux un vingt je te les colle.

Enfin une bonne nouvelle ! Si ce n'est que ça retombait encore sur Ael, qui devait déjà s'occuper de l'explosion. Il fallait quelqu'un pour l'aider. Il posa la question. Katell se proposa, expliquant qu'elle avait suivi une formation de physique moléculaire, ce qu'il ignorait également.

Pilou, dit-il, combien de temps faut-il pour arriver au sommet du col, à la faille ?

- Moi j'ai mis quatre heures, de jour.

Ils partiraient de nuit, la différence était de taille.

- Et pour, disons, le bas du col ?

- Le temps de traverser la vallée, une petite heure, quoi.

La vache, il avançait sec ! Ils devraient plutôt compter une bonne heure et demie. Et c'était encore beaucoup. Trop ! Ils partiraient vers quatre heures. Ça les laissait encore bien visibles, dans la vallée, au lever du jour. A moins que...

- Dis-moi, Pilou. Tu penses qu'on peut grimper avec le Glisseur jusqu'au col ?

Le grand gars fit la grimace.

- Pendant un certain temps, oui. Après c'est trop raide. Mais on peut mettre les sacs dessus et il montera tout seul.

- Et pour passer la faille ?

- Pas assez large.

- En le mettant sur le flanc ? La traversée de la faille est longue ?

- Là non, quelques mètres. En s'y mettant tous, et avec des câbles, on pourra sans doute le tirer. Mais, de l'autre côté, ça descend drôlement, il faudra peut-être le retenir. Tu crois que ça vaut le coup ?

- L'autre vallée est plate ?

- Comme la nôtre, en moins large.

- Alors on sera contents d'avoir le Glisseur. Ce qui importe, c'est de pouvoir le cacher quand on ne pourra plus l'utiliser. Il faut aller très vite, vous comprenez ? Surtout dans les premières heures. Avec le Glisseur on s'évite une marche inutile et on gagne un temps sérieux. Combien, à ton avis, Pilou ?

- On devrait être au col en un peu plus de deux heures.

Pas encore le lever du jour ou à peine. Ils seraient de l'autre côté avec la lumière. Et lorsque les deux gars commenceraient à les chercher - et ils avaient leur engin volant pour cela -, ils le feraient dans la vallée, ce qui permettrait encore de gagner des heures. En réalité, tout dépendrait de l'efficacité de l'explosion et de sa crédibilité.

- Avec de la chance, on devrait être au bout de l'autre vallée quand ils penseront qu'on a peut-être réussi à sortir d'ici, fit-il. Bon, on s'y met ?

Une demi-heure plus tard, Kavan revenait avec un chargement de vêtements qu'il était allé chercher avec Padern sur un second Glisseur, quand Ael provoqua la sensation en apparaissant avec Trudy,

De taille moyenne, mince et très brune, avec des yeux marron foncé, elle était de ceux qui travaillaient sans discontinuer, depuis l'arrêt des cours obligatoires. Électronicienne. Une fille intelligente, posant toujours des questions précises mais assez ennuyeuses...

- Elle faisait une expérience dans les labos, expliqua Ael, heureux.

"Neuf. Nous sommes neuf sur cent sept", songea Kavan.

- Et elle a une idée pour une arme, vas-y, raconte, dit-il en la regardant.

- Je ne sais pas si ça vaut la peine. dit-elle de sa voix basse. Je pensais aux projecteurs ioniques. Ce sont des engins de travail pour le défrichage. Un jet d'ions, tout simplement. Je vérifie des expériences sur les ions en ce moment, c'est pourquoi j'y ai pensé.

- Dis-m'en plus, s'il te plaît, fit Kavan,

- Eh bien, imagine un cône de projection. Tout ce qui s'y trouve est

désordonné, physiquement.

- Large, ce cône ?
- En limite de portée dans les trois mètres... Ça ne colle pas ? ajouta-t-elle en voyant sa tête.
- Beaucoup trop large et la portée est sûrement insuffisante.
- Mais... on peut réduire le cône. Il y a un réglage, je crois, en tout cas ça paraît logique.
- Tu peux le vérifier immédiatement ? C'est de première importance pour nous.
- Quelle portée, veux-tu ?
- L'efficacité maximale.

Elle hocha la tête et fit demi-tour, partant en courant, suivie d'Ael.

Il était trois heures cinquante quand ils se retrouvèrent devant la porte d'un sas. Tous portaient des sortes de longues vestes épaisses, aux poches multiples, un bas de combinaison terminée par des bottes montant jusqu'au dessous des genoux. Sur le plateau du Glisseur étaient disposés quatre gros sacs pleins de matériels divers.

Chacun portait en outre un lourd sac à dos et sept d'entre eux avaient fixé par-dessus un appareil étrange - un peu la forme d'un livre d'autrefois, avec une petite poignée à une extrémité - : les projecteurs. Il y avait effectivement un réglage. La portée "max" ne dépassait guère une centaine de mètres, d'après Trudy. Toujours ça, néanmoins...

Kavan les regarda les uns après les autres, attendant vaguement quelque chose. Ils avaient tous les yeux tournés vers lui et soudain il se rendit compte que, depuis le début, il donnait des ordres, coordonnait, conseillait, décidait... Que lui arrivait-il ? Ce n'était pas son genre de se mettre en avant... Ces regards finirent par le rendre mal à l'aise.

Tout à l'heure il avait refusé sèchement à Brigie de repasser dans son appartement pour emmener un souvenir. Avait-il le droit d'accorder ou d'interdire ça ? Et pourquoi s'était-elle inclinée ?

Ael sortit le petit émetteur qui devait lui permettre de déclencher l'explosion et le silence fut rompu.

- Tu es sûr que les ordres ne vont pas enregistrer notre sortie ? demanda-t-il. Sinon tout ça est inutile.

- L'un des gars a dit qu'en débranchant le Gestionnaire central il n'y aurait plus d'archives. Donc les périphériques ne stockent aucune information.

- Alors ça ne servait à rien de les interroger tout à l'heure, remarqua Jaspe.

Juste. Kavan n'y avait plus pensé à ce moment-là. Ça voulait dire qu'il y avait peut-être quelqu'un dehors ? Devaient-ils le chercher ? Un sentiment de culpabilité naquit en lui.

Sista intervint, le regardant fixement, comme si elle avait deviné

son tourment :

- On savait très bien qu'on ne pouvait pas sauver tout le monde. On a fait ce qui était possible. Peut-être s'est-on trompés quelque part, mais on n'est que des êtres humains. Et puis ce n'est que le printemps, les nuits sont encore fraîches, ça m'étonnerait qu'il y ait beaucoup d'amateurs de balades nocturnes.

Kavan lui fut reconnaissant de l'avoir souligné. Il inclina la tête un instant, puis lâcha :

- Allez ! on y va.

La dureté qu'il avait connue plus tôt s'estompait un peu, laissant davantage de place à la sensibilité, et il ressentait le déchirement de quitter le Centre. Tous y avaient passé les vingt-cinq premières années de leur vie...

Le lieu de naissance est toujours très important dans la vie d'un homme : c'est là que sont ses racines.

IV

C'est Pilou qui, connaissant le chemin, s'était mis aux commandes. Après avoir contourné le grand lac par le sud il avait viré au nord-ouest.

Sur le sol inégal de la vallée le Glisseur était terriblement secoué. Ces engins à induction ne sont confortables que sur un terrain absolument plat. Les sacs étaient posés au milieu du plateau de chargement et, assis sur les bords, jambes pendantes, les passagers s'y adossaient.

Le vent leur paraissait glacial. Mais comme ils n'avaient jamais traversé la vallée aussi vite, ils ne se plaignaient pas. Jaspe et Trudy avaient simplement ramené la capuche de leur longue veste sur leur tête.

Au moment d'aborder les contreforts, une violente explosion se fit entendre, dans la vallée.

- Je n'ai rien déclenché ! fit la voix stupéfaite d'Ael. Ce n'est pas moi...

- On continue, lâcha Kavan, allez, allez.

Quarante-cinq minutes plus tard, ils étaient déjà à mi-pente et, avec la différence de niveau, ceux de l'arrière devaient se cramponner pour rester à bord.

Il y eut encore plusieurs secousses sèches et Padern, à l'arrière, fut éjecté. Cette fois ils descendirent tous et, s'accrochant au Glisseur, terminèrent en marchant. La pente était raide désormais, et Pilou la prenait de face pour gagner du temps.

On n'entendait que leur respiration courte et le bruit des caillasses qu'ils déplaçaient avec les pieds. Il leur sembla que l'ascension durait des heures. Pourtant il n'était que cinq heures et quart quand ils arrivèrent au petit col. Le jour n'était pas encore levé.

Durant tout le voyage, Kavan n'avait pas quitté le ciel des yeux, guettant l'arrivée du second homme dans son appareil. Pas une lumière, rien.

La voix de Pilou s'éleva :

- C'est à droite.

On ne distinguait toujours rien, mais Kavan lui fit confiance et le suivit.

- Faites attention à ne pas vous perdre, prévint-il.

Ils avaient emporté des lampes-torches mais ne devaient s'en servir sous aucun prétexte tant qu'ils ne seraient pas de l'autre côté de la ligne de crête.

C'est du bout des doigts que Kavan découvrit l'entrée de la faille,

derrière Pilou, à l'aise. Les bras tendus de chaque côté permettaient d'en toucher chaque flanc. Elle n'était vraiment pas large, effectivement, et partait en oblique dans la paroi rocheuse.

Il la longea jusqu'à la sortie dans la vallée suivante, comptant ses pas. Trente. Une bonne vingtaine de mètres. Il fut tenté de jeter un œil à l'autre vallée mais, avec l'obscurité, y renonça, rebroussant chemin.

Padern avait commencé à attacher des cordages au Glisseur, débarrassé de sa charge, quand il revint. Des autres on ne voyait guère que des silhouettes. Kavan les compta : tout le monde était là.

- Aidez-moi, fit Pilou, en se baissant pour attraper un patin.

Personne n'était très bavard, ils vinrent se placer à côté de lui sans répondre. A son signal ils soulevèrent la machine, moins lourde qu'ils ne l'appréhendaient.

Ensuite tout le monde saisit un bout des câbles et ils tirèrent le Glisseur dans la faille, Brigie guidant la manœuvre depuis l'arrière.

De l'autre côté le sol descendait rapidement et ils en furent si surpris que plusieurs faillirent tomber. Déjà Pilou détachait les câbles de l'avant pour les fixer à l'arrière. Puis ils retournèrent chercher les sacs, qui furent rechargés et bloqués sur le plateau.

- On le retient, dit encore le grand gars en saisissant un câble.

La descente leur parut un cauchemar. Ils devaient s'arc-bouter pour retenir le Glisseur, sur un sol qui fuyait sous leurs bottes. Dans le noir, ne voyant pas où ils allaient, ils pensaient deviner un gouffre à chaque pas.

Ils auraient été plus à l'aise si Pilou avait connu le chemin, songea Kavan, qui transpirait maintenant sous l'effort. Cette ignorance était éprouvante.

Dès que le jour arriva, peu de temps après le début de la descente, en fait, la marche se passa mieux. Même si les rayons du soleil éclairaient l'autre versant de la vallée. Ils découvrirent un paysage de montagnes s'étendant au loin, avec de nombreux pics escarpés.

Maintenant, la fatigue venant, ils ressentaient un coup de lassitude morale.

- On devrait peut-être se reposer et manger quelque chose, proposa soudain Kavan. Qu'est-ce que tu en penses, Brigie ?

Ce fut comme si on leur avait soudain donné la permission de parler. Tout le monde voulut faire un commentaire ! Se libérer d'une tension trop longtemps maîtrisée.

- Oui..., dit la jeune fille. On en a besoin, on est en hypoglycémie. Mais pas ici, plus bas.

Kavan éprouva un sentiment étrange. Il ne reconnut pas le ton de Brigie. C'était sa voix, bien sûr, mais pas sa façon habituelle de s'exprimer. Brigie la sexy, connue pour ses propos légers, futiles souvent, et qui adorait jouer ce personnage, disparaissait au profit de

quelqu'un donnant un avis autorisé. Une autre Brigie, plus importante.

Kavan inclina la tête, se soumettant à son conseil. Non, à sa décision. Mais Jaspe Interrogea :

- Pourquoi ? On est crevés, Brigie.

- Précisément, on a besoin d'un vrai repos. Sur ce sol tellement en pente, personne ne pourra s'installer commodément. On s'arrêtera quand on pourra se coucher sans risquer de rouler jusqu'au bas. Regarde devant, sur la gauche, c'est mieux, il n'y en a pas pour très longtemps.

- Bon, on s'y arrête, on mange un peu et on se repose, mais pas longtemps, avertit Kavan. Souvenez-vous : il faut arriver le plus vite possible dans le bas de la vallée pour remonter sur le Glisseur. Tant qu'on sera dans cette vallée, aussi visibles, on sera en danger.

- De toute façon, lâcha Padern, désormais on sera toujours en danger.

Personne ne releva, mais le silence s'installa de nouveau et ils repartirent.

En s'allongeant sur la caillasse, vingt minutes plus tard, ils comprirent combien Brigie avait eu raison. Ici où le sol était incontestablement moins en pente, ils n'arrivaient pas à trouver une position supportable. Leur poids les entraînait vers le bas et les pierres les meurtrissaient. Finalement ils mangèrent un peu mais ne restèrent pas plus de deux minutes.

En revanche, ils redémarrèrent avec une sorte de rage. Et comme le terrain devenait de moins en moins incliné, ils progressèrent plus vite.

Il était six heures passées quand Pilou remarqua :

- On pourrait peut-être s'installer maintenant sur le Glisseur, en chargeant l'arrière.

C'était chaotique mais l'engin tenait. Ils descendaient plus vite et même si les secousses les fatiguaient, ils, en étaient moins conscients.

Et puis ils arrivèrent dans la vallée, dont le sol était couvert d'une herbe naissante, vert foncé. Là, Pilou accéléra à fond, coupant en ligne droite vers l'extrémité de la vallée, qu'ils atteignirent trois quarts d'heure plus tard.

Kavan avait l'impression que plusieurs vallées débouchaient ici. Il n'avait aucune idée de l'altitude mais ils n'étaient certainement guère plus bas que de deux ou trois cents mètres par rapport à la vallée du Centre. La végétation était inexistante, hormis cette herbe.

Il avait la certitude qu'on devait les voir de très loin...

- Pilou, lança-t-il, tu veux qu'on te remplace ?

- On ne s'arrête pas ? demanda Jaspe en forçant la voix pour se faire entendre.

- Pas ici, répondit Kavan, regarde ! Il n'y a rien pour se cacher. Pas un arbre, c'est tout plat.

- Alors on s'arrête quand?
- Râleur, Jaspe... Une réaction d'enfant gâté, qui l'agaça.
- Quand ? insista-t-il.
- Je n'en sais pas plus que toi. Je ne suis jamais venu ici ! Mais s'il faut rester toute la journée sur le Glisseur on le fera parce que c'est ça ou être repérés. Tu imagines ce qu'on doit voir du ciel ?
- Mais ils ne viendront peut-être pas de ce côté.
- Peut-être pas, en effet. Mais qui peut le garantir ? S'ils viennent, on est fichus ! On elle. Tu veux tenter le coup ?

Jaspe ne répondit pas tout de suite, mais quand il parla, il y avait de la mauvaise foi dans sa voix :

- On pourrait quand même essayer.
- Kavan se sentit devenir froid. Jaspe n'avait pas vraiment réalisé ce qui s'était produit dans leur vie. Et peut-être n'était-il pas le seul ? Il était vital que tout le monde comprenne qu'ils devaient se comporter différemment désormais. Qu'ils soient tous d'accord pour accepter de souffrir sans protester. Il fallait vider l'abcès.

- Pilou..., tu veux stopper un instant ?
- Le grand gars relâcha l'accélérateur et le Glisseur s'arrêta en une dizaine de mètres. Kavan se laissa aller sol et fit face aux autres qui s'apprêtaient à descendre.

- Attendez un instant, Je veux vous parler... Apparemment je suis le seul qui ait lu quelque chose sur cette planète et sur la vie en zone non civilisée. C'est peu de chose, mais c'est tout...

Il s'interrompit un instant pour tendre le bras vers la montagne, à gauche.

- Le Centre est là-bas, derrière nous. Et on ne pourra jamais plus y revenir. Si on le faisait maintenant, les deux gars nous désintégreraient. Et si on y allait dans une dizaine de jours, ou dans un mois, on se heurterait aux défenses automatiques qui nous considéreraient comme hostiles. Le Gestionnaire sera réparé, évidemment Une nouvelle promotion sera lancée. On les mettra tous en garde contre nous. Souvenez-vous : on est des Hors Normes maintenant. Ça veut dire que notre identité est connue de tous les services de sécurité du monde extérieur et qu'on nous abattra à vue. Il n'y a plus d'ordi pour nous aider en quoi que ce soit, on ne peut compter que sur nous. Pas possible de crier au secours. Personne ne viendra...

Ils le regardaient fixement et il se demanda, une fraction de seconde, s'ils lui en voulaient ? Peut-être, au fond. Ça le mit en colère et il poursuivit d'une voix plus dure :

- Je ne sais pas si vous avez pensé à ce qui nous attend. Je crains que l'on doive fuir toute notre vie. En tout cas on sera en danger toute notre vie. D'accord, c'est injuste. On était tout gosses quand le

Gestionnaire est tombé en panne, on n'y est pour rien. Mais ça ne change rien du tout. Coupables ou non, la situation est comme ça. Il faut l'accepter... ou, claquer. S'il y en a parmi vous qui veulent risquer de se reposer ici, sur cette étendue où ils risquent d'être repérés immédiatement, qu'ils prennent leur sac et descendent. Personne n'est retenu de force, vous êtes tous libres de votre vie. Vous en faites ce que vous voulez. Moi, j'ai l'intention de vivre le plus longtemps possible. De faire tout ce que je pourrai pour être heureux. Alors, je veux aller me mettre à l'abri, continuer vers le sud, trouver une région où me cacher, mettre un maximum de distance entre moi et le Centre... Voilà. Il faut vous décider maintenant, pas dans dix minutes, maintenant ! Moi, je continue avec le Glisseur.

- Pourquoi tu garderais le Glisseur? gueula Jaspe. Il est autant à toi qu'à nous.

- Je pourrais te dire que c'est moi qui suis allé le chercher, mais je me soumettrai à la majorité, et ce sera la dernière fois. Notre expérience de ce monde est quasi nulle. Personne ne pourra être sûr d'avoir raison avant d'avoir acquis cette expérience, justement. Donc je me fierai dorénavant à mon jugement. Mais pour la dernière fois : j'accepte votre décision. Si vous êtes plus nombreux à vouloir vous reposer, je prends mon sac et je continue à pied. Décidez-vous.

Rien ne se passa pendant plusieurs secondes, puis Sista sourit légèrement en changeant de position sur le plateau.

- Dis donc..., drôlement autoritaire ! Tu as changé, mon petit Kavan ! Où est notre gentil frère, toujours soucieux des autres ? J'ai besoin que tu répondes à cette question pour prendre ma décision.

- Je suis toujours soucieux des autres. C'est pour ça, justement, que je vous parle de cette façon. J'ai la certitude que se reposer avant d'avoir trouvé une cachette est du suicide. Si je ne me souciais pas de vous, je n'aurais pas perdu du temps à vous convaincre... Mais je dois aussi dire que c'est la dernière fois. Je ne force personne à me suivre ou à suivre mon avis.

Elle hocha lentement la tête, souriant plus nettement.

- Tu as au moins le mérite de la franchise... et de savoir ce que tu veux. Je reste sur le Glisseur avec toi.

- Même chose, lança Pilou en se remettant aux commandes.

- Moi aussi, bien sûr, fit Ael.

- Comme nous, lâcha Padern, en passant une main derrière le dos de Katell.

La majorité s'était exprimée, mais Kavan voulut savoir à quoi s'en tenir et regarda Brigie et Trudy.

Elles inclinèrent toutes les deux la tête. Brigie plus fermement peut-être. Il n'y avait donc que Jaspe. C'est vrai qu'il était, par essence même, plutôt contestataire. Mais Kavan n'était pas certain qu'il

s'agissait de cela. Il songea que Jaspe était un leader au Centre. Il était le chef des mélomanes. C'est lui qui décidait des concerts, du programme de ceux-ci. Était-ce la raison? Si oui, il n'y avait rien à faire. Jaspe devrait se faire une raison : la musique, désormais, était un luxe. Un luxe merveilleux, mais rien de plus.

- D'accord, gronda-t-il, puisque tout le monde est en pleine forme.

Il ne s'agissait pas de cela, il le savait très bien mais refusait de le reconnaître. Kavan ne fit aucun commentaire, se bornant de remonter à bord en disant :

- Pilou, je te remplace dans une heure au plus tard. On tente de se reposer comme on peut en avançant.

Deux jours et trois nuits sur le plateau du Glisseur ! Les gourdes étaient vides quand ils étaient arrivés dans une région différente. Peu d'entre eux s'en étaient rendu compte d'ailleurs.

Ils dormaient comme des brutes, assommés par la fatigue, insensibles aux secousses de l'engin. Les garçons avaient une barbe qui leur donnait mauvaise mine. Les filles, la mine défaite, le visage crayeux, ne réagissaient plus.

Ils étaient tous de beaux spécimens d'être humains, sains et robustes comme on peut s'y attendre avec la production d'un Centre-édu. Mais rien ne les avait préparés à un effort du genre de celui qu'ils venaient de fournir.

C'était Pilou, Ael et Kavan qui s'étaient relayés aux commandes, s'efforçant de ne pas trop ralentir, la nuit. Par chance, ils n'avaient pas eu d'accident. Une seule fois Pilou avait tout juste eu le temps de stopper avant une faille vers laquelle ils se précipitaient...

Ael réveilla Kavan, adossé aux sacs, derrière lui Il dut le secouer un moment pour le voir ouvrir les yeux.

- Kavan..., écoute, écoute. .

On entendait un grondement sourd, contenu.

Kavan se frotta longuement le visage notant que le jour se levait à peine, hésita, puis se décida à prendre sa gourde et en vider le fond sur sa tête. Il n'arrivait pas à trouver sa lucidité et quelque chose lui disait qu'il le fallait absolument. Que ce sacrifice était nécessaire.

- Ça fit longtemps ?

Ael eut un geste vers le paysage alentour Des arbres, par bouquets de cinq ou six. Immenses, au point qu'avec le peu de lumière on ne distinguait pas leur cime. L'herbe avait changé de couleur, elle était plus claire, presque jaune, et plus haute. Il faisait vaguement humide, aussi, les vêtements étaient légèrement poisseux.

- Je ne l'ai remarqué que maintenant, répondit Ael. Je suis au bout du rouleau. Désolé.

- Normal. On n'en peut plus... On dirait que ça vient de la droite.

- Oui.

Le niveau du sol montait singulièrement, de ce côté. Kavan s'efforçait de réfléchir mais ça ne venait pas. Son crâne était vide. Il respira profondément. Puis il se retourna vers son sac et dégagea le projecteur fixé sur le dessus. Il mit plusieurs secondes à le détacher avec ses doigts engourdis, malhabiles, et se rendit compte que s'il avait dû s'en servir rapidement... Voilà une erreur qu'il ne commettrait plus !

Il brancha le contact et sélectionna la distance "max" comme le leur avait indiqué Trudy, au Centre, juste avant de partir...

- Va, avance, mais doucement, dit-il, en se mettant à genoux derrière Ael.

Le Glisseur repartit, slalomant à petite vitesse entre les bouquets d'arbres et des buissons épais, espacés d'une quarantaine de mètres.

Le bout se faisait de plus en plus fort, presque assourdissant martelant. Une centrale de production ? Pilou se réveilla et, sans dire un mot, se glissa près de Kavan, réveillant sans le vouloir Sista qui ne dit rien mais tourna la tête, regardant alentour avant de venir vers l'avant, elle aussi.

Ils étaient tous quatre silencieux, attentifs, découvrant le premier danger de la planète, et oubliant du même coup les deux gars du Centre.

Le Glisseur contourna une rangée d'arbres et le paysage leur bondit au visage : devant eux, le vide de ce qu'ils prirent d'abord pour un énorme ravin et, à droite, un immense nuage d'eau vaporisée, s'élevant très haut dans le ciel et dans lequel jouait un prodigieux arc-en-ciel.

C'est ensuite qu'ils comprirent. Ils se trouvaient à mi-hauteur des chutes d'un fleuve. Des chutes qui devaient faire au moins deux cents mètres de haut. C'était un fantastique fleuve, ils le voyaient qui se reformait, cent mètres au-dessous décrivait un grand S vers le sud-est et s'écoulait ensuite droit vers l'horizon en se calmant.

Au pied des chutes, il devait mesurer près d'un kilomètre de large ! Avec de petits îlots, près des rives. En dessous, les berges étaient bordées d'une forêt assez dense où l'on distinguait des taches de couleur. Le bruit était si fort, ici, que Kavan dut faire signe à Ael de se diriger vers le bas en décrivant un grand demi-cercle.

Ils mirent trois quarts d'heure pour parvenir jusqu'à la rive. Le terrain descendait assez fort pour arriver au niveau inférieur et ils durent chercher un passage dans la forêt. Mais quand ils découvrirent le fleuve, le spectacle les laissa interdits.

Hormis la vallée et le lac, ils n'avaient jamais rien vu de réel, au Centre, uniquement des hologrammes. Mais la perfection technique n'avait jamais rendu cette impression d'immensité, les odeurs si fortes que les sinus en devenaient douloureux. Et ces couleurs, véritablement agressives pour les yeux tant elles étaient nettes, pures, exagérées. Toutes les nuances semblaient représentées ici Les couleurs du prisme, bien sûr, mais également les demi-teintes.

Des fleurs, aussi, en massifs ou isolées, minuscules, au ras du sol, comme un tapis, ou avec de longues tiges.

Le déplacement d'une branche projetait une myriade de gouttelettes d'eau où naissait immédiatement un petit arc-en-ciel, s'évanouissant peu à peu.

L'immobilité, peut-être, les autres se réveillèrent. Avec des mouvements lents ils avancèrent jusqu'à la limite de l'eau, le visage levé vers les chutes, deux cents mètres à droite, trop impressionnés pour dire quelque chose.

Et puis, loin au milieu du fleuve, une nuée d'oiseaux s'éleva lentement de la surface, paraissant piétiner longtemps avant de décoller vraiment; cet envol fit naître une sorte d'écume éblouissante. Et ils eurent l'impression de voir se former un nuage parme ! Un tableau pointilliste dont chaque minuscule composant était animé de mouvements imperceptibles. Une splendeur...

Kavan était bouleversé devant tant de beauté et il baissa les yeux pour s'en protéger, se ressaisir. Son regard tomba sur le fleuve, à quelques mètres du bord. C'est ainsi qu'il distingua le sillage. Il agit purement par instinct, hurlant :

- Reculez !

Sautant du Glisseur, il fit quelques mètres en amenant devant lui le projecteur qu'il n'avait pas lâché. Au moment où Kavan allait presser le sélecteur de feu, une silhouette passa rapidement devant lui. La fraction de seconde suivante un rayon violet, mince comme un fil apparaissait, aboutissant à l'eau qui commença à bouillonner se creuser, sur une largeur d'une dizaine de centimètres.

Et puis la bête apparut. Le monstre plutôt. Tout en rondeur, d'un gris luisant, avec une large gueule ouverte sur des crocs serrés, hauts comme une main.

Kavan déplaça le rayon pour l'amener dans la gueule et la bête parut secouée comme par une décharge électrique. Des débris sanglants volèrent. Mais la bête ne s'arrêtait pas. Elle continuait à avancer à coups de reins puissants, ses pattes retournées vers l'extérieur, à la manière des phoques, émergeaient à moitié.

Penché en avant, immobile, Kavan s'efforçait de suivre ses mouvements saccadés pour continuer à arroser la gueule. Malgré la douleur, le monstre ne poussait pas un cri et le silence du combat rendait la scène encore plus Impressionnante.

Un nouveau rayon apparut, sur son flanc, creusant un entonnoir de chair avant de rejoindre la gueule...

Cette fois la bête s'immobilisa, vacillant un court instant avant de s'effondrer sur le côté, à moins d'un mètre de Kavan.

Lentement celui-ci baissa son arme et la réaction vint. Il se mit à trembler de tout son corps, reculant malgré lui. Il voulut couper le contact du projecteur, mais ses doigts ne lui obéissaient pas.

Un son lui parvint, qu'il n'identifia pas tout de suite. Quelqu'un pleurait. Il se retourna vers ses frères, les découvrant les uns au sol, comme s'ils étaient tombés, les autres ramassés sur eux-mêmes, dans une attitude de terreur.

Pilou était debout sur le Glisseur, un projecteur à la main. C'est lui qui était venu à la rescousse. La vue du grand gars, son arme encore tendue devant lui, lui rendit son calme. Il fit quelques pas et dit d'une voix encore sourde :

- Remontez à bord.

Il allait leur recommander de faire vite quand il se ravisa. Le danger était passé et ils étaient assez choqués comme ça. Inutile d'en rajouter.

Sur le Glisseur, Pilou se baissa et tendit, au fur et à mesure, les autres projecteurs à ceux qui arrivaient. Kavan eut devant les yeux la scène du début, quand quelqu'un était passé devant lui au moment où il allait tirer. Il comprit qu'il ne fallait pas oublier cette expérience. L'usage des armes nécessitait de garder suffisamment de sang-froid pour ne pas tuer l'un des leurs.

- Ne branchez pas le contact, lança-t-il. Pilou tu veilles à ça.

Il venait de penser à autre chose. Seule la chance avait voulu qu'il soit prêt à tirer au moment de l'attaque. Ils n'avaient pas encore testé leurs armes. Il se dit que c'était le moment.

Il visa un arbre à une bonne cinquantaine de mètres et pressa la sélection. Le rayon lui permit très vite de modifier son tir. Un trou apparut dans l'énorme tronc qui commença à pencher, le mouvement s'accéléralant jusqu'à la chute de l'arbre dans un bruit sourd. Une multitude de petits animaux s'en échappèrent ou tombèrent à l'eau. Comme si les branchages constituaient un nid géant.

Kavan choisit un arbre encore plus loin, une bonne centaine de mètres. Cette fois encore le tronc fut déchiqueté en une seconde. Apparemment la distance ne diminuait pas la puissance. Il déchantait à l'essai suivant. Il ne vit pas de dégâts apparents ! La portée était donc de cent mètres, rien de plus.

Abaissant le projecteur, il regarda une dernière fois le monstre effondré. Par association d'idées, il songea à la quantité de nourriture qu'il représentait. Tôt ou tard, ils devraient se résoudre à chercher la leur...

Avançant de quelques pas, il posa le projecteur au sol et sortit de sa poche l'un des petits outils qu'Ael leur avait conseillés, le petit laser. Il en avait trouvé de deux modèles, au labo. Un tout petit : à la carrosserie longue comme un doigt, l'autre qui emplissait la main. C'était ce dernier qui procurait le plus long rayonnement.

Il se pencha en avant et mit le contact. Une sorte de filament brillant, bleu, de quinze centimètres environ, naquit. Surmontant son dégoût, il l'approcha de la peau de l'animal, à la hauteur de l'épaule, et tailla rapidement la chair. Le sang ne coula pas, comme si le rayon cautérisait la plaie.

Il examina longuement le morceau qu'il avait détaché. La peau était incroyablement épaisse, plus de deux centimètres ! Pourtant le laser

l'avait tranchée sans le moindre effort. C'était effectivement un outil infiniment précieux.

Quant à la viande de cet animal, elle sentait si fort qu'il eut un haut-le-cœur. Même cuite, elle devait avoir cette épouvantable odeur. D'un coup de doigt il coupa le contact du couteau-laser et resta là à observer le corps.

Autant aller Jusqu'au bout des essais. Cette fois il prit dans l'une des poches de sa longue veste le gros laser de travail et fit jaillir le rayon. Comme Ael l'avait annoncé, celui-ci mesurait nettement plus d'un mètre. Il fallait vérifier son efficacité, savoir si on pouvait l'utiliser comme arme. Un sale travail, mais quelqu'un devait le faire. Ce qui venait de survenir avec le monstre montrait qu'il y avait des dangers partout et qu'ils devraient bien y faire face pour rester en vie.

Il contourna la bête pour être hors de vue des autres, prit son élan machinalement et traça un demi-cercle dans l'air pour venir fouetter l'une des pattes arrières, dressée. Elle fut tranchée net, sans qu'il eût senti le moindre choc. C'était comme s'il avait seulement dessiné une courbe dans l'espace. Or cette patte comportait un os énorme ! Oui, ce laser-là serait une arme, un véritable sabre laser.

Cette fois, il ramassa son projecteur et revint au Glisseur. Brigie, le visage dans les mains, était secouée de sanglots nerveux. Il aurait voulu dire quelque chose pour la consoler, mais ne trouvait pas.

- On a besoin de refaire des provisions d'eau, fit-il, donnez-moi vos gourdes je vais les remplir. Pilou, tu restes ici. Ael, tu peux venir avec moi pour surveiller l'eau ?

Chercher leur gourde, bouger, leur fit du bien. Brigie tendit la sienne en dernier, ajoutant d'une pauvre voix :

- N'oublie pas de basculer le filtre interne avant de les remplir.

- Oui, répondit-il, enchaînant immédiatement, pour la faire parler. Et à ce propos, que se passera-t-il quand les filtres seront saturés ?

- Ils sont autorégénérants à la lumière. Il faut veiller à renverser le système de fermeture aussitôt après les avoir remplis et le filtre sera O.K. pour la fois prochaine.

Sa voix se raffermissait et il en fut touché. Il se pencha et déposa un baiser rapide sur sa joue, puis s'en alla, suivie d'Ael, son projecteur à la main.

À leur retour, les autres n'avaient pas bougé toujours debout sur le plateau Pilou veillait. Ael rendit les gourdes à chacun et ils se mirent à boire.

Il fallait leur dire quelque chose, les secouer, faire disparaître cette peur affreuse. Kavan se rendait compte qu'il avait eu de la chance. Il s'était trouvé en position d'intervenir, si bien qu'il n'avait pas subi la peur comme eux. Il se souvenait qu'elle était venue après. Moins intense, de ce fait, que pour eux. S'il n'avait été que témoin, comme les

autres, il serait maintenant dans leur état.

- On va partir... On longera plus ou moins le fleuve, à l'écart, pour y revenir au sud, quand il est plus calme. Et on choisira une rive en pente douce. De cette façon, s'il y a une autre bestiole comme celle-là, on la verra venir de loin. Et la moitié d'entre nous sera de garde pendant que l'autre moitié se baignera... Nos vêtements ont beau être plurithermiques, j'ai sacrément chaud. Je suppose que c'est la même chose pour vous...

Il commença aussitôt à enlever sa veste pour quitter le justaucorps de combinaison qu'il portait en dessous. Puis il releva les manches de la veste avant de la remettre. Il préférait la garder pour avoir sous la main le contenu des poches.

- Il va aussi falloir penser à chasser et nous installer quelque part, le temps de nous reposer et d'apprendre les choses les plus simples de cette vie. Comme chasser, justement, et cuisiner. Il faudra bien s'y habituer. Encore qu'on ait la chance d'avoir eu une nourriture à base de viande recomposée au Centre. Le goût nous en est familier. Seulement comment la cuisiner, ça il faudra le découvrir tout seul. Et puis il doit y avoir d'autres choses à manger, je suppose. Des fruits d'abord, et peut-être des racines de je ne sais quoi...

- Non, le coupa Brigie. Je veux dire qu'il y en a forcément, mais qu'il ne faut pas y toucher sans être guidés, sinon on peut s'empoisonner. Pour les fruits, il faudra regarder ce que mangent les animaux, et comment ils les choisissent. Mais c'est tout. En réalité, il va falloir s'habituer à beaucoup observer.

- Kavan, tu penses que cette forêt est sûre ?

C'était Padern. Ils recommençaient à communiquer. Le stress s'éloignait. Il secoua la tête

- Non, Je ne crois pas. Enfin pas pour nous en ce moment, compte tenu de notre ignorance. Plus tard on pourra certainement s'y déplacer seuls, pas aujourd'hui. C'est pourquoi à partir de maintenant il y aura toujours l'un de nous sur le Glisseur, prêt à tirer.

- Et comment va-t-on choisir un endroit où s'installer ? demanda Jaspe.

Il n'y avait pas d'agressivité dans sa voix, pas même l'habituelle ironie.

- Je ne sais pas, fit Kavan. Chacun donnera son avis. En réfléchissant, à nous tous, on sera capables de trouver. Il faut être protégés du ciel, non repérables en somme, avoir une vue dégagée pour déceler un danger, de l'eau à proximité et du gibier. Maintenant à quoi ressemble le gibier, je n'en ai aucune idée. Mais tous les animaux de la création éprouvent le besoin de boire, on pourra donc répertorier les espèces. Néanmoins on devrait peut-être y aller doucement sur les rations. Les faire durer, quoi. On a besoin de temps.

Pour tout.

Il ne voyait rien d'autre à ajouter et monta sur le Glisseur. Il allait s'installer aux commandes quand Padern lui fit signe qu'il s'y mettait, ajoutant :

- Tu en as assez fait pour nous, repose-toi.

La première attention dont il était l'objet... Il posa une main sur son épaule en signe de remerciement mais s'installa derrière lui, le projecteur à la main.

VI

Le jour tombait. C'était la seconde fois qu'ils voyaient ce spectacle depuis leur arrivée sur le mamelon. Ils avaient eu la chance, le jour de l'arrivée aux chutes, de trouver dans l'après-midi cet endroit qui leur paraissait parfait.

Un petit mamelon à une vingtaine de mètres de hauteur, dominant la plaine vers l'est et le fleuve à l'opposé. Au sommet, un bouquet de huit petits arbres donnait suffisamment d'ombre pour les protéger et, à part quelques oiseaux, n'abritait pas d'animaux. Pas plus qu'un épais buisson adossé à l'ouest des troncs.

A plusieurs reprises, en chemin, ils avaient vu la version locale des serpents, qui ressemblaient davantage à des mille-pattes. Pas moins effrayants, ou dangereux, pour autant, mais apparemment moins rapides. Et plus facilement repérables que sur la vieille Terre.

Un autre gros avantage était la vue sur le fleuve. Ils pouvaient l'observer à moins de cent mètres et, comme l'avait supposé Kavan, répertorier les animaux qui venaient y boire.

La veille au soir ils avaient distingué des espèces très différentes et, avec Brigie, déterminé que plusieurs races d'antilopes, ou ce qui s'en rapprochait, devaient être comestibles. Ils étaient convenus qu'après la nuit tombée, Kavan, Pilou et Padern iraient se poster pour tenter d'abattre un ou deux spécimens, découperaient des cuissots, qu'ils tenteraient de faire cuire, le lendemain. La nourriture était le problème numéro un maintenant.

La nuit précédente ils avaient éteint le feu pour ne pas signaler leur présence à leurs poursuivants, mais gardé un veilleur armé. Pas fier d'ailleurs !

Ils avaient dormi une bonne partie de la matinée, mis de l'ordre dans leurs sacs personnels et examiné le contenu des plus grands pour inventorier ce dont ils disposaient en matériel.

L'après-midi ils s'étaient baignés longuement, protégés par trois d'entre eux. Sista et Trudy avaient pris leur tour après s'être entraînées au maniement des projecteurs. Ça les avait revigorées. Ils avaient besoin de se laver aussi bien physiquement que moralement. Le niveau du fond descendait lentement et ils s'étaient sentis rassurés, d'autant que l'eau était transparente et que l'on aurait vu arriver n'importe quelle petite bestiole.

Allongés dans l'herbe ocre séchée par le soleil, Kavan, Sista et Ael échangeaient quelques mots de temps à autre en attendant l'heure d'aller se poster à l'affût, plus loin, au bord du fleuve. Les autres s'occupaient plus ou moins, un peu plus loin. Padern et Katell un peu à

l'écart, comme toujours. Non qu'ils fassent bande à part, mais ils vivaient visiblement pour leur amour.

- L'explosion me tracasse depuis l'autre nuit, fit soudain Ael. Je voulais la déclencher plus tard, quand on aurait atteint le col.

- J'y ai pensé aussi, répondit Kavan après un moment. Finalement je crois que c'est une bonne chose. Tu as sûrement raison, ce doit être un effet du gaz et c'est très bien comme ça. Plus naturel, si tu veux.

- Mais mon système de mise à feu était en place. Ils risquent de le retrouver, enfin... d'en découvrir des traces.

- C'est un risque. Mais j'imagine que les deux gars doivent avoir compris que le gaz pouvait déclencher un accident et qu'au début, au moins, ils se seront arrêtés à cette explication. Ensuite, ils avaient beaucoup de choses à faire...

Par égard pour eux, il ne parla pas de débarrasser les corps. De toute façon, ils avaient dû faire appel aux robots du Centre pour cette tâche.

- Tu penses qu'ils ont déjà relancé un programme de naissances ? fit Sista.

- Sûrement, oui. Le Gestionnaire a dû être réparé très vite, ils n'avaient pas de raison d'attendre. C'est une simple procédure, je pense. Ça ne les empêchait pas de prendre des mesures, parallèlement, dès qu'ils ont constaté qu'il n'y avait plus personne de vivant.

- Ils ne nous recherchent plus, à ton avis ? dit-elle encore.

Kavan fit la moue.

- Je crains bien que si.

- On n'a rien vu, remarqua Ael en remontant une mèche de ses cheveux bruns.

- Je suppose que s'ils ont un doute, ils nous cherchent à pied, donc dans les environs immédiats de la vallée. Pas si loin que ce fleuve. Ils y viendront peut-être, mais plus tard.

- Finalement on sera recherchés pendant longtemps, laissa tomber Ael d'un air découragé.

- Ael..., commença Kavan, en choisissant soigneusement ses mots, nous sommes des Hors Normes. Je ne sais pas exactement ce que ça veut dire, pour le monde extérieur, mais les mots sont précis. Je crains fort qu'on ne puisse jamais trouver une place... classique dans la civilisation.

- Pourquoi ?

Il avait l'air davantage étonné qu'impressionné, alors Kavan continua :

- On porte tous un bracelet d'identification au poignet. J'imagine qu'il doit contenir des indications personnelles. Comment arriver dans une ville et utiliser notre identité ?

- Mmm...

Sista réfléchit avant de prendre vraiment la parole.

- J'ai vu quelque part que l'identification des adultes se faisait par enregistrement de l'œil, lâcha-t-elle, finalement. Et je n'ai aucun souvenir qu'on nous ait fait ça. En revanche, je ne sais pas ce qu'il y a dans les bracelets.

- On a eu une sacrée malchance, laissa tomber Ael.

- Mais aussi une certaine responsabilité, fit Kavan.

- Nous ? s'étonna Sista.

- Bien sûr. C'est vrai qu'on n'avait que treize ans quand le Gestionnaire a cessé de nous imposer des cours, le dernier jour du premier cycle. Mais un peu plus tard on aurait pu se poser des questions, s'inquiéter de cette liberté, poser des questions. Après tout certains d'entre nous ne faisaient absolument plus d'études. On en savait assez pour comprendre que ce n'était pas normal, dans le monde auquel on était destinés. Mais on n'a pas réagi. Je ne dis pas qu'on est totalement responsables de ce qui nous arrive mais, c'est vrai qu'on en a une part. On s'est laissé vivre tranquillement pendant les douze années suivantes. Et là, on était devenus adultes, non ?

- Tout le monde avait repris des études, plus ou moins tard, objecta Sista,

- Oui, mais lesquelles ? Ce qui nous amusait. De façon anarchique. Sans logique entre elles. Ça ne nous préparait à rien. Tiens, on ne sait même pas, la plupart du temps, ce que les autres ont étudié. Toi, par exemple, je crois que tu as fait de l'architecture, rien d'autre ?

- Si, bien sûr. Avant l'archi, je me suis intéressée à la cybernétique-robotique.

- Eh bien, tu vois, je l'ignorais.

Les deux autres restèrent un moment silencieux, étonnés de ce qu'ils découvraient.

- Mais toi, comment connais-tu toutes choses ?

- Quelles choses ?

Ce que tu as dit, les vêtements, les armes. . .

- J'ai toujours suivi les mêmes cours : littérature, sociologie et histoire, plus précisément histoire des découvertes spatiales. Il y a quantité de documents, bien entendu, ça parle à l'imagination et c'est ce qui me plaisait. Les interviews de Découvreurs sur des mondes hostiles, des animaux incroyables..., les précautions que ces gars prenaient. Il y a tout cela dans les documents et je m'évadais du Centre de cette façon. Malheureusement je ne connais que des bribes sur ce monde-ci. Et toi, Ael ?

- Électronique et physique moléculaire. Aucun point commun, tu as raison. J'ai aussi tâtouillé à plein de cours de technologie. Ça m'amusait de m'informer et de faire des montages ensuite. Ça ne servait jamais à rien, mais j'y trouvais plaisir.

- Mais rien qui débouche sur des connaissances sérieuses, fondamentales dans un domaine précis. Tu vois, on n'aurait servi à rien dans le monde. D'un point de vue de rentabilité, ils ont peut-être raison, ces types.

- Tu ne vas tout de même pas justifier leur décision, non ?

Sista avait un sourire incertain sur les lèvres. Il secoua la tête.

- Ce n'est pas aussi simple. Ils ne font qu'appliquer un règlement. Ça nous est étranger parce qu'on ne sait plus ce qu'est l'obéissance à un règlement. Maintenant je ne peux évidemment pas approuver la décision de supprimer des êtres humains. C'est un règlement inhumain. D'un point de vue de sociologue je combats cette idée.

- Alors ils vont continuer à nous rechercher.

Ce n'était pas une question que posait Ael mais une constatation.

- Il y a de fortes chances. C'est pourquoi, dès qu'on aura acquis de l'expérience pour trouver notre nourriture, on part d'ici.

- Vers où ?

- Pas vers le nord et les montagnes, à l'ouest il faudrait traverser le fleuve et on est trop tendres pour se lancer là-dedans. Il reste le sud ou l'est. Compte tenu de la chaleur, je ne suis guère tenté par le sud. Reste l'est. Mais il y a des problèmes à résoudre.

- Lesquels ?

- L'eau, par exemple. Où en trouvera-t-on ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que l'un de nous parte en reconnaissance, en Glisseur, et avec tous les bidons, sauf un, pour avoir une autonomie assez grande ? Les autres restant près du fleuve. Je ne sais pas, il faut il réfléchir. C'est une chance d'avoir ce Glisseur en tout cas, même s'il n'est pas adapté.

- Ça c'est la propulsion par induction, remarqua Sista. Ces engins sont faits pour les sols unis. Ils ne se soulèvent pas suffisamment, avec l'induction, pour passer au-dessus des obstacles...

Elle fut interrompue par un hurlement venant de la gauche. Pilou, debout, secouait sa cheville à laquelle un long mille-pattes était accroché par la mâchoire !

Kavan se levait quand Trudy arriva près du grand gars, le long trait bleu de sabre-laser naissant de sa main. Elle décrivit un petit arc de cercle et le serpent mille-pattes fut coupé en deux, la tête s'ouvrant sur des crocs recourbés à l'intérieur.

Pilou gémissait sourdement, pâle. Déjà Brigie arrivait près de lui, le forçant à s'allonger. Le sang coulait de quatre trous nets, de part et d'autre du pied. Elle se releva pour attraper un câble qu'elle enroula au-dessus de la cheville et serra fortement. Puis elle commença à masser le pied, comme si elle voulait le vider de son sang...

- Mon sac, lança-t-elle.

Katell le lui apporta.

- Ouvre-le et donne-moi la longue boîte... L'étui à injection maintenant, dessous. Arme-le avec le triso.

- Le quoi ?

- Le truc jaune. Tu places l'embout et tu presses le bouton vert. C'est un anti-infectieux. Je ne sais pas ce que c'est que cette saloperie de bête !

Katell lui passa l'injecteur et elle l'appliqua entre les deux séries de plaies avant d'appuyer sur un emplacement jaune.

Pilou, la tête renversée en arrière, était maintenant évanoui, ses cheveux bruns collés au front par une mauvaise sueur. La douleur ou le venin ? Ils étaient tous debout autour de lui, anxieux, devinant que ça aurait pu leur arriver à tous.

- On remet les bas de combinaison et les bottes, jeta Kavan, et on fouille le terrain pour le cas où il y en aurait d'autres. Gardez votre sabre-laser à la main, inactivé, ça suffit. Je ne veux pas d'autres blessés.

Jamais ils ne s'étaient rhabillés aussi vite. Finalement ils trouvèrent une sorte de nid, dans un trou, à mi-pente du côté de la plaine, et le détruisirent au projecteur.

Quand Kavan revint sous les arbres, Padern était grimpé dans les branches d'un arbre et regardait partout. Il avait raison. Ael, lui, était en train de bricoler quelque chose avec des fils qu'il avait branchés sur le Glisseur. Il travaillait sur les entrailles d'une petite boîte ouverte, montrant des circuits.

- C'est quoi ? fit Kavan.

Je ne sais si ça va marcher..., un truc pour balancer une secousse d'énergie aux bêtes qui passeront dessus. Il y a un champ magnétique qui doit, de toute façon, les effrayer.

C'était astucieux. Ael était un type précieux. Pilou aussi. Malheureusement...

Il n'allait pas mieux. Pire, peut-être. Les ailes du nez pincées, le souffle court, il transpirait à grosses gouttes, toujours inconscient. Brigie ne le quittait pas, épongeant son front et y faisant couler de l'eau. Elle avait le visage crispé. Quand Kavan rencontra son regard il y lut du désespoir.

- Je ne sers à rien, Kavan..., je suis incapable de le soigner. Ça me sert à quoi la diététique ! Si j'avais appris autre chose au moins, au lieu de m'occuper de mon corps...

Brigie la sexy ! Il avança la main et lui caressa fugitivement la joue. Elle aussi faisait ce qu'elle pouvait. Ils n'étaient pas faits pour cette vie-là. Pour aucune, en vérité.

- Tu aurais pu aussi te passer des cours de littérature, comme moi, et ce serait pire. Ne te torture pas.

Ce fut une sale nuit. Padern, Katell et Kavan allèrent prendre l'affût

dans les hautes herbes, le long des accès au fleuve dégagés, après s'être répétés les directions dans lesquelles ils ne devaient pas tirer sous peine de se toucher les uns les autres.

Les trois premières heures, il ne se passa rien. Puis Kavan entendit un frôlement tout près. Il allait demander à mi-voix qui approchait, quand il vit deux yeux phosphorescents qui le fixaient au-dessus du niveau de sa tête...

Sa main trouva le sabre-laser à sa ceinture et le mince rayon bleu brilla dans la même seconde. Avant qu'il n'ait eu le temps de faire un mouvement dans sa direction, la bête avait sauté en arrière.

Un bond si souple qu'il s'agissait sûrement d'un félin... Il sentit une frousse intense l'envahir. Suivie bientôt d'une fureur qui l'aida à la chasser peu à peu. Ensuite il n'y eut aucun animal pendant une heure.

Finalement c'est au matin qu'un petit troupeau d'antilopes apparut devant Kavan; il visa tant bien que mal, ajustant l'une des dernières à aller s'abreuver. Elle s'effondra, dès qu'il eut amené le rayon sur sa tête, sans que les autres ne fuient.

Il était trop fatigué de cette longue attente pour rester encore à l'affût. Il découpa une cuisse antérieure la chargea sur l'épaule et revint au mamelon.

Les autres étaient déjà rentrés et dormaient. Jaspe était de garde et lui montra deux petites bêtes, de la taille d'un chien, au crâne recouvert d'une espèce de casque naturel de corne.

Sista avait relayé Brigie au chevet de Pilou, dans le même état. Dans cette position allongée. Kavan eut l'impression qu'il avait maigri.

Au matin, Brigie dépeça les morceaux choisis et en commença la cuisson. Et là - surprise ! - la viande s'avéra très bonne. Du coup, ils prirent un véritable repas et non un petit déjeuner.

Le soir, alors qu'ils s'apprêtaient à allumer du feu pour le repas, tout bascula, quelqu'un cria :

- Oh non, pas eux...

Sans savoir pourquoi Kavan regarda vers le ciel, apercevant immédiatement la lumière d'un engin, assez haut, venant de l'ouest et qui, de loin, semblait piquer directement sur eux.

- Tout le monde dans le buisson, vite ! hurla-t-il en ramassant son projecteur.

Il se mettait en position pour tirer, au milieu des petites branches, quand il vit Jaspe tenter de soulever Pilou et y renoncer très vite devant son poids. C'est alors qu'il se coucha sur son corps, comme pour le protéger ! Il était trop tard pour aller les aider, l'engin arrivait sur eux.

Un sifflement doux, continu... qui alla en s'évanouissant !

Kavan le suivit des yeux jusque de l'autre côté du fleuve où il disparu derrière les arbres... Ils ne les avaient pas vus ?

Le soleil, bas sur l'horizon, lui blessait les yeux et il baissa la tête, comprenant du même coup. Eux aussi avaient été aveuglés. Ils devaient regarder sur les côtés de leur appareil, pas en face. Or ils étaient passés exactement à la verticale. Une chance pareille ne se représenterait plus !

S'ils venaient par ici, ce n'était peut-être pas par hasard... Cachant le soleil de la main tendue il scruta le ciel. En vain. Il ne vit pas l'engin remonter. Ou ils s'étaient posés ou ils continuaient vers l'ouest.

- Au Glisseur ! lança-t-il. On ramasse le matériel et on file pendant la nuit. Allez, allez, faites vite ! Brigie, tu t'occupes de Pilou avec Ael, allonge-le au milieu du plateau. Padern, Katell, occupez-vous de la viande. Les autres, n'oubliez rien surtout.

VII

Quatre jours qu'ils fuyaient, s'arrêtant quelques heures pour se reposer. Durant la première nuit ils avaient parcouru près de cinq cents kilomètres et n'avaient stoppé qu'au jour pour se cacher jusqu'à midi. Ils étaient repartis ensuite.

C'est ce jour-là qu'ils avaient abordé un désert tellement plat que, sur cette planète si grande, ils ne voyaient pas l'horizon alors que la visibilité était parfaite. Le ciel, blanchi par le reflet de la lumière du soleil sur le sable, se confondait avec celui-ci.

Après deux cents kilomètres comme ça ils avaient obliqué vers le nord-est. Ils avaient rationné l'eau bien entendu. Sauf pour Pilou. C'est lui qui avait constitué le seul bonheur. En plein désert, par une température accablante, il avait semblé mieux, avant de se réveiller faible mais guéri. Sans doute aidé par l'injection, il avait assimilé le poison du mille-pattes.

Il s'était gavé de viande froide. Avec la chaleur elle ne tiendrait pas longtemps. Maintenant, sans avoir récupéré, il était en pleine convalescence.

Depuis le matin, le décor changeait. La température baissait agréablement. Ils abordaient une région plus tourmentée. Des ondulations, légères d'abord, puis ce paysage vert pâle sur lequel tranchaient des bois d'arbres d'un vert foncé, presque noir, de plus en plus grands. Ils avaient même trouvé de l'eau.

- Arrête-toi, dit soudain Kavan en posant la main sur l'épaule de Trudy, qui conduisait.

Ils étaient sur une ligne de crête dominant un petit vallon avec des arbres disséminés sur les flancs. En bas, on voyait trois animaux qui semblaient brouter l'herbe serrée en se dirigeant vers les arbres de ce côté-ci.

Pas très grands, ils avaient l'air assez inoffensifs, hormis une corne épaisse au-dessus de la tête, un peu à la manière des rhinocéros de Terre, Mais l'animal lui-même était beaucoup plus petit.

- Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda la jeune fille.

- On a un besoin urgent de vivres... Je vais me glisser par la droite, sous les arbres, et attendre qu'ils approchent de moi.

- J'entends un bruit d'eau, fit soudain Ael, derrière. Je vais aller voir pendant ce temps.

- OK, ne faites pas de bruit et restez sur vos gardes, dit encore Kavan en sautant au sol.

- Je vais avec toi, annonça alors Sista.

Son premier réflexe fut de refuser mais il ne sut comment le

justifier, quel argument utiliser et il se tut, mécontent de lui. Il comprit, confusément, qu'il ne voulait pas qu'elle commette d'err..., non, ce n'était pas ça. Il s'en rendit compte, un peu surpris. Il avait un peu peur qu'il y ait un danger ! Cette découverte l'absorba jusqu'aux premiers arbres. Là, son attention se fixa sur l'approche.

Sista marchait un peu à droite, plus haut que lui dans la pente et ne faisait pas de bruit.

Après un premier bosquet, il aperçut les bêtes. Elles paissaient à la limite des premiers arbres, dans le creux. Il s'arrêta un instant pour repérer un cheminement, puis avança plus rapidement, se cachant périodiquement derrière un buisson ou un rocher.

Voilà, ils ne pouvaient pas faire mieux. Un gros buisson les abritait bien et les bestioles venaient à peu près dans leur direction. Trop loin encore. Il fallait attendre. Il réfléchit à la façon de tirer. A la tête, évidemment... Mais sans lunette de visée sur les projecteurs, le temps de rectifier le tir pouvait leur donner l'alerte. La bonne distance serait le moment où ils arriveraient près des derniers arbres, plus à droite.

Il s'efforça de calculer un angle, puis attendit. A côté de lui, Sista ne quittait pas le vallon des yeux. Elle était aussi capable que lui de réussir cette chasse. Il ne savait pas d'où lui venait ce sentiment idiot qu'il avait eu.

Au Centre, comme dans le monde, on ne faisait pas de différence entre hommes ou femmes. Pourquoi avait-il l'air d'en faire, lui ? Il n'avait jamais remarqué ça auparavant. Frères ou sœurs, ils avaient la même vie. Encore que la notion de fraternité était une vue de l'esprit... Frères d'éducation, oui, mais ça s'arrêtait là. Ils étaient tous issus de gènes différents.

Les Centres-édu étaient approvisionnés en ovules et spermatozoïdes en provenance de tous les coins de la Galaxie. Et les mélanges étaient réalisés en fonction des buts à obtenir.

Pour créer des individus devant exercer une spécialité ou une autre dans telle ou telle branche de la technologie nécessitant des qualités physiques particulières, le programme choisissait un ovule donné. Rien de romantique !

Il n'y avait aucun hasard dans leur naissance. On disait que chaque promotion comprenait le même nombre de spécialistes des grandes branches de la vie moderne. Il y avait sûrement eu un futur pilote d'engin spatial parmi eux... Un instant il se demanda lequel ? Jamais il ne s'était posé la question auparavant.

Normal, l'interruption de leurs études s'était opérée trop tôt. A la fin du tronc commun d'enseignement, chacun aurait obliqué vers sa future spécialité.

Ah... ça bougeait en bas. Les bêtes traversaient sans s'arrêter le premier bouquet d'arbres et arrivaient plus vite qu'il ne s'y attendait. Il

leva son projecteur et sentit que Sista se décalait sur la gauche du buisson pour avoir une meilleure visée.

Soutenant le projecteur de la main gauche, la poignée tenue fermement dans la droite, il commença à évaluer la distance, son index allant frôler le sélecteur de tir.

Moins de cent mètres... L'animal de tête s'arrêta. Il retint sa respiration et pressa le bouton. Le rayon violet naquit, aboutissant à deux bons mètres au-delà du museau, en faisant gicler de la terre ! Il jura à mi-voix, s'efforçant de rapprocher rapidement le rayon. Deux petits troncs explosèrent dispersant des éclats.

La bête avait fait un écart sur sa droite et prenait sa course, venant vers eux, tête baissée. Cette fois, il se redressa et garda le doigt appuyé pendant qu'il faisait bouger le rayon. D'autres morceaux de troncs apparurent. Elle dut être touchée à une patte parce qu'elle s'effondra en avant. La seconde suivante il la touchait à la tête et elle cessa de bouger.

Une autre était immobile au sol, tandis que la dernière se sauvait dans le vallon. Le projecteur à la main il commença à descendre vers les corps, suivi de Sista, silencieuse, se frayant un chemin dans le bosquet dévasté.

Incontestablement des herbivores. Elles en avaient la mâchoire aux dents larges et non acérées.

- Qu'est-ce qu'on prélève ? demanda Sista, près de lui, en redressant une mèche de ses cheveux blonds.

- Dites donc, les p'tits jeunes ! Vous, quand vous chachez, vous ne faites pas le détail, hein ? Pourquoi vous à allez pas à la bombe ? che cherai plus rapide !

Sista et Kavan sursautèrent, se retournant d'un même mouvement. Un type se tenait à une vingtaine de mètres à gauche, le long d'un rocher. Une silhouette stupéfiante. Un vieux bonhomme aux longs cheveux gris dépassant d'un antique casque de vol, bosselé, le corps mince comme une lame, la peau du visage plissée, les regardait, un engin bizarre dans le creux des bras repliés devant lui.

Il était vêtu comme ces anciens Défricheurs dont Kavan avait souvent vu des monogrammes. Une veste assez longue, marron, mais bariolée de plusieurs couleurs, avec des franges dans le bas. Un pantalon de combine, trop large. Et de hautes bottes venant au-dessus des genoux.

Le visage fermé, il avait l'air mécontent. Trop surpris, les deux jeunes gens ne disaient rien et le vieux avança à pas lents.

- Pas entendu ton Châr, gamin. Ou t'es drôlement habile ou t'aime bien marcher, pas vrai ?

Châr ? Kavan reprenait son sang-froid, tentant d'évaluer la situation. Il avait d'abord pensé que leurs poursuivants les avaient retrouvés et

puis le casque l'avait démenti. Pas du tout le même genre. Il aurait aussi bien pu l'identifier au visage, insolite, se dit-il furieux contre lui-même. C'était ce qui aurait sauté aux yeux, immédiatement, à n'importe qui. Non, lui était trop tordu : c'était le casque qui avait justifié son jugement...

- En tout cas, t'es pas causant. Et ta femme non plus, hein ?

Instinctivement le regard de Kavan dériva vers Sista, notant la rougeur qui montait aux joues. Furieuse ?

Le vieux secoua la tête et se dirigea vers les corps des bêtes sur lesquels il posa des petits cubes sortis d'une poche de la veste. Puis il revint de leur côté. Kavan remarqua à cet instant seulement que le long tube était maintenant tourné dans leur direction.

Il devina qu'il s'agissait d'une arme et se maudit de sa naïveté. Ils tenaient leur projecteur à bout de bras et quelque chose lui disait qu'ils n'auraient pas le temps de tirer, si cela s'avérait nécessaire.

- Dites donc, les jeunots, j'aimerais bien voir votre Châr, on va y aller, hein ? Juchte la curiosité, pas vrai ? Nous autres, les vieux, on aime bien se rendre compte. Vous comprenez ça ?

Machinalement Kavan hocha la tête. Déjà son crâne fonctionnait, il se disait qu'en arrivant nettement sous la crête les autres les verraient, seraient eux-mêmes à l'abri et pourraient intervenir. Il se mit en marche.

Au bout de quelques pas il se retourna. Sista le suivait, mais le vieux n'avait pas encore démarré. Il regardait autour de lui.

- Reste calme, souffla-t-il à la jeune fille. Il n'y a pas de danger, ce n'est pas un des types du Centre.

- Ça je m'en doutais, fit-elle, le visage fermé.

Il se sentit pris de colère. Si elle trouvait qu'il était si nul pourquoi n'avait-elle pas bougé, elle ?

La colère le tint un bon moment puis, en approchant de la crête, il songea à ce qu'il devait faire. Il commença à obliquer doucement vers elle pour se faire voir de loin.

- Attends voir, petit.

Le vieux avait parlé si doucement que sa voix n'avait pas dû porter loin. Et il marchait tout près maintenant ! Il avait une façon bizarre de s'exprimer, comme s'il n'articulait pas vraiment. C'était assez désagréable.

- J'ai entendu du bruit. Vous êtes plusieurs ?

Pas moyen d'éluder la question, et mentir sur le nombre était absurde.

- Neuf.

- Et ben ça fait du bien d'entendre le chon de ta voix, gamin. Surtout quand on est chevré, pas vrai ? Alors neuf, que vous êtes, ça doit être un chacré Châr que ton Châr, pas vrai ?

Kavan eut envie de sourire. Ce type était pittoresque qu'un personnage de film-holo.

- Et ils chont tous dans votre genre, tes copains ?

Il allait répondre n'importe quoi quand il devina ce qu'il y avait de sous-entendu derrière la question. Est-ce que ce vieux type avait compris qui ils étaient ? Ou l'alerte était-elle donnée aux autorités ? La population était-elle au courant ?

L'autre fit un pas de plus et désigna la gauche.

- Va donc vers la crête, gamin, que tes copains nous voient venir. Ch'est pas poli d'arriver en catimini.

"Vieux salopard", songea Kavan, furieux de se voir deviné aussi facilement.

- Ne m'appellez pas gamin ! lança-l-il, mauvais.

- Et pourquoi pas ? Y a pas de honte, petit. On a tous été jeunes, pas vrai ? Ch'est même la première chose que les hommes ont en commun.

- Ne recommencez pas, répondit-il, sa colère tombant, mais ne voulant pas le montrer.

- Qu'est-ce que tu me ferais ?

Kavan se retourna et lança, sans réfléchir, par dérision :

- Je vous jette un sort !

Il vit la bouche du vieux s'ouvrir de stupéfaction et distingua quelques pauvres chicots par-ci, par-là... Voilà pourquoi il marmonnait de cette façon. Cette fois ce fut Kavan qui éclata de rire. Tout de suite suivi par le vieux, qui se plia en deux en se claquant les cuisses.

- Un chors..., un chors.

Le rire de Kavan redoubla, en l'entendant. Chacun riait d'une chose différente et nourrissait son hilarité de celle de l'autre. Ils n'en finissaient plus.

- D'accord, c'est terriblement drôle, Kavan, tu es le comique de l'année, fit la voix agacée de Sista. Maintenant, vous pouvez peut-être arrêter, non ?

Kavan tenta de lui expliquer les raisons de son hilarité, mais repartit encore plus fort et le vieux commença à battre l'air de ses bras, la tête renversée en arrière, dévoilant sa bouche jusqu'à la glotte.

Les mieux inondés de larmes, Kavan essayait de reprendre sa respiration et tendit un bras vers le visage du vieux. Sista suivait la direction et aperçut enfin la bouche, partant à son tour d'un éclat de rire.

Ils se retrouvèrent au sol se tenant un ventre douloureux. C'est dans cette position que les autres les trouvèrent quelques minutes plus tard.

En voyant les projecteurs, le vieux se tourna vers Kavan et hocha la tête.

- Bravo, petit... Joli coup.

- Quel coup ? demanda Sista, son regard allant de l'un à l'autre.

- Le rire... On faisait tellement de bruit qu'on a alerté vos copains.
Un truc du deuxième degré, tellement simple. Fortiche, gamin !

- Vous pourriez peut-être poser votre machin, fit Kavan en désignant le long tube.

Le vieux sourit.

- T'as eu peur que je m'en serve ?

Ils se regardèrent un moment, sous l'œil encore ébahi des autres, qui n'avaient pas dit un mot.

- Pas vraiment, répondit-il, mais c'était une possibilité.

- Une pochibilité, hein ?

- C'est ça..., une possibilité.

Les autres avaient la désagréable impression qu'ils prononçaient des mots qui n'avaient aucun rapport avec ce qu'ils se disaient véritablement.

- L'imprechion que tu ne connais pas bien les Brouchards, petit... Je me trompe ?

- Non.

- ... Et tes copains non plus peut-être ?

Kavan hocha la tête.

- Longtemps, la brouche ? reprit l'autre.

- Pas trop.

- Mais enfin de quoi parlez-vous ? intervint Jaspe, énervé.

- De nous, répondit Sista. Ils parlent de nous.

Le vieux les regarda tous et laissa tomber :

- Peut-être que vous avez pas de Châr, chi cha che trouve ?

Kavan sourit légèrement.

- Ça se trouve.

L'autre secoua la tête.

- Dis donc, chi je vous amène à mon campement, vous allez pas m'embracher sur la bouche pour m'remercier, hein ?

- Rien à craindre, fit Sista en s'efforçant de garder son sérieux.

VIII

- Vous venez de loin avec che machin-là ? demanda le vieux, en montrant le Glisseur d'un coup de menton.

C'était le lendemain matin. Ils étaient installés devant sa "cabane" comme il disait. Une construction mi-préfab, mi-rondins assemblés. Le logement principal, deux pièces, dont une grande, était en béton. Un hangar se dressait plus loin, près de la lisière de la forêt. Il l'avait visiblement construit lui-même, assez vaste pour contenir un matériel hétéroclite, dont, à première vue, ils ne devinaient pas l'usage. C'est là qu'ils s'étaient installés rapidement, la veille au soir, après avoir dîné. Le Châr était posé devant.

Un engin commode, de la taille de ces vieux autobus de la préhistoire terrienne, volant une centaine de mètres au-dessus du relief. Ils s'y étaient assis sans difficulté après avoir fixé le Glisseur sur le toit.

La vue était parfaite et ils avaient eu une autre idée de cette région. Des petites ondulations de deux cents à trois cents mètres d'altitude mais, curieusement, moins arrondies qu'on ne l'aurait cru d'une pénéplaine. C'était d'authentiques petites montagnes, avec parfois les formes déchiquetées de massifs montagneux. Entre elles, des vallons, tantôt droits et d'une centaine de mètres de large, tantôt tortueux et étroits.

On distinguait, au loin, de grandes et hautes montagnes aux sommets couverts de neige.

Le trajet n'avait pas duré plus de dix minutes. Plein est. Le vieux maniait son engin avec la désinvolture du gars habitué à le piloter depuis des années. Il avait piqué directement sur la lisière d'une forêt qui couvrait une ligne de crêtes, assez basses. Ses installations étaient là : les deux bâtiments, la "cabane" et le hangar, et une autre construction de bois, carrément sous les arbres. Sa réserve, avait-il dit.

Ael regarda le vieux en haussant les épaules.

- Assez.

- T'es drôlement pas causant, toi non plus, hein ? T'es là, achis sur ton fondement, et tu dis quasiment rien,

Allongé par terre, sur le côté, Kavan songea qu'il devait ponctuer au moins une phrase sur deux avec ses "hein ?".

Le soir, ils avaient dîné de viandes accompagnées d'une racine farineuse très agréable. C'est le vieux qui avait cuisiné le tout dehors, sur un feu, pendant qu'ils rangeaient le matériel pour s'installer des coins où dormir dans le hangar. Il y avait une espèce de longue pièce, sous le toit : Padern et Katell se l'étaient appropriée. Normal, ils

avaient besoin d'intimité.

Au Centre, comme ils n'étaient frères et sœurs que sur le papier, par leur naissance le même jour et au même endroit, les couples se formaient et se séparaient fréquemment sans causer de drame. Mais pour ces deux-là, ça avait l'air de tenir.

Alors qu'il achevait de siroter un pot d'une infusion tonique qui avait servi de petit déjeuner, Kavan songea à leur avenir. Ils allaient probablement être obligés de vivre ensemble, tous les neuf. Ce qui voulait dire que d'autres couples se formeraient et qu'ils devraient durer toute leur vie ! Une notion nouvelle pour eux. Et les enfants...

Dieu, il n'y avait pas d'autre solution que de laisser faire la nature. Pas de rayonnement antifécondation ici. C'était un retour en arrière d'un bon millénaire ! Et certains d'entre eux allaient être choqués de ce qu'ils prendraient pour un comportement bestial... Les problèmes à venir allaient se multiplier.

- ... t'en dis?

Le vieux lui parlait et il n'avait pas écouté.

- Pardon ?

- Tu rêvasses, fichton T'es benaise ?

- Benaise ?

- T'es bien ? A ton aise, quoi !

- Oh oui, ça oui.

- Dis donc, une quechtion : qu'est-che que vous vouliez faire avec vos projos.

- Les p...

"Les projecteurs ?..."

- Eh bien, ils nous servent à chasser.

- Bien ce qui me chemblait. Vous avez rien comme matos, pas vrai ? Pas bien efficaches, vos projos. Si vous tombez sur un physe y vous cherviront pas à grand-chose.

- Un physe ? fit Ael. Qu'est-ce que...

Il s'interrompt brusquement. Le regard du vieux passa de Sista à Ael, puis à Kavan.

- Vous Chavez vraiment rien, hein, les gamins ? Je me demande bien d'où vous choyez. On dirait que...

Ses yeux se dilatèrent lentement. Il était peut-être en train de comprendre ! Gêné tout de même par leur âge. Ils devaient lui paraître trop vieux, sûrement...

Il y eut un long silence. Discrètement, Kavan regarda où se trouvaient les autres Jaspe et Padern bricolaient sur le Glisseur, à l'écart, les autres semblaient se reposer en bavardant paresseusement. Il se dit que s'il fallait se battre, jamais il ne pourrait aller chercher son projecteur. Le vieux avait laissé le tube dans la grande pièce, mais il portait à la ceinture un objet qui pouvait bien être une arme !

Le sabre-laser..., il n'y avait que ça. Il réfléchit aux mouvements à faire. Utiliser sa main gauche, libre; puisque la droite, avec le coude appuyé au sol, ne serait pas assez rapide; décrocher l'instrument en le relevant, pour le dégager du ceinturon, et presser le bouton de sélection la main vers le haut, à la fois pour ne pas blesser Ael, à sa droite, et abattre le rayon vers le vieux, le bras tendu. En plongeant peut-être ? Il n'aimait pas du tout l'idée d'être obligé de blesser le vieux... D'autant qu'il faudrait encore être capable de seulement le blesser !

- Écoutez, les mômes, reprit le vieux d'une voix paisible, n'importe qui verrait que vous êtes pas clairs. Y a trop de mychtere autour de vous. Vous ignorez trop de choses. Vous pouvez pas êt' venu de Chatcho avec vot' glicheur. Y vous aurait fallu au moins chinq mois. Et ch'est la ville la plus proche. Et puis vous aurez davantage d'expériences. Che que j'vous dis là, tout le monde ch'en rendrait compte à ma plache, ch'est pas moi qui chuis tellement malin. Alors vous feriez deux de m'parler. Les Brouchards chont pas des mouchards, vous le chavez bien.

- Non, dit Kavan, la voix un peu sèche... Non, on ne le sait pas.

Il venez de se décider brusquement, à l'instinct, et s'en voulait déjà.

- La punaise de mes os, vous n'chavez même pas ch'que ch'est qu'un Brouchard chi cha s'trouve !

Stupéfait, le vieux.

- Exact, fit Ael en souriant.

C'est son soufre, gentil, chaleureux, qui changea tout.

- Alors cha..., Il a dû vous arriver un drôle de truc pour que vous chachiez rien.

Il fallait bien plonger maintenant.

- On sort d'un Centre-édu, lâcha Kavan.

- Un Chen..., pas ichi quand même ?

Apparemment la population ne savait pas qu'il y en avait sur cette planète. Au Centre, Kavan avait lu quelque part que leurs emplacements étaient toujours gardés secrets.

- Si.

- Ben cha..., ben cha !

On aurait dit qu'il avait de la peine à s'en remettre. Il se releva et Kavan se mit debout brusquement, sa main droite venant traîner du côté du sabre-laser. Le regard du vieux dériva de ce côté-là.

- Allez, détends-toi, petit. Depuis l' début je m'doutais de quelque chose. Chi j'avais voulu, vous cheriez morts. Ch'est pas pour m'y coller maintenant, à froid, hein ? Rechu ?

Ils avaient de la peine à s'habituer à son vocabulaire, devaient deviner souvent. Cette fois ils comprirent, hochèrent la tête. Le vieux porta les mains à ses reins en se cabrant en arrière, le visage levé, et

parut soudain se figer.

- La punaise de mes couilles, des Piqueurs ! Mettez-vous à l'abri, les gamins ! se mit-il à gueuler. A l'abri.

Il allait se précipiter vers sa cabane quand Kavan lui attrapa le bras.

- Que se passe-t-il ?

Le vieux tendit le bras vers le ciel, montrant une série de six points noirs arrivant dans leur direction au-dessus des lignes de crêtes, au sud-ouest.

- Des piqueurs, y viennent voler mon chtock de plumes... et me descendre, forchement !... Et vous auchi, pas d'témoins ! Y chont nombreux, les chalopards. Jamais Je n' vais pouvoir les garder à dichtanche en attendant des copains.

Il voulait se dégager, mais les longs doigts osseux de Kavan resserrent leur étreinte.

- Faites comme si vous étiez seul et finissez par les laisser se poser. Nos projecteurs ne portent pas à plus de cent mètres !

Il lâcha le bras et lança à l'intention des autres :

- Pilou et Trudy, avec moi. Les autres prenez vos armes et embusquez-vous dans le hangar. Ne vous faites pas voir et interdiction de tirer avant que j'en donne le signal, ensuite feu à volonté sur les agresseurs, quels qu'ils soient ! On défend tous notre peau.

Les jours de fuite, le qui-vive sur lequel ils avaient vécu, l'injustice de la situation dans laquelle ils étaient plongés malgré eux, payèrent leurs dividendes d'un seul coup. Ils démarrèrent tous comme des flèches.

Kavan fonça chercher son projecteur, suivi de Pilou et de Trudy, puis cavala vers une série de rochers, sous la lisière de la forêt, du côté de la réserve du vieux.

Il choisit un emplacement et brancha son projo, comme disait le vieux. Ce dernier avait pénétré dans la cabane et faisait disparaître les fenêtres derrière des volets éclairés d'une sorte de brillance curieuse. Toutes sauf une, où apparut l'extrémité de son tube.

Kavan se tourna du côté de Trudy. Sa joue gauche saignait et elle s'essuya d'un revers de main rapide. Elle avait dû se blesser avec une branche.

Les autres étaient invisibles, dans le hangar en rondins. Il aurait voulu communiquer avec eux, regretta de ne pas avoir de com.

- Les copains Brouch' arrivent, je les ai prévenus !

La voix du vieux, qui hurlait depuis sa cabane.

Quels copains ? Kavan ne se sentit pas rassuré. C'était une chose que d'avouer au vieux leur origine exacte, comme il venait de le faire, une autre que de se dévoiler à... il ne savait combien de personnes.

Il se pencha sur le côté pour surveiller le ciel. Quatre engins descendaient, tandis que les deux derniers entamaient un cercle, au

loin. Les quatre disparurent derrière un repli de terrain qui les masquait de la cabane pour se poser, probablement.

Un long moment passa sans que rien ne bouge, puis une silhouette se dévoila. Les agresseurs avaient profité habilement du terrain pour se faufiler. Pourtant ils étaient encore trop loin pour les PROJOS. Il fallait que le vieux entame le combat seul. Seul contre combien, d'ailleurs?

Il dut le comprendre parce qu'on entendit un léger chuintement. Le sol vola près de la silhouette, qui s'embrassa. Au même instant Kavan entendit craquer des branches dans la forêt, sur sa gauche. Ils s'infiltraient sous le couvert des arbres... Que fallait-il faire ? Il regretta de n'avoir aucune expérience, de ne pas avoir regardé de programmes de stratégie ou des trucs comme ça. Il avait donné le change jusqu'ici, mais c'était de la chance, uniquement de la chance, se dit-il.

Indécis, il s'enfonça davantage dans l'ombre du rocher, attendant il ne savait quelle inspiration.

Et puis un type apparut à terrain découvert, devant la cabane, cavalant vers la lisière. Il n'alla pas très loin, tout de suite tiré par le vieux. Pourtant il ne fut pas touché. Il faisait des zigzags, le sol volait sous les coups qui venaient de la fenêtre où était embusqué le Broussard tandis que les autres volets étaient illuminés d'éclairs brutaux, sous des impacts invisibles.

Il venait droit sur eux ! Kavan n'hésita plus, levant son projecteur et oublia dans l'action de lancer aux autres l'ordre d'ouvrir le feu.

Le gars dut le voir au dernier moment, alors qu'il n'était pas à plus d'une vingtaine de mètres des arbres...

Kavan vit ses yeux exorbités, au moment où il pressait la sélection de tir. Le mince filet violet le toucha au ventre avant de remonter vers la poitrine. Ce qui restait de son corps roula. Un spectacle insoutenable...

Un cri, derrière. Il se retourna pour voir Pilou, allongé au sol, son projecteur devant lui, ajustant un grand type vêtu bizarrement. Un corps gisait déjà au pied d'un arbre, un peu plus loin.

Et puis tout se précipita. Il sembla à Kavan que des quantités de gars surgissaient de partout, cavalant vers la cabane. Il commença à tirer à travers un nuage de poussière. Pendant ce qui lui parut des heures, le sol trembla sous les impacts des projecteurs. Ceux du hangar avaient dû commencer à tirer, eux aussi...

Il se sentait malade. Envie de vomir... Il se retrouva debout près du hangar sans savoir comment il y était venu. Sa hanche droite le faisait souffrir. Il aurait été incapable d'expliquer ce qui se passait, se bornant à tirer, tirer...

Le projecteur était devenu si brûlant qu'il dut le lâcher. Il saisit le

sabre-laser et continua à marcher sur la silhouette fantomatique qui venait soudain d'apparaître, dans le nuage. Son bras tournoya dans l'air, comme animé de sa propre intelligence, de son propre sens de décision.

D'autres voix..., des hurlements. Il crut qu'il allait s'effondrer de découragement, rassembla ses forces pour plonger en avant.

- Cha va..., cha va, petit, lâche ton truc, ch'est fini.

Les mots mirent un temps fou à atteindre son cerveau. Mécaniquement son doigt relâcha la pression sur la sélection et le rayon disparut.

Lentement il se laissa glisser sur le sol. Il but à une gourde inconnue que sa main tenait, sans savoir comment elle était venue là. Il entendait des mots, des cris, des morceaux de phrases, sans en comprendre le sens.

Plus tard, bien plus tard, il lui sembla apercevoir les corps de Jaspe et de Trudy que des types emmenaient en les tenant par les membres, la tête ballottant dans le vide. Affreux !

Et puis une voix, celle du vieux, on aurait dit :

- ... y pencher... inévitable... te reposer...

Il ne comprenait que des bribes, savait qu'il s'agissait de paroles de paix, mais où était la paix ? Jamais plus il n'y aurait de pax. Jamais il ne reverrait le Centre. Là-bas était la véritable paix.

*

**

Bizarrement, le sens de la réalité lui revint d'un seul coup. Il était allongé sur le sol, la tête reposant sur un sac. Son corps était lourd, il avait mal au côté, mais son cerveau fonctionnait à nouveau.

Il se redressa en grimaçant un peu. Des types allaient et venaient, devant la cabane, vêtus comme des personnages de holo d'aventures. Un peu plus loin, le vieux était en conversation avec deux gars âgés. Il n'y avait pas que des hommes parmi les broussards, des femmes, aussi. On le remarquait aux rondeurs de leur veste. Mais à rien d'autre. Elles avaient la même allure que les hommes et beaucoup étaient aussi charpentées...

Elles portaient d'ailleurs à peu près les mêmes vêtements qu'eux, mais avec une décoration différente, plus vive. Davantage de franges, dans le bas, notamment. Et les vestes étaient plus courtes.

En tout cas, visiblement ces vestes étaient faites dans des peaux de bêtes tannées. Pas deux de la même teinte. Un camaïeu de marron clair, de belge. Avec des poches rapportées, partout.

Deux gros engins étaient garés le long de la lisière.

Jaspe et Trudy ! Leur souvenir lui revint soudain en mémoire. Il regarda autour aucun des autres n'était là. Il se dirigea vers le hangar et les vit.

Katell était penchée sur Padern, au sol, et aidait Brigie à installer un pansement autocollant sur sa cuisse droite. Plus loin, Jaspe et Trudy étaient allongés, côte à côte, le long d'un mur, une toile sur le corps.

Il s'arrêta net et le chagrin l'envahit. C'était à cause de lui qu'ils étaient là. C'est lui qui les avait emmenés dans cette fuite, lut, surtout, qui les avait plongés dans ce combat pour lequel aucun d'eux n'était préparé. Surtout pas un musicologue et une électronicienne.

Lentement il se dirigea vers les corps et s'assit à leurs pieds. Il aurait voulu encore leur parler, leur dire combien il regrettait, leur demander pardon.

Savoir qu'ils l'entendaient. Leur dire la peine qu'il ressentait.

C'était la seconde fois que des frères et sœurs disparaissaient. Quand ils étaient enfants, vers dix ans, un accident avait tué deux garçons et une fille, et la promotion avait assisté à une cérémonie traditionnelle au Centre avant l'incinération.

- Tu y es pour rien, petit. Ch'est comme cha. Y pourrait auchi bien ch'agir de toi. On commande pas ces choses-là. On va ch'occuper d'eux, laisse-nous faire. Nous auchi, on a perdu des copains. Malheureusement on a l'habitude !

Il leva la tête. Le vieux se tenait là, derrière, le visage grave, comme si ses rides s'étaient encore creusées. Sa veste était carbonisée sur le côté droit, mais il ne semblait pas blessé. Il tendit la main pour l'aider à se relever.

- Viens, je vais te présenter à mes copains.

Ils sortirent et se dirigèrent vers les deux hommes avec qui le vieux parlait auparavant. Ils étaient peut-être un peu plus jeunes mais pas beaucoup. Le visage marqué, eux aussi, ils tendirent spontanément la main en se présentant : Fasier et Blikart.

- Pour des pieds-roses, vous vous êtes salement bien battus, tes copains et toi, dit celui de gauche, Fasier.

C'était un type maigre, tout en longueur, y compris son visage au menton pointu. L'autre faisait penser à un vieux faut à la peau plissée.

Kavan salua de la tête sans répondre.

- Vieux Borj dit qu'vous êt' tout tendre, lâcha Blikart d'une voix rauque, cassée.

Voyant l'expression du Jeune homme, il précisa :

- ... Qu'vous êt' à peine sortis d'Centre.

C'était inévitable. Kavan se raidit, toujours silencieux.

- Le mieux, poursuivit Fasier, c'est de nous raconter ce qui vous est arrivé. Vieux Borj dit que vous avez eu des ennuis... Vous vous êtes battus pour un copain Brouss', c'est pas si fréquent sur c'te planète, alors, pour nous, vous faites partie de la race. Des nôtres, quoi. On trahit pas les siens... Mais on les aide quand on l'peut.

Logique. Logique mais pas rassurant pour autant. Il ne savait rien

des habitudes, de la réputation des broussards. C'était peut-être de sacrés menteurs. Mais Il n'y avait pas d'autre solution. Ils n'auraient pas compris son silence. Et puis c'était vrai qu'ils avaient terriblement besoin d'aide. Les événements le montraient assez.

- Vous savez ce que c'est que des Hors Normes ?

- Punaise de mes... Il y a encore de ces trucs-là ? Je croyais qu'on avait mis au point des recyclages efficaces ?

Fasier paraissait outré.

- Je ne sais pas, fit Kavan. Il y a eu une panne de Gestionnaire quand on avait treize ans.

Cette fois les trois broussards ne dirent plus rien.

- Alors ? demanda Blikart au bout d'un moment.

- On devait être liquidés. On l'a appris, par hasard, et... enfin on s'est sauvés.

- Et tu penses que vous êtes poursuivis ?

- On nous a recherchés, oui. On a vu leur appareil, près du fleuve.

Le vieux fit la grimace.

- Alors y vous lâcheront pas.

- C'est bien pour ça qu'on veut vivre dans la nature. Du moins tant qu'on le pourra.

- Alors vous avez besoin de matos, intervint Fasier. Là, c'est du bol, vous n'avez qu'à choisir dans celui des Piqueurs. Ils étaient bien équipés. On est entrain de tout trier. On vous guidera pour choisir de quoi vous faire passer pour des broussards. Les Patrouilleurs sont toujours prudents avec nous. Pour la suite, on verra ce qu'on peut faire. Appelle tes copains... Non, Vieux Borj va d'abord te conduire à Indira, elle va te soigner ta hanche. Tu as pris une flambée, je vois.

- Je ne sais pas, je ne me souviens pas? avoua Kavan en baissant les yeux vers sa combinaison, notant pour la première fois qu'elle était noircie.

Il ne prêta guère attention à Indira, remarquant surtout le casque surmonté d'une petite corne noire, qu'il trouva marrante. Installée dans la cabane, elle achevait de panser un type entre deux âges, qui partit sans dire un mot, puis elle se tourna vers lui.

- Enlève ça, fit-elle en montrant sa veste. Ça te fait mal?

- Non, pas vraiment, répondit-il en se dévêtant

- Et comme ça ?

Elle venait de poser sa main sur son flanc et Il ferma les yeux de douleur.

- Tourne-toi.

Laconique la fille. Mais efficace parce que l'autocollant fut installé en quelques secondes.

- Viens, maintenant, fit alors le vieux, on va te choisir une tenue récupérée. Y doivent avoir fini d'les nettoyer.

Kavan comprit en approchant de la cabane. Un petit type au nez incroyablement tordu sortait des vêtements fumants d'un coffre de nettoyage automatique. Il y en avait un véritable tas, près de lui. Beaucoup étaient noircis, mais certains paraissaient encore intacts.

Une grande fille en jeta une brassée aux pieds de "nez tordu".

- J'en ai marre de faire des voyages, lança-t-elle d'une voix râleuse, je ramène leurs Chârs ici.

- Tu peux te choisir ce que tu veux, fit le vieux à Kavan, mais à ta plache je garderais le bas de combin', on en a auchi, ch'est plausible. Prends une veste, des bottes et un casque, ça ira pour commencer.

Une fois habillé, Kavan se demanda un instant à quoi il pouvait ressembler ainsi. Il avait pris une veste belge clair, dans laquelle il se sentait bien. Les franges étaient courtes, aux manches et en bas. Pas trop voyantes... C'est Fasier qui lui avait choisi un casque. Léger, enveloppant le crâne mais laissant les oreilles libres, il était recouvert d'une fourrure au poil serré et couché. Un excellent isolant contre la chaleur, affirmait Blikart.

Entre-temps, la fille avait posé successivement les quatre engins des Piqueurs à proximité de ceux des Broussards et le vieux l'y amena.

- Vous avez besoin d'armes sérieuses, mon gars. Jamais un Brouchard utiliserait vos projos.

Il examina longuement une série de tubes du genre du sien avant d'en choisir un d'un mètre de long et de le lui tendre.

- Tu connais ces Fulgus ?

- Non, dit Kavan.

- Bien sûr, dans un Centre on va pas leur enseigner ces trucs, fit Blikart avec une moue qui plissa davantage son visage.

Le tube, léger, avait un diamètre de sept à huit centimètres. Sur une face, un système de visée simplifié devait permettre un tir rapide. A une extrémité un renflement épousait le dessin de l'épaule. Un bouton noir devait placer l'arme en position de mise à feu et le classique bouton rouge, à côté, déclenchait le rayonnement.

- Pas la peine d'entrer dans les détails, lâcha le vieux. Cha balanche un rayonnement focalisé qui fait péter la matière. Donc tu vises toujours la tête d'un oiseau chi tu veux ramasser ta provision de plumes.

- Les plumes ? Pourquoi ?

Les trois froussards se regardèrent, estomaqués.

- Ben de quoi tu crois qu'on vit ? La chasse y a beau temps qu'ça paie plus. Non, on vend des plumes de braz, tiens.

- Je crois pas qu'y cache bien ce que ch'est, intervint le vieux qui poursuivit, agitant curieusement sa poitrine. Une sorte de grand pouchin avec des plumes vertes qu'y remue tout le temps, comme cha... Mélangé avec d'autres trucs, cha donne des tichus

biométalliques très légers, avec une protection isothermique remarquable. Depuis qu'ils ont trouvé ce mélange, on nous a redécouverts et les fabriques chpatiales en veulent toujours plus. Cheulement y s'trouve qu'les braz y chont plutôt méfiants. Et, à part nous, perchonne est capable de les chacher ! Tu vois ? Et en élevage y crèvent, tu m'chuis ?

Indira, la fille qui l'avait soigné, venait de leur côté, alors le vieux lut demanda de continuer à le guider pour choisir son équipement et le matériel nécessaire :

- Faut qu'on cause avec les copains, dit-il avant de s'éloigner avec Fasier et Blikart.

La fille passa devant Kavan, monta à bord du Châr le plus proche en lâchant :

- Amène-toi, le pied-rose.

Il y avait plus d'humour que de vacherie dans la phrase et il ne le prit pas mal. En revanche, cette fois, il la détailla. Plutôt grande, elle ne devait pourtant pas peser plus de cinquante-sept, cinquante-huit kilos. Très mince mais des formes pleines, d'après sa veste de plusieurs teintes. Elle avait dû utiliser des peaux d'origines diverses pour la fabriquer.

Avec son casque descendant bas sur le cou, il ne voyait pas la couleur de ses cheveux. Son visage était intéressant. Pas commode mais expressif. Au point qu'elle donnait l'impression de se surveiller pour ne pas se trahir trop souvent. L'ourlet de ses lèvres était si bien marqué que sa bouche, assez large, tranchait sur son visage. Le nez, court, était très bien dessiné et soulignait des yeux d'un bleu-vert changeant.

Sous la veste elle portait un bas de combinaison bleu foncé qui moulait des jambes nerveuses, plutôt bien faites. Kavan se dit qu'elle ne paraissait pas particulièrement jolie et, pourtant, chaque détail de son corps était plutôt beau.

Silencieuse, elle triait des objets à l'arrière du véhicule. Il la regarda faire un moment, puis lança soudain :

- Pardon ?

Elle grogna sans répondre.

- Qu'est-ce que tu as dit ? insista Kavan.

Cette fois elle se retourna pour le regarder, surprise.

- J'ai rien dit.

- Ah c'est ça. Il me semblait bien aussi.

Les yeux de la fille se fermèrent à demi. Elle se demandait visiblement où était la blague. Il sourit.

- Je préfère te voir de face.

Une ombre de sourire monta à ses lèvres pendant qu'elle laissait tomber :

- En générale c'est plutôt le contraire.

Osée, en tout cas ! Il se dit que ces broussards n'avaient pas forcément la même sensibilité qu'à leur sortie des Centres-édu... et ses pensées revinrent en bloc.

Il était là, en train de plaisanter alors que Jaspe et Trudy étaient morts depuis moins d'une heure... Est-ce qu'il devenait insensible, lui aussi ? Il en fut consterné.

IX

Kavan grimaça légèrement en portant la main à son côté. La blessure reçue la veille le faisait souffrir ce matin. Le soleil se levait et les rayons éclairaient un mamelon, à l'ouest. Une belle journée se préparait. Il n'avait pas le cœur à en profiter.

Difficile, ce réveil. Toute la nuit il avait été torturé par des scènes du combat. Il avait vu des corps se tordre et éclater dans des jaillissements insoutenables...

Les autres avaient dû faire les mêmes cauchemars, parce qu'il avait entendu des gémissements à chacun de ses réveils.

Quelque chose était affichée à la porte du hangar. Il lut :

Je vais relever mes pièges. Déjeunez tranquillement, tout est prêt, il n'y a qu'à réchauffer le pot.

Vieux Borj.

Étonnant qu'il signe du surnom que lui donnaient ses copains. Kavan se dirigea vers la forêt, à la recherche de bois mort. Il ne voulait pas utiliser systématiquement les réserves du vieux.

Quand il revint, Sista et Pilou étaient debout, avaient allumé le feu et sorti des sortes de galettes et de la viande froide. Ils eurent un soufre triste, c'est tout. Eux non plus n'avaient pas envie de parler. Lentement ils achevèrent de préparer le petit déjeuner, Kavan se demanda vaguement s'ils devaient réveiller les autres et n'eut pas à prendre de décision, ils arrivaient, silencieux.

Ce fut un repas triste. Ils avaient tous l'air de sortir d'une anesthésie, mangeant peu et buvant plusieurs pots d'infusion.

- Qu'est-ce qui nous est arrivé ? dit soudain Brigie

Kavan leva la tête et s'aperçut qu'elle ne s'adressait pas vraiment à quelqu'un. En réalité elle venait de prononcer les mots que chacun formulait intérieurement. Ils se sentaient perdus, cherchaient des repères introuvables.

- Jamais Je ne tiendrai, murmura Sista.

Le grand Pilou, à côté d'elle, posa une main sur son bras.

- On n'a pas le choix, petite. Tant qu'on est ensemble, tous, on tiendra.

Jamais il ne l'avait appelée petite. En tout cas Kavan ne l'avait pas entendu. Il en fut touché. Il avait changé, Pilou. Il savait trouver les mots justes, lui...

Ses yeux firent le tour du groupe. Chacun avait mis les vêtements

distribués par les Broussards la veille. Ça faisait une curieuse assemblée. Ils avaient l'air ridicule. Comme s'ils s'étaient déguisés avec des panoplies d'enfants. Est-ce que c'était vraiment nécessaire ? Il était incapable d'en juger et secoua inconsciemment la tête, misérable.

- Kavan, pourquoi tout ça ?

Il y avait, dans la voix insistante de Sista, une note de désespoir qui l'atteignit. Il aurait voulu lui dire sort propre désarroi, sa faiblesse, et ne savait pas même comment l'exprimer. Ils étaient ensemble et ne se trouvaient plus leur fraternité, qui avait tant bien que mal résisté à la fuite, éclatait ce matin.

Comme si quelque chose l'état cassé. L'envie de survivre à tout prix peut-être ? Ce prix-là était trop élevé. Kavan avait l'impression d'avoir perdu son âme dans l'explosion des violences de la veille.

Il n'eut pas à répondre, Katell le fit à sa place :

- Je ne savais pas que tout ça pouvait exister. Mais, est-ce... est-ce que c'est vivre ?

- Oui !

Kavan leva les yeux, surpris par le ton. C'est Padern qui venait de parler, regardant fixement la jeune fille.

- On ne savait rien de la vie à l'extérieur, poursuivait Padern. Sans en parler, on se disait probablement que ça ressemblait à ce qu'on avait connu dans la vallée. En plus dur, bien sûr. Mais on n'avait aucun moyen de mesurer cette dureté. Maintenant si, et on est choqués. Normal.

- Mais j'ai tué, j'ai tué..., lâcha Sista en mettant ses mains devant son visage.

- Jaspe aussi, murmura Brigie..., c'est pour ça qu'il est mort.

Quelque chose se contracta dans la poitrine de Kavan.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il d'une voix pas très assurée3

Elle ne répondit pas tout de suite, le regard baissé vers la large planche qui servait de table.

- J'étais à côté de lui quand c'est arrivé, commença-t-elle lentement, comme si elle revoyait la scène. Il... il tirait sans discontinuer depuis un moment. Moi, j'étais terrorisée, j'avais gardé le doigt sur le bouton et je bougeais le bras devant moi, sans viser... Je ne savais plus ce que je faisais. Je crois que je pleurais...

Elle s'interrompit un moment sans que personne ne la relance, puis reprit :

- Je l'ai vu... D'un seul coup il a cessé de tirer..., comme s'il s'était passé quelque chose. Il regardait devant lui et il a baissé son projecteur... Il y avait un type, un Broussard, enfin un Piqueur, qui venait vers nous. Le type a levé une arme et Jaspe n'a pas bougé. Il regardait l'autre et il ne faisait rien ! Comme s'il en avait assez...,

comme s'il voulait arrêter ça..., se faire tuer, là, tout de suite.

Cette fois Kavan se sentit malade. Le cœur sur les lèvres, incapable de réagir. Une pensée revenait sans cesse : "Je l'ai tué, c'est moi qui l'ai tué."

Il ne reconnut pas la voix qui dit :

- Il n'était pas fait pour cette vie-là. Il était trop sensible. Un artiste ne peut pas combattre. Sa mauvaise humeur constante, son ironie, c'étaient de la façade. Il a essayé de donner le change pendant le voyage, comme nous. Plus que nous sans doute... Mais il a atteint ses limites.

Kavan ne voyait plus rien.

Il n'avait rien compris à ce qui tourmentait Jaspe. Il n'avait pas deviné sa lutte, pas été capable de l'aider, de le protéger ! Jamais il ne pourrait se le pardonner.

Plongé dans ses remords, il n'entendit pas arriver le Châr de Vieux Borj, le découvrant soudain, assis avec eux et se servant un pot d'infusion.

- Moi auchi, les gamins, cha va pas fort, ch' matin. Et pourtant l'choc a pas été chi dur, j'en ai vu des chapes trucs d'puis tant d'années. Mais vous voyez, pour moi auchi ch'est diffichile d'mesurer c'que vous endurez. J'me rends pas compte d'vol' vie là-bas. Qu'est-che que vous avez bien pu faire pendant des années ?

La question surpris Kavan, le sortant de son cauchemar intérieur.

- Ça va peut être vous surprendre, répondit Ael après un instant, mais moi aussi je me demande maintenant ce qu'on pouvait faire. Le temps passait, c'est tout.

- Pourtant, une journée, ch'est long.

- Oh, il y avait les cours, les expériences... Tout ça me paraît confus aujourd'hui.

- Mais enfin, vous r'gardiez bien des holos, des documents. Vous chaviez bien qu' ch'était pas la vie normale ?

Il avait raison, évidemment. Kavan se demanda s'il s'était jamais posé la question aussi nettement ?

- Pas aussi simple, commença Pilou de sa voix tranquille. Dit comme ça, on a l'air d'avoir été des gosses qui profitent de ce que le prof n'est plus là pour vivre comme ils veulent et bouffer les réserves de confiture. En réalité, je crois qu'on avait reconstitué inconsciemment une société, avec ses règles, ses leaders, ses habitudes, et on était englués là-dedans. On ne se posait jamais la question de remplir les journées, vous comprenez ? Il y avait des choses à faire, une discussion à reprendre; on discutait beaucoup entre nous.

- Mais cha occupe pas une journée... Vous vous l'viez tard, chûrement.

- Pas toujours, répondit Katell. Quelquefois, au contraire, on se

levait avant le soleil pour aller marcher dans la vallée ou même pour regarder une holo dont quelqu'un nous avait parlé la veille, ou pour commander quelque chose à l'ordi de fabrication, en faire des croquis, le convaincre que c'était utile. A certaines périodes, il refusait tout.

- Et les cours ? J'veux dire des vrais cours, avec une progression et tout ?

C'est vrai que là il aurait pu y avoir une interrogation.

- On était trop jeunes quand l'ordi est tombé en rade, fit Ael. A treize ans, on est ravis de ne plus avoir de cours. Ensuite quand on a eu envie d'apprendre une chose ou une autre, on a découvert qu'il suffisait de poser la question et on avait la réponse. Si je me souviens bien c'est une fille qui a trouvé le système et qui l'a dit aux autres.

- L'Gechtionnaire y d'vait bien fonctionner encore pour modifier les inchtallations, non ?

- On avait treize ans. L'installation définitive, en chambres séparées, était déjà faite depuis un an.

- Ah bon ? Autrefois ch'était plus tard, d'après ch'qu'ons disait.

- Je crois que c'est psychologiquement qu'il faut chercher une explication à notre comportement, lâcha Ael, dont la main tapotait doucement la table. Depuis notre naissance on était pris en charge. Tout était prévu pour nous. On n'avait jamais une décision à prendre. C'est le système des Centres-édu qui veut ça. Il fabrique des individus qui se laissent guider. J' imagine que c'était le but, à leur création, diminuer le sens critique. Ce qui s'est passé avec nous est normal. On a attendu de recevoir des instructions puisque tout était toujours prévu. Ensuite, devenus adultes, même si on se rendait compte que le programme ne collait plus, on ne savait pas quoi faire. On n'avait pas été préparés à faire face à une situation nouvelle. On n'avait aucune référence sur quoi se baser, pas de comparaison avec une situation similaire, dans notre univers étroit. Finalement, depuis notre fuite, on a appris beaucoup de choses.

Il y eut un long silence. Les questions du vieux les avaient un peu sortis de leur apathie. Borj se leva et commença à ramasser les pots pour aller les laver. Kavan l'imita machinalement.

Quand ils revinrent, le vieux déclara :

- Les copains ont déchidé d'vous laicher deux des Chârs des Piqueurs à la plache d'vot'Glicheur. Bon, ch'est pas diffichile à piloter mais faut quand même apprend'. Et dans ch'domaine, vous avez pas d'exhpérienche. Alors on va commenez maintenant. Vous vous installez dans l'premier, là-bas, et on y va, cha marche ?

N'importe quoi plutôt que rester à ruminer leurs angoisses. Ces Chârs étaient un cadeau important, ils s'en rendaient compte en se souvenant du voyage démentiel sur le plateau du Glisseur.

Ils grimpèrent dans la carlingue, assez haute de plafond pour se

tenir debout. Les Piqueurs avaient installé deux fauteuils fixes à l'avant. Derrière, des sièges amovibles se repliaient le long des parois transparentes.

- Amenez-vous près de moi. Voilà, che truc-là ch'est le manche-mélangeur. Toutes les commandes de conduite y aboutissent. La puichanche est là au-dechus : ch'curcheur qu'on avancer ou qu'on r'cule pour aller plus ou moins vite. Tout l'rechte est au tableau. De gauche à droite, vous jallumez les contacteurs, pour qu'tout pache au vert, et l'dernier ch'est la mise en route du moteur. Au retour, vous faites l'inverche : d'droite à gauche, ch'est tout. Fachile, hein ? Vous javez pas à vous joccuper d'la chuchtentation...

- La quoi? fit Brigie.

- L'truc pour rester en vol. L'éjection vers l'chol, quoi. C'est automatique. Dans ches engins-là tout est dans l'habitude, la maniabilité, quoi. Ch'est pas rapide mais drôlement cochtaud et cha pache partout. Allez, Brigie, viens donc t'achoir, on va commencer par toi.

- C'est vraiment nécessaire de piloter ces trucs-là ? Même pour nous ?

- J'ai bien vu qu'vous faites une différenche, entre vous. Mais ichi, gamine, y a pas d'femmes et d'hommes. Y a qu'des Brouchards !

Sa prononciation, la nouveauté, ils se détendirent peu à peu.

Le décollage de Brigie fut cocasse. Ils durent se retenir comme ils le purent tant le Châr fut animé de mouvements imprévisibles, entre ses mains. Vieux Borj lui fit répéter des manœuvres simples, en l'air, virages enchaînés, à droite puis à gauche, et montées et descentes.

Elle y mettait toute son attention mais il était évident que ce n'était pas son truc et elle laissa la place avec plaisir à Sista, qui paraissait aller mieux maintenant.

Avec elle ce fut tout de suite différent. On avait l'impression qu'elle en avait déjà piloté bien souvent. Même son décollage ne fut pas agité. Un peu sec mais linéaire. Au point que, sur la fin, Vieux Borj lui fit suivre une série de vallons qui s'enchaînaient.

Le vieux consacra presque une heure à chacun d'eux. Il voulait qu'ils soient tous capables de se débrouiller le plus vite possible. Si bien que toute la matinée s'écoula ainsi.

Kavan passa le dernier. Il avait besoin de retrouver un peu de calme. En fixant les gestes des autres et en écoutant les indications du vieux, il en oubliait leur précédente conversation. Elle resterait dans sa mémoire, mais il comprenait qu'il devait la chasser de ses pensées s'il voulait s'en sortir. Alors cette leçon de pilotage était un bon dérivatif.

Ça lui plut tout de suite. Jamais ils n'avaient quitté le sol, évidemment. Invraisemblable, au Centre. Il y avait un simulateur de

voyage spatial, théoriquement réservé aux futurs navigants, mais tous ceux qui en avaient eu envie avaient pu l'utiliser.

Même si l'engin était perfectionné, avec une restitution des sensations physiques en espace notamment, c'était précisément la simulation d'un vol spatial. Ici, avec l'air, la pesanteur, les impressions étaient tout à fait différentes. Et elles lui plurent. Il adorait évoluer, sentant, malgré la masse de l'appareil, les turbulences de l'air surchauffé, au-dessus des rochers, par exemple.

Les décollages et atterrissages ne lui posèrent pas plus de problèmes qu'à Sista. Et il enfila près du sol, un petit canyon tortueux à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Au point que le vieux dut lut dire de remonter !

En revanche, pris par le plaisir du pilotage, il n'avait plus aucune idée de l'endroit où se trouvait le campement.

- Prends le cap trois chent quarante, dit le vieux, amusé. Mais la prochaine fois n'oublie pas qu'on che paume vite en l'air Je commencerai demain à vous montrer comment naviguer. Ch'est fachile avec l'directeur de vol. Tout est enregistré.

C'est au retour au sol, en marchant vers la cabane, que Kavan pensa aux Piqueurs. Et il lui posa la question :

- Pourquoi sont-ils venus aussi ostensiblement, de jour ? La nuit ils étaient sûrs de te tuer sans difficulté, non ?

- Ouais. Cheulement j'penche qu'y zavaient pas les coordonnées exactes d'mon'camp. Alors y d'vaient pouvoir obcherver l'chol, tu comprends ?

- Maintenant ils les connaissent. Et ils sont encore assez nombreux avec deux Chârs.

Le vieux lui jeta un regard rapide.

- Tu comprends vite, gamin. Maintenant, oui, cha d'vient dangereux. Alors j'vais plus rechter bien longtemps. J'vais déménager l'campement.

- Vos copains vont revenir vous aider ?

- Non, pourquoi ? Un Brouchard che débrouille cheul. On va pas appeler au checours à tout bout d'champ. Si on est attaqué par des Piqueurs ch'est différent. Les Piqueurs chont nos ennemis à tous.

- D'ici là il vaudrait peut-être mieux laisser quelqu'un de garde, surtout la nuit, vous ne croyez pas ?

Vieux Borj hochait la tête.

- Ch'est vrai qu'j'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière. J'vais commencer à chercher un bon endroit. Y faudrait auchi que j'vous apprenne d'urgence à tirer... Ah ! y en a des trucs à vous encheigner. Cha prendra du temps.

- On pourrait peut-être commencer à démonter ce que vous voulez au campement, pendant que vous cherchez un coin ?

- J'veux bien, gamin, j'veux bien. On gagnerait du temps.

Ils commencèrent l'après-midi même, heureux de s'occuper pour ne pas penser.

X

"Là, avait dit le vieux, le bras tendu vers un petit vallon encaissé, avec un petit ruisseau. Là, y a du gibier !"

Kavan avait posé, seul, le Châr, en aval, et il avait reçu ses instructions :

- La chasse, ça commencer par la traque : le plus difficile. Tirer, n'importe quelle andouille peut y arriver. La traque, c'est ton intelligences, ton expériences contre chelles d'un animal. Bon, tu marches dix mètres derrière moi, tu fais pas péter une brindille et tu m'quittes pas d'l'œil. J'm'arrête, tu t'arrêtes; j'lève une patte, tu lèves la même patte. Comme à Jacques-a-dit.

Depuis, il le suivait, copiant ses gestes et ne comprenant pas le dixième des raisons qui amenaient Vieux Borj à stopper soudain ou changer de direction. Déjà la progression exigeait toute son attention dans cette broussaille qui accrochait les jambes...

Ils avaient besoin de vivres. Le matin ils étaient tous allés chercher des racines sous sa direction, laissant Pilou et Sista au campement, avec l'ordre de ne pas engager le combat si les Piqueurs revenaient.

En début d'après-midi ils avaient rangé, préparé le matinal du hangar, que le vieux voulait récupérer.

Quand le soleil avait commencé à descendre, il avait emmené Kavan chasser.

Le vieux était immobile, le Fulgu épaulé, balayant lentement l'espace devant lui. Kavan était fasciné par la scène. Il lui semblait que tout était arrêté, que le vent léger ne soufflait plus dans les branches des arbustes, ou si doucement qu'on aurait dit une holo diffusée au ralenti. Même le tube était animé de ce rythme lent.

Et tout parut exploser d'un seul coup. Un vacarme, sur la gauche, suivie d'un martèlement du sol... Quatre bêtes apparurent dans la broussaille. Pas plus d'un mètre de haut mais un corps massif, au pelage raide et sombre, une corne au-dessus des naseaux. Elles chargeaient côte à côte, changeant de direction, pour se frayer un passage, avec une telle synchronisation des mouvements qu'elles semblaient soudées les unes aux autres. Un bloc chargeant !

Kavan n'entendit rien, pas le moindre sifflement ou grésillement, mais le vieux avait tiré parce que l'animal de tête fit une culbute par l'avant, les autres sautant dans la même seconde par-dessus son corps et poursuivant leur charge...

Une seconde s'effondra... Les deux dernières n'étaient pas à plus de quinze mètres quand celle de droite fut touchée à son tour.

La dernière eut un mouvement d'hésitation et infléchit légèrement

sa course.

Elle passa à trois mètres de Kavan, statufié.

- Cha va, gamin ?

Il se secoua, prenant conscience de la crispation de ses mains sur son Fulgu, à demi épaulé, se demanda quand il l'avait amené à cette position. Il ne se souvenait pas l'avoir fait !

- Oui... oui, ça va, répondit-il en hochant la tête vigoureusement, Dieu, cette scène !

- impressionnant, hein ?

Le vieux se dirigeait lentement vers les corps, son arme toujours braquée et faisant des allées et venues d'un côté à l'autre.

Kavan se mit en marche à son tour, imitant les gestes.

- La plus mauvaise chache que j'ai faite depuis un bout d'temps, reconnut Vieux Borj en abaissant le Fulgu. Faut pas prendre modèle sur cha, petit. Quatre nachafs en une fois cha che voit pas souvent. La traque était même pas commenchée, j'avais pas repéré leurs traches.

- Pourtant vous aviez l'air sur vos gardes ?

- Il faut toujours être prêt à tirer, en chasse. Par ichi on peut trouver un peu de tout. Même un physe.

- Vraiment vous ne vous doutiez de rien? Vous aviez l'air tendu.

- Non... enfin n'était pas tranquille. Mais il faut pas ch'baser sur une imprechion comme cha en chache. Cha veut rien dire. Pas chérieux. Faut guetter des indiches, cha ch'est chérieux. Bon, allez, au boulot. J'vais commencez à les dépechez, toi va chercher mon Châr.

- Comme ça, seul?

Le vieux se tourna franchement de son côté.

- Pourquoi, cha te fait peur, un petit chaut d'un kilomètre ?

- Non. Mais je ne pensais pas être prêt

- Tu l'es. Et puis faut bien che lancier cheul une fois, hein ? En allant le chercher, regarde autour de toi, hein ?

Kavan était un peu étonné qu'il le laisse repartir seul dans la broussaille, à la lumière de ses conseils de tout à l'heure, mais il partit immédiatement.

Le court vol, à peine un décollage et un atterrissage, lui procura une joie profonde. Il posa les patins à une vingtaine de mètres du vieux, penché sur une carcasse, puis approcha.

- Tu c'rois qu'tu pourras chuporter c'boulot-là? Ch'est pas ragoûtant.

Il avait découpé les cuisses après avoir fait une entaille, tout le long, pour soulever la peau.

- On l'a déjà fait en venant, répondit-il. Mais moins proprement que vous. Vous ne récupérez pas la peau ?

- Pas chelle-là, non.

Il leur fallut plus d'une heure pour découper toute la viande

utilisable. Mais ils en avaient maintenant une provision suffisante pour une semaine, d'après le vieux.

Quand elle fut chargée, enveloppée dans des linges et placée dans des coffres, le vieux lui montra son Fulgu.

- J'avais en profiter pour t'faire tirer un peu. Bon, t'as vu comment on l'tient, en marchant, ch'est pas trop lourd, hein ? La première règle ch'est d'pas l'poser quand tu quittes ton campement. Jamais, t'entends bien ! Tu l'tiens toujours avec toi. Tu peux l'mettre en bandoulière pour t'libérer les mains, au besoin, mais tu l'as en permanences chous la main. Ton Fulgu, ch'est ta vie. A partir d'la minute présente tu l'lâches plus.

Il le lui fit ensuite manier, tourner dans tous les sens, pour le reconnaître n'importe où.

- Pour t'en chervir, il y a deux cas. Tu dois tirer très vite, parce que t'es en danger, ch'est la viteche qui prime. Alors tu fais feu à la hanche ou tu ajustes, l'œil dans l'prolongement du tube, peu importe ! Chi tu chaches le braz ou autre chose, tu dois tuer la bête proprement, pour rien endommager d'utilisable. Alors là tu fais cha.

Il pressa un contact que Kavan n'avait jamais remarqué, sous le tube. Rien ne se passa.

- Épaule, regarde maintenant, fit le vieux.

Kavan empoigna le tube. Devant ses yeux le paysage s'était rapproché considérablement. Un effet de loupe. Et, devant ses yeux, il distinguait deux petits points lumineux, l'un rouge, l'autre orange.

- L'but est d'en voir plus qu'un, aligné chur la tête du braz. Pigé ?

Il hocha la tête.

- Oui. Astucieux.

- Oh, pour les armes, les hommes chont toujours achtuchieux. Regarde le flanc du vallon, là-bas, y a un petit rocher, tu le vois ?

Kavan finit par le distinguer. Pas gros !

- Tu tires dessus.

Sitôt l'arme épaulée, le rocher lui sauta au visage. Aligner les deux points et le rocher était facile. Il pressa le bouton rouge de mise à feu. Une partie du rocher vola en morceaux.

- Bon, eh bien au moins toi t'auras plus besoin de moi. Faudra cheulement qu'tu t'entraînes tous les jours, pour être préchis à chaque fois, d'abord, et à viser vite, ensuite. Un braz te laisse pas beaucoup d'temps pour l'ajuchter. Allez, cha va, tu nous ramènes, j'te montre comment utiliser le directeur de vol. Les coordonnées du campement chont enregichtrées chous un code. T'as qu'à chuivre la flèche qu'tu verras dans l'pare-brise. Tout chimple.

*

**

Au retour, Vieux Borj commença à faire un grand feu dans un trou,

pour mettre une patte arrière entière à cuire sur une barre de métal. Il y en avait pour deux heures, expliqua-t-il.

En attendant que ce soit prêt, il rassembla tout le monde et donna un cours collectif de maniement des Fulgus. Il leur fit découvrir les utilisations de l'arme et tirer sur des cibles qu'il désignait au fur et à mesure.

Kavan se rendit compte que Brigie, Katell et Sista éprouvaient une répugnance visible à cet apprentissage et n'y mettaient pas beaucoup de bonne volonté. Padern, qui avait bien récupéré de sa blessure, Ael et Pilou s'y adonnèrent plus facilement.

Ce soir-là, ils commencèrent à dîner alors que la nuit était tombée depuis un moment. Le vieux raconta qu'il avait trouvé un coin qui lui plaisait.

- A chent chinquante kilomètres d'ichi, franc chud-echt. Y a tout, un bois et un petit affluent du Chikma, vot'fleuve. Je m'ferai une cache dans l'coin, j'ai r'péré l'endroit.

- Pas dans votre campement ? demanda Katell.

Vieux Borj secoua la tête.

- J'ai jamais voulu faire comme chertains copains et chi vous aviez pas été là, l'autre jour, les Piqueurs auraient tout embarqué. Laicher cha peau ch'est déjà moche, mais chavoir qu'les charognards vont embarquer l'travail d'une année... Non, j'vais me faire une cache. De toute faction, j'ai trop de plumes Va falloir qu'j'aillie les vendre.

- Où ? fit Sista.

- Peut-être au rassemblement du lac Patanaka, au pied des Montagnes roses. Fasier m'a dit qu'un convoi était attendu dans un ou deux mois.

- Comment comptez-vous faire pour votre nouveau campement ? Interrogea Pilou qui achevait de gratter un os de sa grillade. Vous déménagez tout là-bas et vous construisez ensuite le campement ou vous remontez d'abord la cabane, avant de tout emmener ?

- Pas raisonnable, cha. Plus vite on aura quitté le coin, mieux cha vaudra.

- Alors on commence à charger demain ?

- J'suppose que oui. Faut d'abord voir comment Chichta s'débrouille en navigachion. Si on peut prendre les trois Chârs, en deux voyages che ch'ra fait. Chi j'avais été cheul, j'aurais juchte démonté la cabane, l'rechte cherait rechte ichi. Avec vous, j'peux emmener les planches du hangar, cha gagne du temps pour recommencez là-bas. Kavan pourra prendre un Châr, j'lui ai montré la navigachion aujourd'hui. Chichta et lui se débrouillent achez bien pour piloter. Y a juchte chette quection de navigachion avec toi, petite, acheva-t-il en regardant la jeune fille.

Sista n'avait pas dit un mot pendant le dîner. Cette fois elle se borna à hocher la tête.

- Quand tout ch'ra là-bas, commença le vieux en se servant un pot d'eau, on amènera les filles chez Indira, chon campement est pas chi loin que cha. Pas plus de deux heures de vol.

- Pourquoi? demanda Brigie, étonnée.

- Parce que j'penche que ch'est bien, petite.

Il allait se taire quand il se ravisa et ajouta :

- Indira, ch'est la fille qui vous a croisés. Elle a vot'âge mais elle en connaît un chacré bout. Ch'est une bonne. Y a des choses qu'elle vous expliquera mieux qu'moi. Vous avez besoin de comprendre des trucs.

- Oh si vous..., commença Katell, tout de suite coupée par le vieux :

- Petite, ou vous m'faites confianche, ou vous m'faites pas confianche. J'chais bien que t'as pas envie de quitter Padern, mais chette visite faut la faire, crois-moi.

Elle finit par incliner la tête pour montrer son accord. Au Centre, personne ne leur imposait quoi que ce soit et les façons directes de Vieux Borj les faisaient parfois cabrer. Mais ils savaient aussi qu'il était leur seule chance de trouver une place ici, que personne d'autre n'aurait accepté de les héberger, de les nourrir, de leur apprendre à chasser...

Un peu plus tard, avant d'aller se coucher, Kavan lui demande ce qu'il attendait réellement de cette visite. Le vieux le scruta un moment avant de répondre :

- Chez nous y a pas de différencie entre les femmes et les hommes, j'te l'ai dit, déjà. Dans l'monde non plus, avec la formachion qu'on rechoit dans les Chentres. Mais entre vous, chi. Vos filles, elle l'ont pas encore compris. Indira chaura leur faire toucher du doigt. Vous, les garchons, vous êtes comme des enfants sur chette planète. Il faut tout vous apprendre. Les filles ont un handicap de plus. Leur mentalité doit changer. Elles acceptent trop fachillement d'être aidées. T'as bien vu, tout à l'heure, avec les Fulgus. J'ai dit, comme à toi, de plus quitter chon arme. A table y avait toi, Ael et Pilou qui l'aviez. Ch'est tout. Pas les filles ni Padern. Elles attendent, plus ou moins consciemment, d'être achichtées, défendues. Elles che prennent pas en charge tu vois ? Y faut leur botter les feches mais cha, y'a qu'une femme qui puiche le faire chans qu'elles che rebiffent, tu comprends ?... Ch'est toi qui les conduiras là-bas, tu te rendras compte par toi-même du changement en venant les rechercher. Cha marchera ou cha marchera pas, mais y faut echayer, qu'elles aient une chance de ch'adapter. En fait, on va même pas attendre. Tu les conduiras dès d'main.

- Et cette fille, Indura, elle acceptera ? Elle m'a paru avoir un sacré caractère.

- Cha ch'est vrai, mon gars ! Mais la vie a été dure pour elle. Elle comprendra mieux qu'une autre. J'vais l'appeler par radio j'chuis chûr qu'elle dira oui.

Le vieux avait fait apprendre à Kavan une liste de codes correspondant à plusieurs points, dont son propre campement et celui d'Indira. Il n'eut qu'à afficher celui-ci sur le directeur de vol, le lendemain matin, et une flèche apparut dans le pare-brise, indiquant le cap à suivre.

Sista s'était assise à côté de lui, regrettant visiblement de ne pas piloter l'engin. Les autres filles étaient à l'artère. Silencieuses.

Une heure et demie plus tard, la flèche se mit à clignoter. Ils approchaient. Il finit par distinguer une grande cabane, au sol, sur un mamelon, adossée à un bloc rocheux. Pas de hangar, Indura devait avoir tout regroupé au même endroit.

Les filles n'avaient pas l'air pressées de sortir, alors il descendit le premier, se dirigeant vers Indura, vêtue comme le jour de l'attaque, casque y compris.

- Salut, pied-tendre, tes copines sont pas là ?

Il y avait de l'ironie dans sa voix. Il ne voulut pas entrer dans le jeu.

- Elles... elles sont un peu perdues, comme nous tous. Aussi bien pratiquement que mentalement, on a tous beaucoup à apprendre.

- Ça j'te crois. A commencer par éviter de montrer tes faiblesses.

Cette fois le ton était dur, distant.

- Il n'y a aucune honte à être faible, dit-il sans se cabrer, seulement à le rester délibérément. Quant aux autres, je me fous totalement de ce qu'ils peuvent penser de moi. Je ne suis pas en représentation.

- C'est pour moi que tu dis ça ?

Ça commençait mal, eux deux !

- C'est à toi que je parle, bien sûr. Mais si j'avais voulu être blessant, je te l'aurais dit carrément.

Elle l'observa un instant avant de répondre, moins agressive :

- T'es un personnage, toi.

Il sourit.

- Toi aussi. Je reviens les chercher quand ?

- Pas tes affaires.

- Si. Elles sont mes sœurs, personne ne pourra jamais changer ça.

Elle eut une petite grimace marrante et hocha la tête.

- Quand elles seront prêtes, Vieux Borj te le dira... A propos de lui, ne lui fais pas courir de risques, Je l'aime bien.

- Moi aussi.

En le quittant pour aller vers le Châr, d'où les filles sortaient enfin, elle laissa tomber, presque à voix basse :

C'est lui qui m'a appris ce que je sais.

XI

Ils aimèrent immédiatement le coin que Vieux Borj avait découvert. La rivière faisait un coude et quand ils avaient trop chaud ils allaient s'y plonger. Le fond était clair, composé d'une sorte de gravier qui rendait l'eau transparente.

Les quatre garçons travaillèrent pendant cinq jours pour remonter la cabane de béton et le hangar. Ils s'attaquèrent ensuite à une sorte de dortoir où chacun aurait son alcôve. Sauf Padern et Katell pour qui ils installèrent un local plus grand, à une extrémité.

Puis ils aménagèrent la cache du vieux, à cinq cents mètres de là, le long de la rivière, pendant que Kavan allait rechercher les filles.

Au moment où il allait les embrasser, quand elles approchèrent, il remarqua quelque chose : elles n'avaient plus le même regard ! Surtout Brigie. Il en eut de la peine... Qu'est-ce qu'indura leur avait fait ?

Il lui en voulut et se tourna vers elle, l'air mauvais, ouvrant la bouche pour balancer une vacherie. En voyant ses yeux, il la referma !

Il y avait lu quelque chose d'étrange. On aurait dit qu'elle aussi avait de la peine. Ou qu'elle devinait la sienne et montrait une certaine compassion. C'était tellement inattendu qu'il en fut désarçonné, se bornant à lancer :

- Salut.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Sista lui avait pris le bras et l'entraînait à l'écart.

- Kavan, ne nous demande jamais comment ça s'est passé ici. Jamais, d'accord ? Je sais que tu as envie de savoir, mais c'est notre vie à nous, ça ne concerne que nous. Tu promets ?

Depuis leur adolescence, ils n'avaient jamais demandé à l'un d'eux de promettre quelque chose. Ce retour en arrière avait un côté solennel et enfantin à la fois, qui l'impressionna. Il hocha la tête.

Son envie de les embrasser avait disparu. Bien des choses avaient disparu...

- Viens boire un jus de fetch avant de repartir, lança Indira qui se dirigeait vers sa grande cabane.

Venant de l'extérieur, en plein soleil, il fut aveuglé, en y pénétrant. Les volets étaient fermés et il y régnait une pénombre à laquelle il fallait s'habituer. C'est vrai que la cabane était orientée au sud-ouest et devait être chaude.

Broussarde ou pas, on devenait la présence d'une femme, ici : des peaux claires aux murs, le soin avec lequel tout était rangé, aussi. Indira était assise devant une table de bois massif et emplissait des

pots d'un liquide parme.

- Comment va Vieux Borj ? dit-elle en lui faisant signe de s'asseoir.

- Bien, répondit Kavan. L'installation est finie et il va recommencer à chasser. Il m'a demandé de te donner les coordonnées du campement, les voilà, dit-il en tendant un billet.

Elle sourit :

- Devait lut manquer. Ce type est un chasseur dans l'âme. Pendant des années il a fait les meilleurs scores de la région Et pourtant il y a de sacrés clients.

Les filles ne disaient rien. Alignées debout, elles buvaient leur jus de fruit à petites gorgées les yeux braqués sur lui, au point qu'il en fut gêne. Il avait l'impression d'être devant des étrangères. Quand elles prirent enfin un siège, il se sentit soulagé.

- Et l'apprentissage ? reprit Indura.

- Pas encore commencé, avec le déménagement...

- Vous allez souffrir, tu vas voir. Remarque que tu as quand même appris quelque chose, fit-elle en montrant le Fulgu posé en travers de ses cuisses.

Il ne se souvenait même pas l'avoir emporté en sortant du Châr. Il hocha la tête : oui, ça rentrait !

D'un geste machinal elle enleva son casque et il resta bouche bée. Elle avait des cheveux courts d'un blond si éclatant qu'ils faisaient penser au soleil tant ils brillaient dans la lumière venant de la porte ouverte. Ce n'était plus la même femme. Tous les détails de son corps, qui ne semblaient pas aller ensemble auparavant, paraissaient maintenant harmonieux, et en faisaient une jolie fille. Un puzzle dont tous les morceaux se seraient brusquement mis en place !

- Ça fait un choc, hein ? lâcha Brigie.

Il la regarda et retrouva le soufre de l'ancienne Brigie, chaud, espiègle.

- Oui, fit-il, plus heureux soudain. Drôlement hypocrites, ces Broussards femelles, vous ne trouvez pas ? Elles cachent bien leur jeu.

Le visage d'Indira s'était contracté et elle ébaucha le geste de remettre son casque, se ravisant en voyant que Kavan n'attendait que ça pour éclater de rire.

- Petit malin, hein ? Fin psychologue et tout.

- Mais mauvais chasseur, fit-il en signe de paix.

Elle salua de la tête pour montrer qu'elle appréciait les excuses non dites.

- Finalement tu gagnes peut-être à être connu ? Je passerai voir Vieux Borj un de ces jours, je verrai si tu es aussi habile charpentier.

- Alors il faudra prévenir. Je sais qu'il veut aller au lac Patanaka pour livrer ses plumes à un convoi. Il doit être prévenu par radio de son arrivée.

Un peu plus tard, quand les filles firent leurs adieux à Indira il se produisit une scène étrange. Elles se tinrent sur une ligne, face à la jeune femme, sans dire un mot, les yeux dans les yeux. Puis elles tournèrent les talons. Ce fut tout...

Sista se mit d'autorité aux commandes pour le voyage de retour et Kavan, un peu interloqué, laissa faire après avoir seulement réglé le directeur de vol sur le code du nouveau campement.

Ce n'est qu'après une heure de vol qu'elles commencèrent à parler, demandant des précisions sur le campement. Il en fit la description la plus précise possible ? se demandant si elles allaient s'inquiéter des garçons ! Katell posa enfin la question sans avoir l'air d'y apporter grande importance... Padern allait avoir une surprise.

Pas du tout. Katell se mit à courir quand elle le vit sortir du dortoir et se jeta dans ses bras !

Curieux de leur réaction, Kavan se tourna vers Sista et Brigie. Elles souriaient. Elles étaient toujours différentes mais plus des étrangères.

L'apprentissage commença le lendemain. Le vieux leur enseigna à marcher ! Ils firent ainsi des centaines de kilomètres en tournant autour du campement, levant bien haut les Jambes, posant le lied à plat, sous les hurlements de Vieux Borj qui affirmait qu'ils ne sauraient jamais se déplacer sans faire de bruit !

Chaque jour il en emmenait deux à la chasse, indifféremment filles et garçons, les insultant en silence, dès qu'ils commettaient une erreur, avec des gestes si expressifs qu'on ne pouvait pas se tromper sur leur sens...

*

**

Le convoi avait été retardé et ce n'est qu'au milieu de l'été que le message arriva. Vieux Borj commença à faire des ballots de plumes. Il en avait finalement une bonne quantité. Ensuite ils préparèrent les Chârs.

Beaucoup de Broussards étaient itinérants, vivant dans leur engin qu'ils avaient aménagé. Il fallait tout prévoir, le couchage, mais aussi la chambre froide, la réserve d'eau, tout ce dont on dispose dans une cabane. Il y avait largement la place pour ça.

Le vieux avait l'habitude de transformer le sien et il fit vite. Les deux autres ne comportaient aucune installation, il fallut donc faire les aménagements de base. Pas question d'y mettre une chambre froide, celle de Vieux Borj devait suffire à conserver les vivres nécessaires pour tout le monde. En revanche, il fallait des couchages, des systèmes d'hygiène et des réserves d'eau.

Il fut convenu que Sista et Kavan seraient les pilotes attitrés des deux appareils, les autres prenant seulement leur tour aux commandes. A ce propos Kavan était un peu surpris que Pilou

n'accroche pas davantage avec le vol. Il ne semblait pas très à l'aise dès qu'il quittait le sol. Le pauvre allait souffrir : le voyage devait durer quinze jours, avait prévenu le vieux.

Quinze jours durs finalement. Confinés dans les Chârs toute la Journée, ils s'ennuyaient. Malgré le paysage. Les Chârs étaient équipés d'une sonde altimétrique qui limitait la possibilité de monter. Pas plus de cent cinquante mètres au-dessus du sol. En revanche le plafond permettait de survoler des montagnes qui culminaient à deux mille huit cents mètres.

Les parois latérales des engins étaient transparentes dans le sens intérieur-extérieur. Pas l'inverse, si bien qu'ils ne souffrirent pas de la chaleur et eurent un panorama magnifique à admirer. Mais, au bout de plusieurs jours, on se lasse même des vallées Immenses, des pics déchiquetés ou des savanes ocre...

Ils arrivèrent de nuit dans la région du lac et se posèrent près d'un immense comptoir, composé de plusieurs bâtiments illuminés, à côté desquels stationnaient plusieurs dizaines de Chârs.

Vieux Borj était tout excité à la pensée de retrouver des copains et se précipita dans le bâtiment principal après avoir verrouillé son engin.

Ils suivirent sans bien savoir s'ils devaient emporter leur Fulgu ni comment se comporter à l'intérieur. D'abord étonné de l'abandon du vieux, Kavan se dit qu'il s'agissait là-aussi, de leur apprentissage. D'un test peut-être ?

- On prend les armes, lança-t-il à Brigie, qui sortait derrière lui, les mains vides.

- Tu crois ?

- Tu te souviens de la règle numéro un : "une arme..."

- "Cha che garde avec choi !", pasticha-t-elle en exagérant la prononciation du vieux.

- Ch'est cha.

Brigie était la seule parmi eux qui semblait garder assez d'humour pour se moquer. Les autres devenaient de plus en plus silencieux.

Ils pénétrèrent dans une salle immense pleine de bruits. Musique et brouhaha de conversations se fondaient dans un vacarme dont ils n'avaient plus l'habitude. L'arme à la main, ils restèrent plantés, gauches, près de l'entrée. Ils n'avaient pas d'argent et ne pouvaient pas se servir une boisson aux distributeurs automatiques disposés le long des murs.

Il y avait les mêmes dans le comptoir de Paza, le plus proche du campement, où Vieux Borj aimait aller de temps en temps boire un peu d'alcool - il n'en avait pas à la cabane -, et se réapprovisionner.

Des yeux, Kavan cherchait une tête connue. Au fil des semaines, ils avaient fait la connaissance de quelques Broussards, chez Paza.

Padern et Katell se mirent en marche vers une table inoccupée, vers le milieu de la salle, et les autres suivirent.

Ils allaient s'asseoir quand un petit gars attrapa le bras de Sista.

- Dis donc, j'te connais pas, toi. Tu sais qu'tu m'plais assez?

Kavan se raidit. Il allait intervenir quand il vit Sista remonter doucement l'extrémité de son Fulgu vers l'entrejambe du type et l'y appliquer fortement.

- Tu sens l'effet que tu me produis, toi ? dit-elle doucement, les yeux rivés sur le visage du Broussard.

Soufflé, Kavan ! Comme le petit gars d'ailleurs, qui sourit vaguement avant de s'éloigner...

Quand il croisa le regard de la jeune fille, il y trouva une dureté qu'il n'y avait jamais vue.

Dieu ! Comment s'habituerait-il à vivre dans ce monde ? Pourtant Sista, elle, y semblait plus à l'aise. En tout cas elle n'avait pas eu la moindre hésitation et avait su exactement ce qu'à fallut faire.

A la réflexion, ça ne voulait pas dire qu'elle s'y j trouvait bien...

Il s'assit en dernier, parcourant durant un moment les visages alentour. Une collection de personnages de musée. Toutes les formes de barbes possibles, des types débraillés, des femmes qui rigolaient grassement. Il se demanda si c'était lui qui les voyait comme ça ou s'ils avaient vraiment une sale allure. Soudain il en eut assez, hésita sur ce qu'il allait dire et, en pensant à la façon dont Sista s'était débrouillée seule, se décida.

- Je vais manger un morceau et me coucher, lâcha-t-il.

Le lendemain il se réveilla alors que le jour était en train de se lever. Quittant sa couchette, il prit son Fulgu et sortit du Châr. Le lac s'étendait, à une cinquantaine de mètres, à l'opposé des bâtiments et il marcha machinalement dans sa direction.

Une vision irréelle. Pas une ride sur l'eau, qui commençait à refléter les rayons du soleil. Des morceaux de brume se dissipaient lentement en traînant à la surface. Au-dessus, surgissant d'on ne distinguait où, se dressaient des montagnes. Grandes, puissantes, elles étaient éclairées d'une lumière rose exceptionnelle. Les sommets étaient couverts de neige et brillaient, eux, d'une couleur indéfinissable. Le tout se dédoublait sur l'eau du lac !

Ébloui, Kavan s'assit sans s'il rendre compte, regardant le jour achever de se lever. Des bandes d'oiseaux d'eau, au vol lourd, passèrent au loin, rasant la surface et agitant frénétiquement leurs ailes, comme s'ils fuyaient un danger ou étaient impatients d'arriver à leur destination.

Tout était si paisible, si silencieux, qu'il comprit qu'il y avait là, dans cette nature brute, une véritable paix et qu'il en avait besoin.

Lui aussi avait changé. Au Centre il aimait bien les balades

solitaires. Mais tout était ordonné, surprotégé, dans leur vallée. Rien de semblable à cette beauté naturelle harmonieuse mais vivante. Il sentait ici, derrière l'équilibre, le calme du spectacle, que tout pouvait être modifié d'un instant à l'autre. Mais aussi que tout serait à nouveau ainsi demain matin. Un cycle immuable de beauté et de sauvagerie qui illustrait la vie.

L'influence des mois passés peut-être, il songea curieusement que, désormais, il ne pourrait pas se passer non plus de la nature ! Passer ici toute sa vie lui paraissait un cauchemar, mais ne plus voir des spectacles pareils lui semblait une perte irréparable...

Dans la matinée le vieux les présenta à des copains. Jamais il ne fut question des Piqueurs, mais ils se rendirent compte que les autres étaient au courant et qu'ils les adoptaient d'emblée.

Les véhicules du convoi étaient rangés à l'écart, gardés en permanence par un Broussard attentif. Apparemment ils emportaient une cargaison importante de plumes. Le vieux discuta d'ailleurs longuement du prix avec le patron avant de donner son accord.

Le système était bien rodé et tout le monde y trouvait son content. Étant donné les risques que prenait le patron du convoi en transportant des marchandises convoitées par les bandes de Piqueurs, il payait tout de suite un prix moyen, assez bas, et le réajustait après la vente. Si bien qu'un chasseur ne se voyait réglé entièrement qu'une bonne année après avoir livré son stock. Entre-temps il y avait toute une combinaison d'échanges de billets avec les comptoirs, des à-valoir sur des paiements à venir, qui permettaient aux Broussards d'acheter ce dont ils avaient besoin.

Le stock du vieux était si important qu'il reçut une somme rondelette. Il en profita pour donner un peu d'argent aux jeunes gens, en acompte sur leurs chasses futures qu'il était convenu de lui laisser.

Le soir, Kavan rangeait le Châr, quand Vieux Borj survint.

- On fiche le camp, gamin.

- Déjà ? Je croyais que...

- Un message vient d'arriver, d'un comptoir pas tellement loin, au nord d'ichi. Des Patrouilleurs posent des quechtions chur une bande de jeunes. Et un engin inconnu a été r'péré à plusieurs reprises, dans la région !

Normal, finalement. Les recherches n'avaient jamais cessé. Plongés dans leur nouvelle vie, ils avaient plus ou moins cessé de penser aux types du Centre, mais rien n'était changé...

- On file tout de chuite. Au campement, dans not' coin, avec les copains, on ch'ra à l'abri.

XII

Ils avançaient sans faire le moindre bruit. Les pieds de leurs bottes enveloppés dans des chaussures de fourrure, la fine peau tournée vers l'extérieur, qui ne laissaient aucune trace derrière eux.

Kavan tourna la tête vers sa droite. Ael était à une cinquantaine de mètres, légèrement en retrait. Il stoppa pour se laisser rattraper. Sista, elle, était sur la même ligne et l'imita, à gauche.

A eux trois ils bloquaient la plus large issue du vallon, remontant vers le col qu'on ne pouvait voir, derrière le prochain coude.

Il y eut une nouvelle série de piailllements suivis d'un bruit de frottements. C'était bien des braz et Kavan fut plus attentif encore. Satisfait, néanmoins, de ne pas s'être trompé sur l'identification des traces tout à l'heure.

Bientôt sept mois qu'ils apprenaient le métier de Broussard avec Vieux Borj. Dieu ! Qu'il avait rôlé... Il disait qu'ils ne voyaient, sentaient, entendaient rien ! Pourtant c'était venu doucement. Pilou, d'abord, puis Sista et Kavan, Ael ensuite et les autres.

Maintenant ils étaient capables de chasser très correctement et de se débrouiller n'importe où. Pour traquer et abattre des braz, seuls Pilou, Ael, Sista et Kavan étaient en mesure de s'en tirer plus ou moins honorablement. De là à gagner leur vie de cette façon, il y avait un pas. Mais ils ne cherchaient pas à faire une fortune, seulement à rester en vie.

Kavan se retourna pour regarder la position du soleil. Il était déjà assez bas, ils arriveraient tard au comptoir de Paza. Le détour pour prendre le vallon d'ouest en est les avait retardés. Mais Il valait mieux cette perte de temps pour tirer les braz avec le soleil dans le dos.

Ses yeux ne quittaient pas les ombrages, là où aimaient se tenir les braz, après leur sieste de l'après-midi. Il pensait ne pas arriver en vue des grands oiseaux avant le coude quand un bruyant froissement d'ailes éclata, légèrement à droite. Dans le silence du vallon le bruit était répercuté par les flancs et amplifié.

Il s'immobilisa et son Fulgu monta à la hauteur de l'épaule, l'extrémité balayant l'espace à la recherche d'une cible. Sa tête, toujours droite, montrait son calme. Pas encore temps de prendre la visée. Mais il faudrait faire très vite dès que les oiseaux se révéleraient.

Dans ce vallon étroit ils n'avaient pas assez de place pour prendre rapidement leur vol et de l'altitude. Ils devraient forcément faire un long palier, au ras du sol, pour acquérir la vitesse nécessaire à leur habituelle chandelle, si impressionnante de la part d'un gros oiseau,

quand il se sentait en danger.

Maintenant il restait la possibilité qu'ils tentent le coup en remontant le vallon, si la pente du sol le leur permettait. Dans ce cas ils passeraient le col et ce serait fichu...

Sans avoir jeté un œil aux autres, il savait qu'ils étaient comme lui, immobiles, aux aguets. Ça c'était venu en dernier mais, aujourd'hui, ils pouvaient rester un long moment figés, sans relâcher leur attention.

Il sembla à Kavan que le bout diminuait... Il tendit l'oreille, bénissant une nouvelle fois ces casques ridicules qui permettaient une écoute parfaite des bruits ambiants. Il pensait quelquefois que les sons étaient même amplifiés par la découpe autour des oreilles.

Oui, ça diminuait... il allait baisser son tube quand quelque chose l'alerta. Son regard remonta d'un cran et il découvrit le premier braz, le leader, débouchant à cinquante mètres d'altitude !

Il eut le temps de penser que les oiseaux avaient utilisé ce qui restait d'espace, de l'autre côté du coude, pour assurer leur palier, avant de faire demi-tour. Ils revenaient maintenant de ce côté à leur allure maximale, quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.

Les cinq oiseaux apparurent en une seconde, formant une figure parfaite comme d'habitude. Le leader devant, puis les quatre autres, réalisant un losange exactement dans son axe. Ils allaient passer à leur verticale. Magnifique !

Kavan déplaça le tube et approcha son œil de la ligne de visée des deux points de couleur, la tête bien droite pour rester dans le plan grossissant le corps cambré en arrière. Un tir sacrément difficile, le coup du roi, comme disait Vieux Borj.

Tirer une longueur de bec devant, pas davantage... Son doigt pressait le bouton rouge quand il sentit que Sista, sur sa gauche, l'avait pris de vitesse. Deux oiseaux puis un troisième basculèrent, chutant comme désarticulés.

Déjà il ajustait le braz de queue. Loupé, cette fois ! Un brutal virage sur la droite venait de mettre le rescapé à l'abri. Il ne servait à rien de le tirer maintenant. La tête était masquée par le corps. Et le toucher ailleurs signifiait que les plumes seraient inutilisables.

Fugitivement, sa mémoire visuelle lui restitua ce qu'elle avait enregistré : la chute de trois proies. Déjà un beau coup. Il aurait fallu avoir la vitesse de tir de Revins, un jeune Broussard, fabuleux tireur, pour les descendre tous.

Comme ils l'avaient appris, ils restèrent figés durant une vingtaine de secondes, l'arme à l'horizontale, pour le cas où un carnassier serait tapi dans le coin. Non, rien ne bougeait. Ils se mirent en marche, chacun vers l'endroit où était tombé sa victime.

Le corps de la sienne était retenu par les branches d'un arbre et il dut y grimper pour le récupérer. Si bien qu'il n'avait pas terminé de la

plumer quand les autres le rejoignirent. Leur sac de chasse montrait les bosses des pattes et des gros filets de chair, immédiatement découpés sur les carcasses. Ce n'était pas que la viande de braz soit délicieuse, même rôtie, mais Paza la fumait très bien et, de cette façon, c'était assez bon. Et puis un vrai Broussard ne laisse jamais de la viande utilisable.

Ça c'était l'une des rudes épreuves qu'ils avaient endurées, découper une bête tout juste morte... La sensibilité en prend un coup ! Mais le monde des Broussards n'était pas tendre, à l'image de la nature dans laquelle ils vivaient.

Ael sortait son couteau-laser. Ils avaient tous voulu les conserver, de même que les sabres-laser. Au début les vieux durs s'en étaient moqué.

- Je vais t'aider dit Ael.

Il avait changé, lui aussi. Toujours aussi agréable à regarder mais d'une beauté plus virile. Ses traits s'étaient accusés. Curieusement c'étaient les filles qui avaient marqué le coup le plus sérieusement. Leur beauté à elles s'était un peu effacée, en l'absence des soins auxquels elles étaient habituées au Centre. Ça reviendrait, avait dit Vieux Borj à Brigie.

Kavan remercia d'un mouvement de la tête et, relevant les yeux, découvrit les cheveux blond cendré de Sista. C'est elle qui s'en tirait le mieux. Grâce à ses cheveux qui s'étaient encore plus éclaircis. Leur teinte était ravissante. Mais elle était naturelle, c'était peut-être là la raison.

En coupant directement, il leur fallut plus d'une heure pour rejoindre le Châr, laissé sous une ligne de crêtes, au sud. Kavan posa ses sacs à l'arrière et réalisa qu'ils n'avaient pas prononcé un mot depuis la phrase d'Ael. Et pas plus de dix chacun dans la Journée ! Ils devenaient terriblement silencieux, depuis quelque temps.

Sista s'était installée aux commandes et faisait décoller l'engin. Elle aimait toujours autant piloter. Kavan se tut, plongeant dans ses pensées. Il y en avait pour trois bonnes heures de voyage à cent cinquante kilomètres à l'heure.

Comme souvent ces derniers temps, il pensa à leur groupe. Ils s'étaient tous attachés à apprendre rapidement, y portant toute leur attention, tous leurs efforts. Désormais, ils pouvaient vivre dans la nature. Et l'inutilité de leur existence leur sautait au visage. En tout cas c'était comme ça pour lui. Il n'imaginait pas sa vie future. Pas ici, pas de cette façon.

Même s'ils n'avaient pas été préparés à un type de vie précis, ils jouissaient au Centre des richesses de la culture, des innombrables documents, quartz de connaissances et autres. Il eut brutalement envie d'entendre de la musique et ses pensées revinrent à Jaspe. Le petit Jaspe et son ironie acerbe, son humour aussi et sa fabuleuse

connaissance de la musique. Les concerts de Jaspe...

Il tourna la tête vers le fond du grand Châr et se leva pour s'y rendre. Il fouilla un moment dans le tas d'affaires où ils ne mettaient pas le nez et finit par tomber sur le sac de Jaspe. Il lui semblait bien qu'ils ne l'avaient jamais débarqué. Le lecteur était là, sur le dessus. Il ne choisit pas, introduisant le premier quartz que ses doigts identifièrent et revint s'asseoir dans le fauteuil qu'il avait quitté.

La grande messe, de Mozart, aux accents de Requiem, envahit l'habitable. Il ferma les yeux, se laissant aller pour la première fois à la nostalgie des années du Centre. Ça faisait mal, très mal. Et en même temps du bien. Comme si son âme avait eu besoin de cette émotion, de cette souffrance. Il se dit qu'il était en train de déprimer. Il fallait réagir.

Ils étaient tous poursuivis par le remords de ne pas avoir incinéré les corps de Jaspe et de Trudy, le jour du combat contre les Piqueurs, de ne pas avoir fait une cérémonie d'adieux comme au Centre. Ils avaient l'impression que c'était une trahison.

Il avait besoin de communiquer, de parler, d'ouvrir son cœur. Cela faisait si longtemps qu'ils ne se parlaient plus, trop occupés à apprendre, à perdre une sensibilité qui était devenue un obstacle à la survie ici. Il sentait que ça n'était pas bien. Que cette vie n'excluait pas forcément les émotions. Et que parler de ses craintes, de ses incertitudes, n'est une faiblesse qu'aux yeux des imbéciles.

Mais comment faire ? Ils n'étaient plus souvent entre eux. Chacun avait noué des relations avec un Broussard ou un autre, lui rendant visite avec l'un des Chârs. Le vieux laissait faire.

Relation, mais apparemment pas davantage, découvrit-il en s'en étonnant un peu. Aucune liaison n'était apparue non plus dans leur groupe. Padern et Katell vivaient toujours leur amour et semblaient bien être les mieux dans leur peau. Pour les autres, rien. Le désert des sentiments.

Bien sûr la situation ne s'y prêtait pas, mais...

Un changement d'assiette le tira de ses pensées. Le Châr descendait. Déjà ? Oui, il faisait nuit noire et on voyait les lumières du comptoir, dessous à gauche. Sista entama un large virage et vint se poser à côté de celui de Vieux Borj. Les autres devaient être là depuis un moment déjà.

Une vingtaine de personnes dans la salle. Le comptoir de Paza était le seul de la région. Il vendait tout ce dont les Broussards pouvaient avoir besoin et prenait des commandes pour le reste. Mais, ici, il fallait attendre près de cinq mois la livraison par un convoi. Certains vieux Broussards s'en étaient fait une spécialité.

Outre les deux grands entrepôts de matériel qui se dressaient derrière le bâtiment principal, le comptoir était composé d'une grande

salle, avec les distributeurs de boissons et de plats cuisinés, et de tables entourées de fauteuils passablement défoncés. Les murs, de rondins, étaient décorés, par-ci et par-là, de cornes de bêtes et d'un tableau de records de chasse avec les noms des Broussards. Le luxe, c'était le gros conditionneur qui assurait une fraîcheur délicieuse.

Vieux Borj était en train de discuter avec Paza, un colosse de près de deux mètres de haut et le reste en proportion. Il voulait commander des conserves pour reconstituer ses stocks.

Pilou, Brigie, Padern et Katell bavardaient avec deux jeunes Broussards qu'ils avaient déjà rencontrés plusieurs fois, et Sista se dirigea dans leur direction. Ael alla vers Vieux Borj pour lui raconter leur chasse.

Indécis, cafardeux, Kavan hésitait à se mêler à un groupe. Il alla à un distributeur et se choisit un alcool de Vaast et un jus de fruit qu'il mélangea dans un grand gobelet de plantes décoré avec un si mauvais goût qu'il fit la grimace. Une table était libre tout à côté et il s'y assit.

Il n'avait pas envie de parler, plutôt de réfléchir. Ils devaient prendre une décision.

Le vieux ne disait rien mais il était temps qu'ils partent. Les Broussards sont des solitaires, sa cabane était envahie depuis trop longtemps. Il avait tenu parole en les rendant capables de se débrouiller seuls. C'était maintenant le cas, il fallait le quitter.

Ils l'avaient dédommagé, certes, en lui donnant les trois quarts des plumes qu'ils ramenaient, mais il avait droit à sa tranquillité. Les Broussards y tenaient, c'étaient des individualistes forcenés !

Mais où aller ? Et comment ? Il faudrait bien qu'ils en parlent tous ensemble. Il avait très peur que leur groupe n'éclate. Comme s'ils n'avaient plus le ciment de leur origine pour les souder. Ils pouvaient disposer des deux Chârs qu'on leur avait laissés, ce qui incluait qu'il pouvait y avoir deux groupes. Qui voudrait vivre avec qui ?

Et puis partir ailleurs, s'installer sur un territoire de chasse pour quoi faire ? Attendre la vieillesse, sans espoir de changement, sans autre but que de survivre, en évitant soigneusement tout contact avec des inconnus ?

Il se perdait dans un labyrinthe de questions sans réponse.

- Alors, pied-rose, on copte la solitude des Broussards ? fit une voix à sa gauche.

Kavan leva la tête et reconnu Indira. Il l'avait rencontrée assez souvent depuis leur retour du lac, six mois plus tôt. Elle venait parfois rendre visite au vieux. Tantôt agressive, tantôt ironique, il ne savait jamais comment la prendre. Avait l'impression qu'elle cachait quelque chose, qu'elle ne le supportait pas, comme s'il lui rappelait de mauvais souvenirs. Avec les autres elle était plus naturelle, montrant toujours de l'ironie, c'était dans son caractère, mais sans méchanceté.

Devant son visage, si inexpressif, il ne sut comment interpréter ses paroles. Elle lui cherchait des histoires ou c'était sa façon de pratiquer l'humour ? Il haussa vaguement les épaules. Il s'en moquait.

- Salut, se borna-t-il à répondre, ramenant très vite son regard vers son gobelet.

Elle ne pouvait pas le prendre mal, les Broussards ne sont pas expansifs, même à l'égard de ceux à qui ils doivent quelque chose. Il devina qu'elle faisait le tour de la table pour venir face à lui.

- Que deviens-tu ? demanda-t-elle encore.

- Rien... J'apprends toujours à chasser, corrigea-t-il.

- Et tu as pu tuer quelque chose ?

Il fut agacé soudain et releva la tête, remarquant pour la première fois ses vêtements. Elle portait toujours son sempiternel bas de combinaison bleu foncé, et une veste de peau d'une couleur crème si pâle qu'on la croyait blanche au premier abord, avec un large ceinturon foncé soulignant encore la minceur de sa taille. Ça lut allait bien et il fut assez dérouté pour retenir sa réponse et tendre la main vers la table, en une invitation silencieuse. Et forcée.

Elle s'assit à côté de lui, puis se releva, allant prendre un alcool au distributeur avant de s'installer, les coudes sur la table.

- Il paraît que tu as abattu un braz à la verticale ?

Il n'y avait rien là d'exceptionnel pour un vrai chasseur. Elle le savait mieux que lui et il fut irrité de son insistance à le provoquer.

- Plus difficile à tuer qu'un homme, lança-t-il sèchement, mais j'y arrive quelquefois.

Il n'avait aucune envie de se raconter, de lui dire que leurs tirs de cet après-midi l'auraient flattée, elle aussi, parce que c'était vraiment un joli coup.

Pour la première fois le visage lisse de la jeune fille montra quelque chose. Mais quoi ? Allait-elle en dire plus aujourd'hui, avouer ce qui l'irritait chez lui ?

- Dur de vivre en dehors du Centre ?

Il se sentit abattu en entendant prononcer les mots qui tournaient dans sa tête.

- Oui, se borna-t-il à répondre.

- Parce que tout était fait pour le confort de la vie quotidienne ?

Elle avait posé la question naturellement, sans sous-entendu pour une fois, et il répondit franchement :

- Non... Pour tout ce qui manque ici.

- C'est bien ce que Je disais, non ?

Il secoua la tête.

- Non. Ce qui me manque ce sont les études, les holo-documents, la musique, tout ça.

- La musique ? Mais Vieux Borj est relié radio, tu peux capter ce que

tu veux.

- Je ne parle pas de celle-là, mais de musique d'autrefois, celle des temps anciens. Tu as déjà entendu parler de Haydn ?

Elle secoua la tête.

- C'est un compositeur de cette époque-là, il y en a d'autres, beaucoup d'autres. On avait des tas de holos de concerts au Centre. Et l'un de nous, Jaspe, le garçon qui a été tué, était un spécialiste de la musique. Il nous organisait des représentations... Ça me manque terriblement. Malgré les quartz qu'il avait emmenés.

- Tu m'en ferais écouter ?

Cette fois il fut franchement surpris. Tout ça était tellement loin du monde des Broussards. Sa surprise était telle qu'il dut la montrer un peu trop. Elle rougit brusquement.

C'était tellement insolite de sa part que, gêné, il dit n'importe quoi :

- Vous n'en écoutiez pas dans ton Centre ?

Elle secoua la tête, répondant d'une voix plus basse sans perdre sa rougeur :

- Je ne suis jamais allée dans un Centre.

Il eut l'impression de rester la bouche ouverte, stupéfait.

- Mais...

Il allait ajouter : "Comment est-ce possible ?" quand l'évidence lui sauta au visage. Elle était "naturelle", née d'une femme.

- Ça te choque beaucoup ? ajouta-t-elle.

- Non. Non, mais c'est la première fois que je pense à toi comme...

Il était sincère. Il n'était pas choqué, plutôt curieux. Et puis il songea à autre chose.

Comment elle, une Broussarde, pouvait-elle deviner que sa naissance risquait d'être choquante, barbare même, pour un type comme lui ? Les naturels étaient très fiers de l'être, disait-on. Il fallait une réflexion au second degré, une qualité de sensibilité dont ses copains ne paraissaient pas capables, pour poser cette question...

Du coup il la regarda avec d'autres yeux, la détaillant avant de se rendre compte de ce que sa propre attitude pouvait avoir de blessant. Et il détourna la tête, avalant une gorgée de son gobelet pour se donner une contenance. Elle l'imita Immédiatement, laissant penser qu'elle n'était pas à l'aise, elle non plus.

- Alors, reprit-elle, faisant visiblement un effort pour poursuivre la conversation, tu m'en feras entendre ?

- Oui, oui, bien sûr. Quand tu voudras. Ce soir si tu veux. Le lecteur est dans le Châr, dehors.

Pour la première fois elle eut un vrai sourire et son visage fut transformé. Sa bouche était ravissante et elle révélait de petites dents très blanches, d'une replanté surprenante.

Il en fut tellement étonné, et vaguement troublé, qu'il ne les

entendit pas entrer.

Mais les yeux d'Indira changèrent de couleur. Le bleu s'effaça pour laisser la place à un vert foncé. Sans comprendre par quel mécanisme il fut instantanément sur ses gardes et tourna la tête.

Deux Patrouilleurs se tenaient à l'entrée.

XIII

Ils portaient une combinaison deux-pièces bleu foncé en haut, bleu ciel en bas, séparée par un ceinturon brillant auquel pendait une arme. Sur la tête, un classique casque de vol. Grands, costauds, ils paraissaient conscients de représenter la loi, le pouvoir. Pourtant il ne s'agissait probablement que de deux braves types. Mais l'uniforme, hein ?

Le silence se fit brusquement dans la salle. Le plus grand des deux; il y a toujours un plus grand et un plus petit, songea curieusement Kavan, avança de quelques pas.

- Salut, fit-il en faisant un effort pour paraître aimable. Chaud, ce soir...

Paza réagit enfin, venant à leur rencontre :

- Bonsoir, Patrouilleurs. Longtemps qu'on avait pas eu de visite. Vous buvez quelque chose de frais, le comptoir vous l'offre.

- Vous êtes bien généreux, Paza.

Derrière les mots, anodins, il y avait un brin de curiosité.

- Cha, il le peut, fit tout de suite la voix de Vieux Borj...

Il se leva, avançant vers le Patrouilleur, qui enlevait son casque.

- Depuis un bout de temps y boit avec nous, à nos frais, alors y peut payer deux verres chans se ruiner.

Il y eut quelques rires. Paza était connu pour son avarice.

Ça se détendait !

Pas Indira. Elle avait pris une position curieuse, qu'il mit plusieurs secondes à traduire. Légèrement penchée sur sa gauche, le bras droit sous la table, son regard allait de l'un des Patrouilleurs à l'autre.

Kavan réalisa qu'elle était en position pour dégainer son Rév. C'était un Fulgu de poing que beaucoup de Broussard portaient à la ceinture.

Dieu ! Elle était prête à ouvrir le feu ! Il en fut tellement surpris qu'il perdit le fil de la scène, quelques secondes.

Elle envisageait d'abattre les policiers pour les protéger... Le danger ne paraissait pourtant pas immédiat. La preuve, les autres Broussards étaient sur leurs gardes mais calmes.

C'est vrai qu'il s'agissait de la première visite de Patrouilleurs depuis des mois et que s'ils vérifiaient les identités des personnes présentes, ce serait soit le combat, soit une arrestation suivie, à tous les coups, d'une "disparition" discrète...

Tout de même, il n'en revenait pas, se demandant pourquoi elle se préparait déjà, paraissait fébrile ? Ce n'était pas un comportement logique de Broussard toujours maître de ses gestes... sauf quand il s'agit de cogner dans une bagarre à poings nus. Ou si l'un de ses

copains est aux prises avec des étrangers. Là, il voit rouge...

Et puis il revint à la scène. Les consommateurs avaient repris leurs conversations. Du moins en apparence. Les connaissant bien, Kavan s'aperçut qu'ils discutaient bien paisiblement, comme s'ils laissaient traîner une oreille.

Pour la première fois depuis des mois, trop plongé dans sa mélancolie sans doute, il avait laissé son Fulgu dans le Châr et se maudissait de cette imprudence. D'autant qu'ils n'avaient pas pu s'acheter de Rév. Trop cher pour le peu d'argent que leur donnait le vieux. Il lui sembla entendre sa voix répétant chacune des règles du parfait Broussard : "Ne jamais pénétrer quelque part sans arme." Avait-il assez râlé ! Et il avait raison, la preuve...

- ...Tranquilles, ces temps-ci ? demandait le second Patrouilleur, qui avait rejoint son collègue.

- Cha oui, fit le vieux. A part une petite bagarre entre jeunots de temps en temps.

- Pas entendu parler de Piqueurs, ces derniers temps ? reprit son copain.

- Ma foi non. Pourquoi, on vous en a chignalés ? Il faut l'dire, hein ? Parce que j'ai une chacrée collecte de plumes, en ce moment. Cha fait un bout de temps que j'ai pas vendu.

- Rien de précis. On nous a informés récemment qu'un raid exceptionnellement important est parti de l'ouest, il y a une bonne année et on a pas revu les gars. Possible que le groupe ait éclaté pour des opérations ponctuelles.

- Où est-ce qu'y se dirigeaient, ces salopards ? interrogea un grand Broussard, maigre comme un bâton, qui se leva à son tour pour venir rejoindre le petit groupe debout.

Les deux policiers se tournèrent de son côté.

- Ils ne l'ont pas dit, évidemment ! Toute la Patrouille les recherche sans rien de précis jusqu'ici. En tout cas, au sud, d'où on vient, personne les a vus.

Paza alla chercher deux jus de fruit fermentés qu'il leur apporta dans des gobelets au lieu de tendre des boîtes ouvertes. L'intention d'honorer ses hôtes était flagrante et ils remercièrent en élevant la main avant de boire.

- File derrière eux, souffla Indira du coin des lèvres, sans cesser de les surveiller.

- Non, répondit Kavan de la même façon.

- File, Je te dis, je m'occupe de tes amis.

- Surtout pas. Ça ferait un trop grand vide d'un seul coup, ils le remarqueraient. Il faut avoir une attitude logique, naturelle.

En disant ces mots, il comprit ce que la leur pouvait avoir d'anormale. Ils étaient là, tous les deux, immobiles, raides. Tout ce

qu'il fallait pour intriguer des flics observateurs. Et ceux qui patrouillaient en brousse n'étaient jamais des débutants. En réalité ils ressemblaient un peu, par leur mentalité du moins, aux Broussards.

Elle dut s'en rendre compte elle aussi et prit une décision brusque. Se soulevant légèrement, elle fit glisser son fauteuil à petits coups pour se rapprocher de lui. Puis, à gestes lents, elle se tourna de son côté, pencha le buste, posant une main derrière la nuque de Kavan, et leva son visage vers le sien.

Il sentit à peine le moment où ses lèvres se posèrent sur les siennes !

L'étonnement d'abord, puis une vague de sentiments balaya son cerveau. La douceur de ses lèvres était telle qu'il se demanda un instant s'il ne rêvait pas cette scène. Il sentait son souffle, pur, léger, et fut bouleversé. Des fragments d'œuvres, lues au Centre, des descriptions de scènes d'amour lui revenaient...

Alors c'était ça la fragilité, la fraîcheur, la limpidité d'une jeune fille ? Cette légèreté qui l'envahissait, le stupéfiait, lui donnait envie de ne plus bouger, de jouir de ce moment privilégié, c'était la proximité d'une jeune fille ?

Il avait envie de pleurer et de rire, de crier et de supplier, ne savait plus où il en était, bousculé par trop de sentiments plus forts que ce qu'il n'avait jamais connu ! Son monde était en train de changer. Plus rien ne serait comme avant...

Son regard ne quittait plus les yeux à demi fermés de la jeune fille. Il en vit la couleur s'éclaircir doucement. Puis elle les ferma lentement, comme malgré elle.

Ils se bornaient à garder leurs bouches légèrement pressées l'une contre l'autre, à peine entrouvertes. Sans s'en rendre compte il commença à faire dériver légèrement les siennes pour parcourir celles de la jeune fille, y déposer de petits baisers. Cherchant inconsciemment à renouveler encore, et encore le bonheur du premier contact, de la première sensation.

Enivré, grisé par le souffle qu'il respirait, il avait perdu le sens de la réalité, du monde extérieur, ne se préoccupait plus des Patrouilleurs... Ce soir, ce soir surtout, où il se sentait si fragile, il fallait que cette chose survienne !

Et puis il y eut plusieurs toussotements, juste à côté, et cette fois il sursauta. Ils se séparèrent. Un Instant il retrouva le regard d'Indira, incertain, clair.

- Bravo. Ils ont bien rigolé, mais ils ont trouvé ça normal, fit doucement Pilou, en train de s'attabler à leur côté.

Kavan regarda alentour, comme s'il se réveillait, cherchant des repères. Tout se remit en place, les Patrouilleurs et les autres. Combien de temps s'était écoulé ?

Les deux policiers étaient maintenant assis avec Paza et le grand

type maigre, et bavardaient.

- Tu as entendu ce qu'ils disaient? interrogea Kavan en faisant un effort.

- Pas toi ? lança Indura d'une voix mal assurée, comme hésitant à prendre un ton ou un autre.

Elle avait le regard dur maintenant et il l'encaissa comme un coup. Alors elle avait mimé ? Il ne savait pas très bien ce qui venait de se produire pour elle, mais ne pouvait le croire et se dit qu'il devait y avoir une autre explication.

Autrefois, dix minutes plus tôt, dans une autre vie, il aurait réagi sèchement par orgueil. Maintenant il avait seulement de la peine et une grande envie de comprendre. Il revint péniblement à Pilou, découvrit le léger sourire du grand gars. Pas de moquerie, uniquement de la gentillesse, il le comprit et lui sourit, un peu tristement, en retour. Il se sentait atteint et ne cherchait pas à le cacher.

- Ce n'est pas nous qu'ils recherchent, reprit Pilou. J'ai bien l'impression que les autorités, en tout cas le chef des Patrouilleurs de ce secteur, pense que des Piqueurs ont bel et bien attaqué un campement. Ils tentent de savoir lequel. Ils voulaient aussi connaître la valeur des stocks de plumes des gars.

- Personne n'a jamais pu recenser la population des Broussards, intervint Indira d'une voix plus normale que tout à l'heure. Les autorités ne savent ni combien ni où nous sommes, dans quelle région nous chassons. On ne reste jamais plus d'un ou deux ans dans le même coin. Moi, par exemple, je vais partir d'ici à deux mois.

- Où ? fit soudain Kavan.

Elle haussa les épaules.

- Je ne sais pas... Vers l'est.

- Pourquoi tes amis n'ont pas raconté l'attaque de Vieux Borj ? demanda Pilou à l'improviste.

- Je crois qu'ils ont un projet.

Kavan fut tenté de demander lequel, mais si elle avait voulu en parler elle l'aurait fait. L'évoquer maintenant serait un manque d'égards selon le code de conduite des Broussards. Il se tut.

Les Patrouilleurs se levaient en saluant la compagnie et se dirigeaient vers la porte. Quelqu'un mit de la musique dès qu'ils en eurent franche le seuil et Indira se leva sans un mot pour rejoindre ses copains.

- Est-ce que je peux t'aider, Kavan ? fit Pilou, le visage sérieux, au bout d'un instant.

Finalement, rien de véritablement important n'avait changé chez lui depuis tous ces mois. Il parlait moins mais sa nature généreuse était toujours là. Il avait bien vu la peine qui agitait son ami, avait été témoin du choc moral qu'il avait subi et lui proposait son aide. Kavan

secoua la tête.

- On peut porter le sac d'un copain, lui donner à manger..., pas faire face à ses tourments. On est seul dans la vie, Pilou, il faut l'accepter très vite, sinon on ne devient pas adulte. Personne ne peut supporter la maladie, les problèmes de conscience de quelqu'un d'autre, on ne peut pas vivre à sa place. Compatir, montrer de la sollicitude, c'est tout... Et c'est pourquoi je te suis reconnaissant de ce que tu viens de dire.

Pilou hocha lentement la tête et ne bougea pas quand Kavan se leva pour regagner le Châr. Il alla tout au fond et reprit le lecteur avec un autre quartz.

Si près du diffuseur il avait l'impression d'être au milieu de l'orchestre. Presque tout de suite son esprit s'évada. Qu'avait-il dit, ou n'avait pas dit qui avait blessé Indira? Il s'était forcément passé quelque chose. Il ne trouvait pas.

En faisant un retour en arrière, il se rendit compte qu'elle l'avait toujours impressionné. Il lui avait souvent lancé des vanes, peut-être parce qu'elle lui plaisait et que devant son attitude agressive, à elle, il ne voulait pas se l'avouer.

Jamais il ne s'était senti aussi mal. Une lumière jaillissait dans son existence, pour s'éteindre aussitôt, cruellement. Il fallait s'efforcer d'oublier ce qui venait de se passer, reprendre la vie là où elle s'était interrompue. En tout cas essayer...

Il eut une sorte de ricanement intérieur. La belle vie ! Chasser des bestioles pendant toutes les années qui lui restaient à passer sur cette planète. Savoir qu'il ne pourrait jamais quitter celle-ci.

Et de toute manière, pour quoi faire ? Qui avait besoin d'un historien, ici, en brousse ? Et même d'un érudit ?

Les Broussards, eux, avaient choisi cette existence. Au-delà des "naturels", comme Indira, nés hors Centre, il y avait parmi eux quelques anciens techniciens, quelques scientifiques. Du moins ceux-là avaient-ils reçu, au départ, une formation de ce genre dans le Centre-édu de leur jeunesse.

Et puis, sur le monde où ils avaient, ils avaient connu un ras-le-bol brutal qui les avait amenés à partir à la recherche d'une planète dépeuplée. Ils voulaient vivre à l'écart de la civilisation, de ses entreprises, de ses universités. Ils étaient probablement des rejets du système. Sur eux la mayonnaise de la civilisation n'avait pas pris. Ils ne s'étaient pas adaptés à la vie contemporaine dans le monde.

Ça le ramena à leur problème.

Peut-être y avait-il une université à Pydra, la capitale ? Mais comment se mêler à la population, sans documents d'identité authentiques ? En réalité, il était même plus que temps de se séparer de la plaque magnétique soudée autour de leur poignet droit.

L'empreinte de leurs yeux, si elle y figurait bien, les trahirait au premier contrôle... Sans plaque, ils seraient probablement suspects, mais ça leur laisserait au moins un petit délai de grâce.

Il avait beau retourner le problème, il ne trouvait pas de solutions. Le dilemme était qu'il n'avait pas envie de vivre mais se refusait à mettre fin à ses jours. Trop de respect pour la vie, dont il détenait une petite partie.

Non, il allait être obligé de se supporter pendant plusieurs dizaines d'années. Chasser alors qu'il n'y trouvait pas de joie. Il aimait la vie dans la nature, c'était vrai, mais pas la chasse. Aucun plaisir à enlever la vie à un animal, quel qu'il soit.

Seulement pour survivre il fallait un minimum d'argent, donc pouvoir troquer quelque chose de valeur. Son savoir hétéroclite ne lui servant à rien, il ne restait que la chasse.

Un instant il avait envisagé de faire un élevage de braz, mais Vieux Borj était formel : ils ne supportaient pas la captivité, ne se reproduisaient plus !

Il renversa la tête en arrière. Sa détresse était trop grande, il ne pouvait plus tenir, il fallait qu'il fasse quelque chose, qu'il s'occupe. Il se releva, passa à l'avant s'assit aux commandes et lança la procédure.

Son décollage fut brutal, il entendit des objets valdinguer derrière. Ne s'en préoccupa pas. Il n'y avait là que leurs sacs. Il n'avait pas allumé le projecteur de navigation, évoluait dans le noir et y trouvait plaisir.

Il piqua sèchement vers le sol, que l'on ne voyait pas. Le hurleur de la sonde de proximité se mit brutalement en marche et sa main gauche tira instinctivement sur le petit levier. Il ne remonta pas. A ce niveau on devenait le sol et il accéléra à fond s'efforçant de rester le plus bas possible en évitant les obstacles entrevus...

A ce petit jeu, il fut bientôt en sueur. D'un seul coup la tension disparut. Il fit une chandelle, interrompue automatiquement à l'altitude de croisière. Calmé, il Interrogea l'ordi de navigation pour obtenir un cap-retour vers le dernier atterrissage, le comptoir. Avec ses manœuvres, il s'était beaucoup éloigné et n'avait aucune idée de la direction à prendre. Cap soixante-douze. Il l'afficha.

Ce n'est que vingt bonnes minutes plus tard qu'il vit la lueur, devant. Elle vacillait par moments et il fut intrigué avant de comprendre que ce devait être le comptoir ! Que se passe-t-il? On aurait dit qu'il y avait un grand feu... Une inquiétude commençait à sourdre en lui.

Bientôt ce fut certain, les bâtiments brûlaient ! Son doigt poussa sur le bouton d'accélération comme s'il voulait le forcer à augmenter encore la vitesse.

De grandes flammes jaillissaient des Chârs également. Non, pas

tous, en voilà qui décollaient. Il allait les appeler par radio quand quelque chose le retint. Ils venaient du petit vallon derrière le comptoir.

Il les compta, au passage : trois... quatre, cinq, qui prenaient la direction du nord-ouest.

Qu'est-ce que...

Ses mains agissaient toutes seules, évitant le sol pour se poser à l'abri des brasiers. Il allait descendre quand il vit le cadavre à l'entrée du comptoir dont le toit de bois ne formait qu'une flamme immense. Il se rua dehors.

C'était Paza, la moitié du corps éclaté. La vision horrible laissa Kavan quasi indifférent. Il était au-delà de la peur. Pressant son casque sur sa tête il pénétra dans le bâtiment. Personne ! Il ressortit, ne sentant pas la peau du visage qui le cuisait. Son regard parcourut la scène et il comprit. Des Piqueurs ! Ils avaient enlevé tout le monde... Mais pourquoi ça ? On voyait encore à l'horizon le feu du dernier à avoir décollé. Il fonça vers son Châr, dont il n'avait pas coupé le moteur, et tira comme un sourd sur le levier de gauche. L'engin bondit vers le ciel.

Un virage, tout de suite, et il retrouva le feu, au loin. Jamais Il ne pourrait les rattraper, leurs vitesses étaient forcément identiques. Ça le calma et son cerceau se remit à fonctionner.

A quoi servirait-il de les rattraper ? Que faire en vol ? Et d'ailleurs que faire, de toute façon ? Il essayait d'imaginer un plan mais il ignorait trop de choses. Il fallait attendre. Suivre et attendre. Fébrilement il s'assura qu'il n'avait pas allumé machinalement son feu au retour de sa balade. Non. Il était invisible pour les Piqueurs.

Au fil des minutes il se calma tout à fait. Ael, Pilou et les autres n'étaient sûrement pas en danger immédiat. Mais pourquoi les avoir enlevés ? Pour les donner aux Patrouilleurs ?

Oui, sûrement. Il y avait peut-être de l'argent à gagner comme ça ? Il ne savait pas. Dans ce cas, pourquoi les Broussards ? Là il ne voyait pas.

Immobile aux commandes, il ne quittait pas du regard les lueurs, devant.

XIV

Kavan avait recouvert ses bottes des chaussons de peau dont il se servait pour la chasse. La nuit était très noire et il progressait avec beaucoup de prudence, écartant les branchages de la main. Là-haut, sur le plateau, les Piqueurs faisaient beaucoup de bruit.

Avec cette visibilité médiocre et sans projecteurs d'atterrissage, bien entendu, il avait tant bien que mal posé le Châr dans le vallon, écrasant quelques arbustes. L'important était qu'il n'ait pas été repéré. Après deux heures de vol au cap nord-nord-ouest, les Piqueurs avaient atterri. Kavan s'était mis en vol stationnaire, près du sol, à cinq cents mètres d'altitude et avait bientôt vu les lumières de deux feux. Ils s'installaient un campement provisoire pour la nuit.

De la main il repoussa, dans son dos, l'extrémité des Fulgus. Il en avait trouvé un dans le comptoir en feu et l'avait emmené, avec le sien, voulant croire qu'il pourrait le passer à quelqu'un.

Des hurlements zébrèrent la nuit. Que faisaient-ils ? Ils avaient peut-être volé les réserves d'alcool ? Dans ce cas, il avait une chance de libérer quelques prisonniers, sans avoir aucune idée de la façon de s'y prendre.

Le plateau...

Les feux étaient immenses et projetaient une lumière qui interdisait de s'approcher très près. Les Chârs étaient posés sur la gauche, les uns près des autres. Il y avait beaucoup de monde entre les feux. Kavan chercha des yeux un cheminement pour approcher en se dissimulant.

Allongé sur le sol, il progressait lentement, bénissant l'enseignement du vieux. Maintenant les hurlements étaient ininterrompus. Des hurlements de souffrance !

Il s'efforçait de ne pas écouter, fixant son attention sur son chemin, profitant de chaque massif, chaque arbuste. Bientôt il ne fut pas à plus de vingt mètres et respira longuement, pour se calmer, avant d'ouvrir sa conscience.

Les cris le submergèrent. Des phrases aussi. Il comprit ce qui se passait devant. Les Piqueurs torturaient un Broussard pour lui faire dire où était installé son campement et son stock de plumes !

La haine l'envahit pendant qu'il essayait de voir, au travers des Piqueurs attroupés, qui était la victime. Impossible. Ils étaient trop nombreux. Il y avait même des femmes parmi eux ! Dans le silence de la nuit il entendit les questions :

- ... Combien de plumes ? Allez, parle, tu sais que tu parleras, de toute façon. On a tout notre temps. Là où on va, personne n'approchera.

Il y eut un torrent de rires.

- Crèverai avant...

- Oh non, tu crèveras pas. On te soignera, tu vas voir. Ça peut durer des jours, on est pas pressés. Et il suffit que l'un de vous parle, qu'il nous donne les emplacements, ou même seulement celui des autres. Tu auras subi tout ça pour rien. Et c'est ce qui va se passer, tu peux en être sûr. Quelqu'un va parler. C'est toujours comme ça.

- Vous pourrez pas vous en tirer...

La victime paraissait au bout du rouleau.

- C'est gentil de s'inquiéter pour nous, pas vrai, les gars ?

Il y eut encore d'autres rires. Tous les Piqueurs n'étaient pas agglutinés dans cet endroit. Plusieurs étaient occupés à se restaurer, à l'écart. On ne distinguait qu'un seul veilleur, à la porte d'un Châr. Là où devaient être gardés les autres prisonniers, sans doute. Seulement l'approche en était impossible. Juste de l'herbe rase, pas de buisson, rien !

Kavan envisagea un plan. Foncer vers la sentinelle en venant de derrière. L'abattre et grimper dans le Châr pour décoller ! Il commença à bouger pour avoir une meilleure vue et se disait de plus en plus que ça pourrait peut-être marcher, quand il vit une tête apparaître à la porte. Il y en avait un autre à l'intérieur ! Fichu.

- ... Chauffe-le encore un peu, Pozak.

Un hurlement de fin du monde. Kavan crut sentir une odeur de chair brûlée. Il avait le cœur sur les lèvres. Tellement bouleversé qu'il n'était plus capable de réfléchir. Il avait beau essayer de baisser la tête, refuser d'entendre, il ne le pouvait plus, fasciné par la scène, les bruits.

- Bon, on va le laisser se reposer quelques heures, reprit la voix de celui que Kavan n'avait pas encore repéré. Mettez-le dans le Châr de Mindo et amenez-en un autre.

La forme apparut, comme basée, entre les silhouettes de deux Piqueurs qui traînaient le Broussard par les jambes. Apparemment évanoui Un autre apparut. Celui-là, Kavan le connaissait. Un petit sanguin, tête de tard. Il ne parlerait pas, c'était sûr... Enfin pas tout de suite.

Parce que Kavan avait compris que le chef des tortionnaires avait raison. Tôt ou tard, l'un d'eux donnerait les emplacements. Inévitable. La souffrance répétée est insupportable.

Le premier gueulement fut si fort qu'il le fit sursauter. Il songea que c'est lui qui allait craquer. Il se voyait déjà surgir avec les deux Fulgus et abattre les Piqueurs. C'est vrai qu'avec l'effet de surprise il en aurait un bon nombre, mais pas tous. Il serait descendu avant. Ne serait-ce que par la sentinelle.

Il releva les mains qui vinrent boucher ses oreilles. Il entendait

encore mais s'efforçait de croire que c'était son imagination.

A partir de là, il perdit la notion du temps...

C'est Indira qui le fit revenir à la scène. Il ne savait pas combien de prisonniers étaient passés entre les mains des salopards quand un grand type, barbu, apparut, poussant la jeune fille, les mains attachées dans le dos, les pieds entravés par un lien ne lui laissant que de quoi faire de petits pas.

Elle ne disait rien. La tête haute, elle s'efforçait d'afficher du mépris. Le choc fut trop dur pour Kavan. Tout remonta à sa mémoire, son regard, la douceur de ses lèvres, la légèreté de son souffle... Il allait se ruer en avant quand il réalisa qu'on ne la poussait pas vers les feux. Il baissa ses mains.

- ...Si tu es le premier, nous on vient après, hein, Pazak ? Alors, fais vite !

- Sûrement pas que je vais me dépêcher, lança le grand gaillard par-dessus son épaule. Trop mignonne ! Il y eut des rires encore une fois. Le type n'y fit pas attention, poussant la prisonnière vers un paquet de buissons, sur la droite.

Kavan s'aperçut qu'il avait commencé à ramper. Il contournait une zone d'ombre, les yeux rivés sur les deux silhouettes qu'il s'efforçait de garder entre les feux et lui pour continuer à les localiser.

Il lui fallut du temps pour approcher. Quand il fut tout près, il distingua d'abord Indira, écartelée sur le sol, chacun de ses membres attaché à la base d'un tronc, un chiffon dans la bouche pour l'empêcher de hurler. Le type avait coupé le bas de combine de la jeune fille. Installé entre ses jambes, il l'avait pénétrée et bougeait lentement.

La main de Kavan accrocha son couteau-laser au moment où il plongeait. Il tomba sur le gars et, dans le même mouvement, la main droite appuyée contre le dos musclé, pressa le bouton rouge. Le rayon dut jaillir à l'intérieur des chairs...

De la main gauche Kavan avait bâillonné le type, basculant sur le côté pour l'arracher à Indira. Quand l'autre roula sur le dos il balaya sa poitrine, du haut en bas. Le sang jaillit de manière insoutenable...

Déjà Kavan coupait les liens et se penchait sur Indira. Il rencontra son regard, recula presque devant son intensité. Elle n'avait pas perdu son sang-froid, avait toute sa tête.

- Tu peux marcher ? souffla-t-il.

- Courir, répondit-elle en tendant la main vers le ceinturon du gars, posé sur le sol avec le gros Rév.

"Viens, fit-elle en se le passant autour du cou. Il faut se sauver."

Il hocha la tête, incapable de dire quelque chose.

- Comment es-tu ici ? demanda-t-elle encore.

- Châ, lâcha-t-il. Dans le vallon, dessous.

- On y va, vite. On ne peut rien faire pour l'instant.

- Je le sais.

Il aurait voulu lui expliquer qu'il était là depuis des heures. Ne pouvait pas.

- Passe devant.

Ils mirent une heure à rejoindre le Châr. Ils avaient entendu les cris au moment où ils abordaient la descente dans le vallon. Puis le début de poursuite. D'autres cris, des ordres.

Installés à bord, Kavan se mit aux commandes et décolla, gardant le Châr au ras du sol pour descendre le vallon à l'opposé du campement. Indira s'était tout de suite dirigée vers l'arrière. Quand elle revint s'asseoir près de lui, ils étaient en palier à cent mètres du sol, fuyant en changeant de cap toutes les minutes. Elle avait fouillé les sacs et changé son bas de combine.

Elle resta silencieuse durant quelques secondes, puis tendit la main pour venir la poser doucement sur celle de Kavan.

- Ne m'en veux pas pour tout à l'heure au comptoir. J'ai voulu réagir contre ce qui me pousse vers toi. Je suis jalouse de ma liberté... Enfin j'étais. Cette histoire, à l'instant, a changé beaucoup de chose en moi... C'était dur pour toi, ce qui s'est passé, les tortures, je veux dire ?

Malgré elle, probablement, sa voix était encore sèche.

- insoutenable... Mais quand je t'ai vue, j'ai craqué.

Il voulut ajouter quelque chose, lui dire ce qu'il avait ressenti, mais elle ne lut en laissa pas le temps.

- Tes copains, enfin tes frères, vont bien. Ils ne seront pas torturés, je pense. Les Piqueurs savent qui ils sont.

Il hocha la tête, comprenant qu'elle ne voudrait parler de ce qui lui était arrivé qu'à sa manière à elle.

- Tu sais où trouver les Patrouilleurs ? demanda-t-il.

- Primo, non. Secundo, on résoud nos problèmes nous-mêmes, sans appeler les Patrouilleurs au secours. Tertio, de toute façon on n'a pas d'installation radio assez forte pour contacter un PC de Patrouille. Il faut se débrouiller seul et avant que les Piqueurs arrivent à leur cache.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on ne pourra pas entrer. Ils se sont installés dans votre Centre-édu.

- Hein ?

- D'après ce que j'ai compris, ils sont tombés par hasard sur le campement de deux Enquêteurs Traqueurs qui vous cherchaient et les ont abattus. C'est comme ça qu'ils ont appris qu'un Centre était installé dans la région. Je suppose qu'ils ont fait parler un survivant. Ils ont même gardé les deux corps parce qu'ils ne savaient pas très bien comment fonctionnait le système permettant d'entrer dans la vallée. Ils ont dû se demander s'ils n'avaient pas un émetteur sur eux, ou si

l'appareil était dans l'engin des types. Pour être sûrs de leur coup, plutôt que de le chercher, ils ont fourrés les Traqueurs dans leur combinaison de vol en réglant la température interne sur le zéro absolu, tu te rends compte ?

Le crâne de Kavan s'était mis à bouillonner.

- Attends, pourquoi dis-tu qu'on ne pourra pas entrer?

- Eh bien, dans un Centre...

- On en est bien sortis, nous ! Et je suppose qu'ils peuvent circuler à l'intérieur sans risques. Ils doivent avoir un truc quelconque, pris aux Enquêteurs, sans doute...

Quelque chose voulait sortir de sa mémoire et il se tut sans se préoccuper du regard d'Indira posé sur lui...

Le "local de reprise de contrôle". Les types, dans le Centre, avaient employé ce terme "Sous une rampe" dans la partie nord... "l'extrême nord, au dernier niveau"...

Il n'y avait qu'une rampe au nord... Elle se montrait à lui, dans sa mémoire. Il saurait y aller directement !

- Au contraire, il faut arriver là-bas avant eux, dit-il en virant sèchement, on a la nuit pour ça. Et peut-être un peu plus s'ils te cherchent au jour.

- Qu'est-ce que tu veux faire ?

- Les attendre dans le Centre. Là-bas je serai chez moi, tu comprends ? J'en connais le moindre recoin. Ça compensera leur avantage du plus grand nombre. Ensuite à nous de manœuvrer.

- Tu retrouveras le chemin pour arriver là-bas ?

- En refaisant celui que nous avons parcouru, je crois que oui. Je vais d'abord aller vers les grandes chutes. Tu peux nous amener jusque-là ?

- Bien sûr, et-elle en prenant les commandes pour appuyer davantage au nord.

"Alors tu penses vraiment... pouvoir délivrer les copains ?" reprit-elle un peu plus tard.

A sa voix, qui vacillait un peu, il comprit que dans sa tête elle avait fait l'impasse, sachant qu'elle allait laisser sa peau dans l'histoire pour venger les autres. Pas certaine d'ailleurs d'abattre tous les malfaisants.

- On a de bonnes chances.

- Compte tenu de ton pessimisme habituel on devrait alors y arriver.

- Tu me trouves pessimiste...

Il allait préciser sa question, quand il réalisa ce qu'elle avait enduré cette nuit et il s'interrompit.

Pour la seconde fois, elle posa la main sur son poignet en ébauchant une ombre de sourire.

- C'est ce que tu as interrompu qui te poursuit ?

Elle avait une drôle de façon d'en parler. Il hocha la tête.

- Tu sais, Je ne suis plus une gamine, fit-elle en choisissant soigneusement ses mots. Je veux dire que j'avais déjà...

- Oui, j'ai compris, la coupa un peu sèchement Kavan, qui se rendit compte qu'il n'avait jamais pensé à ça avant.

- Et je suis une fille de la brousse. Il se passe de sacrées histoires chez nous. Alors... enfin je n'en fais pas une montagne, tu comprends ? Si tu n'avais pas tué ce salopard, je l'aurais fait moi-même. Mais je ne veux pas en être traumatisée toute ma vie... J'aurais déjà pu l'être quand mes parents ont été tués devant moi par un physe, lorsque j'étais petite. Comprends que ce n'est pas que je donne peu d'importance au viol, mais c'est fini maintenant. Je veux vivre normalement, sans me laisser ronger par ce qui s'est passé. C'est un sale souvenir, mais je ne veux pas bousiller le reste de mes jours avec ça. Tu vois ?

Une leçon, voilà ce qu'elle était en train de lui donner ! Un modèle d'équilibre. Il devinait qu'elle avait très mal pris le viol mais elle réagissait, refusant d'ajouter un autre mal à ce qu'elle avait déjà subi. Elle avait raison, c'était maintenant qu'il fallait avoir cette attitude. Ce qui n'enlevait rien à la haine qu'elle pouvait avoir du violeur et de ses copains. Ceux-là, ils mourraient salement...

- Est-ce que tu me comprends? demanda-t-elle encore une fois. C'est important pour toi.

- Pourquoi dis-tu : pour moi ?

- Parce que le viol te bouleverse peut-être plus que moi. Enfin différemment. Si ça modifiait ce que tu parais éprouver, je serais...

Elle s'interrompt et il n'osa pas l'interroger. C'est elle qui reprit, un long moment plus tard :

- Il faut que tu saches... Dès le premier jour, tu m'as plu. Seulement tu paraissais si hautain, toi qui sortais d'un Centre et qui avais l'air de nous prendre pour des espèces de retardés, que je me mis mise à te détester. Et plus je pensais à toi, plus je te détestais... Je suppose que ça aurait duré toujours si les Patrouilleurs n'étaient pas venus... Quand je t'ai embrassé, je ne pensais à rien d'autre qu'à détourner leur attention. Mais il s'est passé quelque chose en moi...

- Moi aussi, fit-il vivement.

- Je sais, enfin je l'ai compris après, corrigea-t-elle. D'abord je m'en suis terriblement voulu de t'avoir montré... enfin bon. C'est pour ça que je me suis éloignée. J'étais avec les autres qui me charriaient mais je ne répondais pas. Je pensais à toi. J'ai tout de même fini par comprendre que tu avais ressenti la même chose et je suis partie te chercher. Mais tu avais décollé. Après, ils sont arrivés et nous ont surpris. Je ne sais pas très bien dire ces choses-là, je n'ai pas l'habitude, mais... je tiens à toi.

Il comprit combien ces mots devaient être difficiles à prononcer

pour elle et se borna à répondre :

- Moi aussi, et c'est peu dire.

Il avait eu beaucoup moins de mal à retrouver le chemin de la vallée qu'il ne l'avait craint. A partir des grandes chutes dont la phosphorescence illuminait la nuit, il s'était dirigé vers les montagnes et était tombé sur quelques points de repère dont il se souvenait.

Devant la petite faille, qui se détachait sur le ciel, ils cherchèrent où cacher le Châr et finirent par trouver un surplomb qui ne le dissimulait pas entièrement mais le laisserait probablement dans l'ombre jusqu'en fin d'après-midi. Il faudrait bien que ça aille.

Ensuite il fallait continuer à pied.

- Tu penses que l'ordi central ne surveille pas la vallée ? demanda Indira en achevant de se préparer.

- Si, mais je compte un peu sur le fait que les Piqueurs ont le moyen de se déplacer ici. Le Gestionnaire sera perturbé. Le temps qu'il juge si notre attitude est hostile, j'espère bien qu'on sera sur place.

- Où, sur place ?

- Dans le local de reprise de contrôle. Après on ne risquera plus nec. Il suffira de les attendre.

- Peut-être pas aussi simple, quand même. Tu as une idée ?

- Encore un peu floue... Bon, il va falloir faire vite, de l'autre côté du passage. Ça descend assez raide, comme ici. Dans la vallée il faudra courir pour gagner le Centre. Il nous reste deux heures et demie de nuit seulement.

Le Fulgu dans le dos, avec juste un petit sac de vivres mais la gourde pleine au côté ils se mirent en marche.

Quand il découvrit la vallée, en dessous, Kavan eut un petit coup au cœur. C'est maintenant que ça se jouait. Si l'ordi réagissait mal, tout serait très vite terminé. Il ignorait en quoi consistaient les défenses de la vallée mais savait qu'elles étaient d'une efficacité totale...

Il ne se passa rien. Peut-être n'étaient-ils pas encore décelés ? Il s'engagea dans la descente, se souvenant de l'autre, six mois plus tôt. Cette fois l'entraînement que Vieux Borj leur avait donné changeait considérablement les choses. Ils dévalaient la pente rapidement.

Le bas de la vallée. C'était maintenant qu'il fallait faire vite. Ils étaient à découvert. Ils partirent au trot, se dirigeant vers le lac et la pointe nord. Indira passa en tête.

Sans sa forme physique, il n'aurait jamais pu tenir le train que la jeune fille assurait. Mais il fallait cela, le jour pointait quand ils arrivèrent aux bâtiments où l'on ne voyait plus aucune trace de l'explosion. Tout avait été réparé. Normal.

L'ordi n'avait toujours pas réagi. Donc le procédé des Piqueurs

devait être perturbant pour lui.

Néanmoins Kavan faisait vite. Suivi d'Indira, il s'engouffra dans un sas et fonça vers la première rampe d'accès aux niveaux inférieurs. Ses bottes avec les pantoufles de peau ne faisaient aucun bruit sur le sol.

Au dernier niveau, il ne vit aucune porte sous la rampe et eut un instant de peur. C'était forcément ici, il fallait mieux observer. Indécise, Indira regardait autour d'elle, visiblement impressionnée. C'est en tournant l'angle qu'il devina l'accès. Il s'en approcha, passa les mains sur les bords et un passage s'ouvrit. Gagné, il voyait la batterie d'écrans !

Il pénétra rapidement: suivi de la jeune fille, referma la porte, s'assit immédiatement devant le clavier de la console d'ordi et tapa :

- "Prise de contrôle."

Cinq secondes puis le symbole d'accord s'afficha. Gagné !

- "Situation du Centre ?" interrogea-t-il en se forçant au calme.

- "Une promotion en cours de gestation. Intrus dans le Centre, protégés par un CM2."

- "Actuellement dans le Centre ?"

- "Partis en véhicule rudimentaire. Deux autres ont pénétré voici six minutes."

- "As-tu le moyen d'identifier ces intrus-là ?"

- "Affirmatif. Paramètres enregistrés. Une femme de la population locale et un ancien édu de la dernière promotion."

Kavan fut impressionné. Il n'avait aperçu aucune borne de repérage sur leur chemin. Il y en avait donc de dissimulées ? Sûrement. Il eut une idée soudaine :

- "Ces deux intrus vont circuler dans le Centre et la vallée. Ils devront être libres de leurs mouvements, où qu'ils aillent. Reçu ?"

- "Enregistré."

- "Les autres intrus vont revenir avec des membres de la population locale, ils devront pouvoir pénétrer dans le Centre."

- "Enregistré."

- "Je veux être prévenu du moment où ils arriveront dans la vallée et les suivre à l'image, ici même."

- "Enregistré."

- "Ont-ils choisi un endroit où séjourner ?"

- "Ils se cantonnent en général dans la pointe sud. Ils choisissent des chambres différentes chaque jour et l'entretien les remet l'état au fur et à mesure. Ils brisent beaucoup d'objets. Comportement primaire et violent."

- "Affichage des locaux où ils ont séjourné sur le secondaire."

Un plan partiel apparut sur l'écran voisin. Kavan s'y retrouva tout de suite, c'était au niveau I. Apparemment les Piqueurs ne s'aventuraient pas trop à l'intérieur du Centre.

- Aide-moi, Indura, fit Kavan. Où vont-ils mettre les prisonniers ? Est-ce que tu peux te mettre à leur place et trouver un endroit ?

- Je... je ne m'y repère pas bien sur ce plan.

Il eut envie de se retourner pour lui dire qu'il s'agissait d'un plan classique quand il comprit. Elle venait d'atteindre ses limites...

- OK. Alors explique-moi. Ils ont besoin d'une assez grande pièce, non ?

- Non. Si tu penses au confort, ils s'en foutent ! Tout ce qu'ils veulent, c'est qu'il n'y ait qu'une issue pouvant être gardée facilement par un seul homme.

Alors n'importe quel deux-pièces suffirait. Ça ne permettait pas de deviner à l'avance où ils mettraient les prisonniers. A proximité de... Il fallait faire appel à sa petite enfance. Est-ce que le décor des premières années était déjà monté ? Il tapa la question.

- "Affirmatif.", répondit le Gestionnaire.

- "Les Piqueurs fréquentent-ils toujours la même cafétéria ?

- "Affirmatif."

Il demanda laquelle et la visualisa sur le plan. C'était près des chambres utilisées. Donc ils placeraient sûrement les prisonniers dans le même coin. Il réfléchit un moment avant de taper :

- "Je veux pouvoir te donner des consignes depuis n'importe quel poste intérieur. Je ferai précéder les messages du mot de code. DELIVRANCE. Reçu ?"

Tout, ou presque, se décidait là-dessus. Théoriquement il fallait taper les ordres sur ce clavier-ci, qui était hors circuit. Est-ce que ça marcherait de n'importe où dans le Centre ?

L'ordi fit attendre sa réponse puis afficha :

- "Enregistré."

Wouhaou ! Eh bien ça y était, il n'y avait plus qu'à attendre. Et se reposer. Il tapa son daller message :

- "Tout ce qui vient d'être échangé ne devra figurer que sur un quartz d'enregistrement, pas sur les bandes-mémoires. Pas plus que ce qui concerne l'arrivée de tous les intrus et ce qui se déroulera jusqu'à leur départ. Reçu ?"

- "Enregistré."

Il se tourna vers Indira qui n'avait plus dit un mot et lui sourit

- Soif ?

- Hein ?... Non, plutôt faim !

- OK, on peut se choisir un endroit tranquille pour les attendre. On va rester à ce niveau mais aller au sud dans une cafétéria où tu vas goûter la cuisine du Centre. Et on dormira dans des chambres. Tout est déjà installé pour la nouvelle promotion. Ce sont des chambres d'enfants, qu'ils n'occuperont d'ailleurs pas avant plusieurs années. En tout cas les lits risquent d'être un peu courts, mais il n'y a rien d'autre.

Pour le reste, l'ordi nous réveillera à temps.

*

**

L'heure du cours d'Histoire... Déjà le... Réveillé en sursaut par la sonnerie de l'ordi, Kavan tourna la tête ahuri. Dans le décor de la chambre son esprit mit plusieurs secondes à recomposer la situation. Il n'était plus au Centre. Enfin provisoirement si mais...

Il retomba cruellement dans la réalité, jetant un œil à l'écran de l'ordi. Le symbole d'appel réservé apparaissait dans le coin gauche. Il se leva rapidement, venant taper l'accord sur le clavier, avec le mot code : DELIVRANCE.

- "Onze engins volants en approche lente, accompagnés du véhicule de liaison."

Kavan passa en mode vocal :

- Passe-moi l'image sur le mode Détection et suis-les jusqu'à l'intérieur. Je ne veux plus les perdre de vue.

- "Reçu."

Les Chârs. Ils venaient de passer la limite sud. Sur le bord de l'engin de tête un petit symbole orange s'inscrivait à l'écran. Kavan en ignorait la signification. L'autorisation de passage ? Tout à fait derrière, un autre appareil ovale, plus grand, suivait. Il n'était pas sur le plateau, la veille.

Kavan jeta un œil à l'heure, dans la petite fenêtre supérieure de l'ordi, douze heures vingt et une. Le coup de chance que cet engin ne les ait pas précédés, il aurait pu les repérer quand ils traversaient la vallée !

Il passa dans la cursive pour atteindre la chambre voisine où il pénétra avant de stopper net. Indura était couchée sur le côté gauche, la jambe du dessus repliée. Nue !

Dieu qu'elle était jolie ! Quelque part son esprit lui donna raison. Il avait toujours deviné qu'elle était bien faite. Mais c'était peu dire de sa taille si fine, de ses longues cuisses, de la courbure de son dos...

Il respira profondément, comme pour se remettre, et se détourna, disant d'une voix pas très sûre :

- Indira..., réveille-toi. Ils sont arrivés. Enfin ils arrivent. Il faut qu'on aille se mettre en position. Est-ce que...

- Ça va, Je suis réveillée, fit la voix de la jeune fille, dans son dos.

Quelques secondes puis, juste derrière lui :

- Tu peux te retourner.

Elle avait enfilé sa veste qui descendait d'à peine deux centimètres sous sa féminité... Il détourna les yeux alors qu'elle élevait une main à sa joue, qu'elle effleura rapidement.

- C'est gentil... Va, Je te rejoins.

- Non. On ne se sépare plus à partir de maintenant. Termine de

t'habiller, je vais prendre mon matériel dans ma chambre et on se retrouve dehors.

Fulgu à la main, il l'attendait dans la coursive. Dès qu'elle fut là, il alla éteindre l'ordi et démarra en courant vers les puits anti-grav. Arrivés au niveau I, ils s'engouffrèrent dans la dernière chambre d'un passage secondaire et Kavan alluma de nouveau l'ordi en tapant son mot code.

Les Chârs étaient immobilisés près d'un sas et trois Piqueurs entraient dans le bâtiment, précédant un groupe de quatorze Broussards prisonniers qui se traînaient, pliés en deux comme s'ils étaient tous blessés au ventre. Ael et les autres les aidaient tant bien que mal à marcher, malgré leurs liens.

Une fois dans le bâtiment, une autre caméra les prit en chasse. Les Piqueurs allèrent directement à la cafétéria, sauf les deux qui s'occupaient des prisonniers.

Ils étaient environ une vingtaine.

Ceux-là furent poussés dans une petite salle de jeu, à côté de la cafétéria. Dommage. Cet endroit était bien près.

- Reviens aux véhicules, ordonna Kavan.

L'image bascula sur l'extérieur.

- Il faut que l'on sache exactement combien ils sont, expliqua-t-il à l'intention d'Indira. Ils ont dû... Vacherie, ils en ont laissé un dehors.

Un Piqueur faisait les cent pas, l'arme dans le dos, entre les Chârs et le sas.

- Eh bien, ce sera notre premier, dit Kavan. Tu peux t'en charger ?

- Ca, avec joie.

- Je vais te montrer par où sortir. Tu le tires au Fulgu et tu ramènes le corps pour le planquer dans un coin quelconque. Et tu récupères son arme, bien entendu. Moi je surveille leur installation. Il faut savoir précisément ce qu'ils font avant d'attaquer les isolés. Dès que l'alerte sera donnée, ce sera plus difficile. Viens, je vais te faire sortir.

Quand elle revint, une demi-heure plus tard, elle avait le visage fermé. Il ne lui posa pas de question, c'est elle qui expliqua :

- Pas la même chose de descendre un type dans une bagarre et le tirer froidement...

Il comprit et songea qu'il aurait peut-être dû s'en charger...

- Maintenant plus personne ne doit sortir, reprit-il à l'intention de l'ordi. Ferme les portes pour tout le monde, sauf pour la femme qui m'accompagne et moi-même. Je veux aussi être prévenu si l'un d'eux s'éloigne de ce secteur et s'ils approchent de l'endroit où je me trouve.

- "Il y en a deux au niveau II, répondit immédiatement la machine. Ils sont descendus par la rampe."

- Image !

Les deux Piqueurs apparurent. Ils avançaient dans la coursive

centrale, fouillant une pièce de temps à autre.

- Localisation sur le plan ! ordonna Kavan.

Il se repéra et lança à Indira :

- Prête à attaquer ?

Elle hocha la tête.

- On descend par le puits anti-grav. Ça débouche à l'extrémité. On les y attend et... un instant. Ordi, passe-moi l'image de la pièce où sont enfermés les hommes.

Les blessés étaient allongés en chien de fusil, à même le sol. Brigie était penchée sur Vieux Borj, évanoui, le visage crispé. La colère fut tout de suite là, envahissante, totale.

- Aucun autre moyen d'accès dans cette pièce ?

- "Négatif."

Dès la sortie de la cabane du puits anti-grav, ils furent sur leurs gardes mais rien n'était visible. Pourtant on entendait quelques bruits. Les Piqueurs ne devaient pas être loin.

Kavan pénétra dans la première chambre, pendant qu'Indira surveillait les abords, à la porte, et demanda une localisation sur l'écran. Les deux types étaient à une cinquantaine de mètres, leur arme en bandoulière dans le dos.

La porte entrebâillée, Kavan écoutait les bruits venant de la coursive. Les gars ne bavardaient pas. A se demander à quoi rimait cette fouille ? Il n'eut pas le temps d'y réfléchir.

- Tiens, t'as vu ce truc ? Y z'ont de drôles d'installations, ces mômes.

Ils venaient de pénétrer dans une salle de soins. Kavan sut que c'était le moment et sortit dans la coursive, immédiatement suivi de la jeune fille. Sans se concerter ils se postèrent chacun d'un côté de la porte de la salle, le Fulgu à l'horizontale, prêts à tirer.

Tout alla très vite. La porte était large, ils apparurent côte à côte.

- Salut, les salopards, fit Kavan d'une voix douce.

Les deux hommes se mirent en branle en même temps, cherchant frénétiquement leur Rév, au ceinturon. Ils n'en eurent pas le temps, Kavan et Indira avaient tiré...

Après il fallut cacher les corps. Kavan demanda carrément à l'ordi, le prévenant qu'il y en aurait d'autres.

Un peu plus de trois heures du matin. Comme chaque nuit le Centre s'était automatiquement mis en lumière nocturne pour faciliter le rythme biologique humain.

Chacun d'un côté de la coursive, bardés des Fulgus et Révs récupérés sur les Piqueurs, ils progressaient sans faire le moindre bruit. Kavan était terriblement concentré. Dans la journée ils avaient assisté, à l'écran, à l'agonie de Vieux Borj impossible d'intervenir... Depuis ils vibraient de haine.

Les Piqueurs avaient tué deux Broussards. Ils n'étaient plus que douze, plus Brigie et les autres. Aucun d'eux n'avait encore parlé. Même à propos du campement des morts.

En passant devant une porte entrouverte Kavan entendit un ronflement et s'immobilisa, le temps de fermer le battant. Indura attendit, couvrant la coursive du canon de son arme qui balayait l'espace. Ils avaient décidé de s'occuper des dormeurs plus tard, si c'était possible, après avoir libéré les prisonniers. Kavan reprit sa marche.

La cafétéria...

Personne. D'après les plans rapprochés de l'ordi, il n'y avait qu'une sentinelle à la porte de la petite pièce où se trouvaient les prisonniers. C'est Kavan qui l'ajusta, du bout de la coursive, au Fulgu...

La suite fut très simple. La porte était fermée de l'extérieur et il suffit de débloquer la serrure magnétique, l'éclairage de nuit était largement suffisant. Ils entrèrent en silence et chacun alla voir les siens. Kavan se pencha sur Pilou, qui dormait sur le côté gauche, et posa la main sur son épaule, prêt à le bâillonner s'il faisait du bruit.

- Réveille-toi, chuchota-t-il.

- Hein... Dieu ! c'est toi ? Mais comment... ?

- Plus tard. Réveille les autres doucement.

Indira semblait avoir de la peine à ranimer un blessé et il alla l'aider.

- Il vit toujours, glissa-t-elle tout bas.

- N'insiste pas. On va le porter. De toute façon on les amène tous au bloc médical, au dernier niveau.

C'est le départ qui serait délicat. Il ne fallait surtout pas qu'un geste maladroit amène un blessé à gémir.

Finalement un seul émit un gromement, vite étouffé, dès qu'il fut assez conscient pour réaliser ce qui se passait. Avant de se mettre à jurer d'excitation, entre ses dents ! Il pouvait marcher seul, une fois qu'Indira eut coupé les liens qui attachaient ses chevilles.

Quand tout le monde fut libéré, Kavan les fit sortir, chaque blessé inanimé porté par deux des garçons et des filles de la promo. Mais personne ne dit rien avant de quitter la cabine du puits anti-grav, au dernier Niveau. Ael partit au trot chercher un Glisseur et revint très vite sur un engin.

Le trajet jusqu'au bloc fut court.

- Brigie, tu t'en occupes? fit Kavan en se dirigeant vers le terminal d'ordinateur de la première salle de soins intensifs.

- DELIVRANCE... Ordi, demanda-t-il, est-ce que quelqu'un a bougé au niveau I ?

- "Négatif."

- La fille et moi, nous allons y remonter, je veux que tu verrouilles les portes du bloc derrière nous. Personne, hormis nous, ne doit y pénétrer.

- "Enregistré."

- Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Ael, près de lui.

- Supprimer ces salopards, laissa tomber Kavan.

- Alors j'en suis.

Il y avait tant de haine dans son ton qu'il était inutile de le contredire. En outre il n'y avait pas de raison valable pour cela...

- Moi aussi, lâcha Sista, d'un peu plus loin.

- On en est tous, dit Katell.

- Et nous, alors? râla un Broussard blessé.

- Non, vous n'êtes pas en état de...

Le type se releva tant bien que mal.

- Tu sais pas c'que c'est qu'un Broussard. Fais- nous donner un truc juste pour qu'on tienne su' nos jambes pendant une heure. Y sont pour nous, les Piqueurs, pour personne d'autre. Vous, vous aurez qu'à nous couvrir. Y en aura pas pour longtemps.

Kavan hocha lentement la tête. Après les tortures qu'ils avaient subies, on pouvait les comprendre.

- D'accord, mais il n'y a pas de Fulgus pour tout le monde, il faudra en récupérer au fur et à mesure et utiliser aussi des Révs. Amenez-vous ici on va demander à l'ordi de vous soigner rapidement et de nous indiquer les chambres occupées. Repérez-les bien.

*

**

Immobile devant la couchette où dormait le Piqueur, Kavan, Fulgu pointé, attendait il ne savait quoi. Indira avait raison, c'est une chose de tirer au combat, une autre de supprimer un salopard froidement. Même la haine au cœur ! Si les Broussards n'avaient pas voulu faire ce boulot, jamais il n'aurait pu le faire ! Une exécution, un massacre plutôt ! Ils étaient si nombreux, les salopards. Plus de trente, finalement.

Il voulait savoir ce que les Enquêteurs avaient dit et venait de pénétrer dans la dernière chambre pour faire un prisonnier.

Il avança d'un pas, saisit le Fulgu posé contre la paroi, et lança son pied dans le flanc du type qui sursauta.

- Eh tu...

Il s'interrompit en découvrant Kavan.

- Qui es-tu ?

- Comment passez-vous les barrages magnétiques de la défense ? fit Kavan sans répondre.

Le gars bougea sur le côté.

- Non mais, depuis quand tu...

Cette fois il reçut un coup de pied dans le genou et gronda.

- Répond ! fit Kavan.

- D'accord, fit l'autre en se redressant.

Sa main se posa naturellement, derrière son dos, comme pour prendre appui. Mais l'expression de son visage le trahit.

Très vite, Kavan pressa la mise à feu. Le type fut projeté en arrière par la contraction de son corps et le Rév qu'il venait de saisir vola. La poitrine éclatée, le gars ne bougea plus.

Ramassant le Rév, Kavan alla allumer l'ordi. Il n'eut pas le temps de poser une question, un hurlement venait de se faire entendre dehors. Ça tournait mal... Il eut le réflexe de se précipiter dans la coursive, réprimé in extremis.

Revenant à l'ordi, il demanda une vue de l'extérieur. Le corps de Sista était étendu devant une porte, le visage tourné de son côté. Un gros plan montra une crispation de sa bouche. Elle n'était que blessée...

- Où se trouve celui qui a tiré ? demanda-t-il.

Sur l'écran il découvrit un type mince, Fulgu en main, se dissimulant dans une embrasure de porte. Pas de Broussard en vue. Ce type serait dur à déloger.

- Plan montrant les occupations des chambres.

Il repéra celle où il se trouvait et la position du gars, trois portes plus loin.

- Communication avec toutes les chambres occupées, sauf celle de cet intrus.

Le symbole d'accord. Il tapa sur le clavier :

- "Qui se trouve dans la quarante-sept et la quarante-neuf ?"

Les réponses arrivèrent assez vite, ils avaient entendu le signal de message.

- "Padern dans la quarante-neuf."

- "Katell dans la quarante-sept."

Ils se trouvaient de part et d'autre du type, de l'autre côté de la coursive.

- "Comptez Jusqu'à dix, puis tirez durant trois secondes dans sa direction pour me couvrir."

A la porte il mit en joue et attendit.

Voilà, ils tiraient. Des débris de paroi volèrent...

Immobile, le Fulgu épaulé, il attendit. Après plusieurs secondes une main armée apparut. Il pressa la mise à feu et le Piqueur hurla tout de suite. Cette fois il fonça.

En arrivant devant la porte il repéra le type qui essayait de redresser un Fulgu. Il déclencha le feu encore une fois et l'autre fut coupé en deux !

Lorsque les copains arrivèrent, il n'en était pas encore remis.

*

**

C'était le troisième jour après leur retour au Centre. Prévenus par radio, Blikart et Fasier étaient arrivés le lendemain avec un groupe de Broussards. Les blessés avaient passé les trois jours au bloc, et étaient, tant bien que mal, en état de regagner leurs campements. Mais ils voulaient tous partir...

- Vous allez pas rester dans le Centre, hein, les gamins ? demanda Blikart, dont les yeux disparaissaient presque, au milieu des rides de son visage, depuis la cérémonie d'incinération de Vieux Borj, la veille.

Kavan posa son pot de thé à côté de celui d'Indira, sur la table de la cafétéria où ils faisaient leurs adieux au vieux Broussard. Les copains de celui-ci achevaient de préparer les Chârs et les amis de Kavan venaient de redescendre, afin de poursuivre leurs nouvelles occupations au niveau inférieur.

- Non, répondit-il. Enfin, quelques semaines encore. Mais on sera partis quand la nouvelle promotion naîtra, dans deux mois, ne vous inquiétez pas...

- Dis-moi au moins pourquoi ?... Sauf si c'est un secret entre vous.

- Un projet d'Ael pour parachever votre scénario, répondit le jeune homme en jetant un œil rapide à Indira. Votre idée a tout changé pour nous.

C'est Blikart qui l'avait eue. Une idée à deux volets, à partir des récits des rescapés et en voyant l'engin des Enquêteurs. Tout bête.

Puisque les Piqueurs étaient recherchés, on pouvait utiliser leurs corps pour reconstituer la bagarre qui les avait opposés aux Enquêteurs, en laissant sur place un Châr endommagé par des tirs de Fulgus. L'astuce était de placer, en plus, sept corps éclatés dans l'appareil des Traqueurs, les plaques magnétiques des jeunes gens à leur poignet ! Et d'aller installer le tout loin d'ici. Le scénario suivait suffisamment ce qui s'était effectivement déroulé, pour rendre l'histoire totalement plausible.

Très logiquement, après tout c'était leur métier, les Traqueurs

avaient retrouvés et capturé les fuyards, vivant comme des Broussards et, au retour vers le Centre, avaient été attaqués par la bande de Piqueurs.

Si, en effet, les Enquêteurs les avaient retrouvés, il est vraisemblable qu'ils les auraient ramenés, attachés, dans leur engin. Et les Piqueurs n'auraient fait aucune différence, abattant tout le monde. Imparable. Le détail des fuyards vivant comme des Broussards était logique et expliquait le long délai pour les retrouver.

Il suffirait ensuite de prévenir la Patrouille qu'un Brouss' était tombé sur le lieu de la bagarre, attiré par les deux engins posés, en racontant également le raid contre le comptoir de Paza, la mort de Vieux Borj, etc...

Le second volet de l'idée de Blikart découlait de ce que lui avait dit Vieux Borj. Depuis des mois, il cherchait des plaques de naturels, quatre d'hommes et trois de femmes pour donner une chance aux jeunes gens de s'installer.

Il avait mis à contribution tous les copains qu'il pouvait contacter. Il voulait des plaques correspondant à leur âge. Ça ne ferait pas illusion longtemps dans un lecteur de Patrouilleurs, les signalements seraient forcément différents, sans parler de l'empreinte des yeux, mais c'était le mieux qu'ils puissent jamais espérer.

Blikart n'avait eu que l'embarras du choix avec les cadavres des Piqueurs disséminés dans le Centre ! Les Piqueurs étaient pratiquement toujours des naturels.

- Je ne sais pas si vous le saviez, mais Ael, ici autrefois, passait son temps dans les laboratoires. Il avait une formation anarchique de physicien qu'il avait améliorée en apprenant des trucs pour bricoler. Avec le matériel qui est dans le Centre, il est sûr d'effacer la gravure magnétique des plaques. Il est en train de les réenregistrer avec notre signalement précis et une empreinte de nos yeux ! Si vous pouvez lui donner des noms, une filiation qui tienne la route, ces plaques deviendront authentiques. A condition de ne jamais quitter cette planète, on pourra vivre normalement, s'installer dans une ville, avoir une vie plus en accord avec notre passé.

La jeune fille paraissait plus attentive soudain. Kavan se tourna de son côté.

- ... Il y a ici un matériel d'enseignement hypnotique, poursuivit-il. Il sert surtout à peaufiner des programmes mal assimilés par des élèves peu travailleurs, mais il peut injecter des pans entiers de connaissance. A partir de là, Ael a eu l'idée de nous faire des programmes précis. Avec ce que l'on a appris déjà, ça ne doit pas présenter de difficultés. L'avantage c'est qu'on peut s'introduire dans la population locale des villes avec une fonction, tu comprends ? Brigie, médecin, etc...

C'est une vie plus proche de ce à quoi on s'est préparés

maladroitement.

- Vous avez peut-être raison.

Blikart n'avait pas l'air totalement convaincu et Kavan lui demanda pourquoi.

- De toute façon, vous n'évacuerez jamais de votre crâne l'histoire de votre enfance. Ça sera toujours difficile pour vous de vivre. Y serait bon qu vous restiez en contact les uns avec les autres. Vous aurez besoin de parler à quelqu'un.

- Oui, on s'en est rendu compte.

- En tout cas vous pourrez toujours revenir nous voir, si vous craquez. Avant de partir vers la ville passez à mon campement, j vous donnerai le moyen de savoir où on se trouve en nous contactant par radio. On bouge souvent mais on reste, en gros, dans la même région.

- Merci. Vous savez, on ne s'attend pas à ce que ce soit facile. Mais on a beaucoup changé, avec cette histoire. On a mesuré combien il faut en baver pour obtenir quelque chose.

Le vieux hocha lentement la tête.

- Bon, on s'est tout dit, gamin, je pars. Les copains doivent en avoir fini avec les Chârs des Piqueurs qu'on récupère. Je vous appelle par radio dès que j'aurai des noms à vous donner pour les plaques... Bon, Je t'emmène, Indira ?

- Non. On a à parler lui et moi, fit-elle en montrant Kavan du doigt.

Ils l'accompagnèrent dehors, regardant l'engin des Traqueurs, piloté par Fasier, et les Chârs disparaître au bout de la vallée. Kavan se tourna alors vers Indira, tête nue, le soleil lui faisant un casque d'or liquide.

- Vas-y Raconte, dit-il, amusé...

- Pourquoi tu ne m'as pas parlé de ton projet ?

- Pas assez avancé. Ael m'a prévenu il y a quelques instants seulement que ça collera.

- Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ?

- Tu pourrais t'habituer aux villes ?

- Aux villes, aux villes, c'est vite dit, il n'y en a que trois. Mais je connais Satho, la plus proche.

- Explique, fit Kavan, Intéressé.

- C'est la plus petite mais il y a quand même deux millions d'habitants. Pydra, la capitale, je n'y suis jamais allée. Il faut pratiquement huit mois pour y arriver. Pas les moyens de ne pas chasser pendant aussi longtemps. Finalement, en plus grand, c'est la même chose que Satho. Il y a même une université de perfectionnement à Satho.

- avec des cours d'Histoire ? demanda soudain Kavan. A quoi s'intéressent les gens, quelle période ?

- Mais j'en sais rien, moi ! ... Par contre Fasier il aurait sûrement pu

te le dire. Il n'a jamais expliqué d'où il venait mais c'est pas un naturel, il est né dans un Centre, lui aussi. Il était technicien, chimiste, je crois. Je peux lui poser la question... Oui mais à une condition.

- vas-y.

- Je le sens venir mon Kavan : il se voit déjà enseigner l'histoire ou la littérature à Satho et moi je suis dans les choux. Pas question de me faire larguer. Je veux que vous m'appreniez un truc pour vivre, au moins en partie, là-bas. Et mon Kavan acceptera de vivre un peu en brousse, de temps en temps, quand j'aurai besoin d'espace. Je ne sais pas si ça marchera, mais je veux essayer.

- Essayer quoi ?

- La musique. Musicologue, je dois pouvoir apprendre ça, non ?

- Pourquoi la musique ? demanda Kavan, surpris. Je n'ai même pas eu l'occasion de te faire écouter un quartz.

- J'en avais déjà entendu, quand j'étais gosse, je te l'ai dit. Je n'ai jamais oublié. Ça m'avait touchée... Et, avant de partir, tu pourrais bien demander à ton copain l'ordi de faire des copies des quartz qu'il y a ici.

- De tout ? Mais c'est énorme. Des milliers !

- Oui. Seulement si je suis musicologue, spécialiste de la musique ancienne, je suis censée avoir des enregistrements, non ? Les naturels ont souvent des trésors qui étonnent les civilisés. On ne sait jamais d'où ça vient et mon truc tient debout. Si je veux qu'on me prenne, il faut que j'aie des atouts à proposer. Surtout à l'université qui, comme ça, n'aura pas de matériel à acheter. Et je pourrai organiser des concerts en même temps que j'aurai mon cours ! Et puis un couple de naturels, c'est plus normal.

Elle s'y voyait déjà et Kavan sourit.

- Dis donc, c'est quoi cette histoire de "mon Kavan" ? fit-il encore.

Elle se tourna de son côté, le regardant bien en face :

- Tu es à moi. Tu es mon Kavan.

Jamais elle n'avait eu les yeux aussi clairs.

Table of Contents

P.-J. HÉRAULT

Hors Norme

COLLECTION ANTICIPATION

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV